DEC 22 1922

29e Année. N° 22. 15 Novembre 1922.

GENERAL LIBRARY
DEC 22 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Cte Kleinmichel.	*Souvenirs*	225
Paul Morand	*La nuit de Portofino Kulm.* — I.	253
Ignotus	*Études et Portraits : M. Mussolini*	273
Maxime Gorki	*En gagnant ma Vie.* — III.	280
F. Allizé	*Voltaire à la Haye*	321
Auguste Dupouy.	*Scrafic*	344
Nicolas Ségur	*L'Amour passe* (fin)	380
Louis Laloy	La Vie musicale : *Les Concerts symphoniques*	401
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	410
Henry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	426
André Chaumeix.	La Politique : *La Crise des Partis*	435

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

PRISCILLE SÉVERAC,

par **Marcelle Tinayre.**

Priscille Séverac est une illuminée, non point une de celles à qui le destin est réservé de troubler ou d'entraîner les masses, mais une humble servante qui poursuit ses rêves mystiques, en pliant le linge et en lavant la vaisselle. Sitôt l' « ouvrage de l'homme » fini, Priscille gagne sa mansarde et, durant de longues heures, relit sa Bible et la médite. Parfois, elle entend une voix mystérieuse : c'est un message du Seigneur qui lui dicte la conduite qu'elle doit tenir. L'auteur a obtenu un heureux effet de contraste en plaçant son héroïne chez de petits bourgeois banlieusards, les Bridain, noyés dans la vulgarité et l'égoïsme. Tandis qu'ils s'entretiennent de potins et de mangeaille, Priscille, qui les sert, songe au sauveur qui doit venir régénérer le monde et ce sauveur est le tsar Nicolas II que les bolcheviks n'ont pas tué (Dieu le lui a révélé.) Et c'est vers lui que sa mission divine la guide. Pour approcher un grand-duc elle part à Venise, puis revient à Paris où le hasard la met en présence d'un émigré russe, qu'elle prend pour le tzar. La foi qui anime Priscille est si ardente que tous ceux qui l'approchent subissent une invincible attirance; les Bridain tout d'abord — et ce n'est pas sa plus mince victoire — puis, les Italiens, qui l'hébergent à Venise, et les Russes qu'elle rencontre, les Russes surtout qui ont, comme elle, une âme mystique et enfantine.

Cette petite femme maigre et falote, qui se glisse silencieuse de la cuisine à l'office, cette forme effarée que les passants bousculent, Mme Marcelle Tinayre a su l'animer d'une vie spirituelle si intense que les êtres qui l'entourent en sont comme moralement amoindris. Lorsque, dans une mansarde d'un faubourg de Paris, Priscille, dans l'extase, aperçoit enfin le visage amaigri de celui qu'elle cherche, le lecteur qui la suit ressent avec elle une de ces émotions surnaturelles, que savent nous inspirer les grands romanciers russes. Mais Mme Marcelle Tinayre nous épargne leurs inutiles luxuriances. Elle demeure simple et sobre et c'est là la caractéristique de son talent qui se hausse chaque jour. Une telle œuvre, succédant à des romans de genres aussi différents que *Perséphone* et *le Bouclier d'Alexandre*, prouve aussi, et c'est un rare mérite, combien il se renouvelle.

AMORET,

par **Yvon Lapaquellerie.**

En Angleterre, sous le règne d'Élisabeth, la vie des acteurs était misérable et difficile. Tout était prétexte pour les tourmenter et les poursuivre. Ils étaient pour les âmes pieuses objets de scandale et de dégoût. Longtemps les rôles féminins avaient été tenus par des hommes. Les femmes n'osaient pas monter sur les planches. Amoret fut une des premières qui ne craignit pas d'y paraître. La fortune sembla lui sourire. Elle eut la faveur de la foule et l'amour d'un grand seigneur généreux. Pourtant l'inquiétude de l'au-delà la tourmentait. Elle avait le sentiment d'être une réprouvée. La mort affreuse d'une de ses compagnes, des présages sinistres, des poursuites entreprises contre sa troupe qui l'obligent à se réfugier dans les bas fonds, il n'en fallait pas tant pour porter à son comble le désarroi dans son âme tourmentée. Le hasard d'une farce grossière la jette, non point dans les bras — comme de mauvais plaisants l'avaient souhaité — mais aux pieds d'un prédicateur puritain, Hiérophante. Amoret écoute avec une joie sauvage et une terreur heureuse les âpres leçons de ce moine impitoyable et ne rêve bientôt que de sacrifices éclatants, capables de la racheter de ses erreurs passées. La fièvre puritaine la possède. Inspirée par Hiérophante, qui hait la nouvelle église anglicane récemment constituée, elle anathématise les serviteurs du nouveau culte, le peuple entier qui mène une vie d'impiété et de scandale, la reine elle-même... Enfin arrêtée, Amoret, coupable de lèse-majesté, est conduite au bûcher.

M. Yvon Lapaquellerie — dont c'est ici la première œuvre — a évoqué avec un relief saisissant l'Angleterre du XVIe siècle et les tableaux qu'il en a tracés nous surprennent par leur précision et par leur vie. La plus parfaite connaissance de l'état du théâtre, de la condition des acteurs, des mœurs de la société anglaise et de ses diverses tendances religieuses à cette époque s'y manifeste, et cela sans nul vain appareil d'érudition, mais à la faveur de descriptions et de dialogues plus animés et même plus enflévrés les uns que les autres.

Et nous ne pouvons par ailleurs qu'admirer l'habileté avec laquelle l'auteur sait détourner l'ardeur passionnée de sa belle héroïne des plaisirs de l'amour et de la gloire, au bénéfice de la ferveur religieuse. Faisant œuvre de bon historien et d'excellent psychologue il a très heureusement combiné en elle les préjugés d'une époque et les passions humaines éternelles.

Le public suivra avec une curiosité qui ne sera point déçue la carrière d'un romancier dont le début est si brillamment marqué.

L'ÉPHÉMÈRE,

par **Marcelle Vioux.**

A quinze ans, Babet Cadou, une gentille paysanne frêle, entre dans une usine de tissage de la vallée du Rhône. Les ouvrières y sont soumises à une manière de discipline militaire : heures de sortie chichement délimitées, chambrées, etc... Aussi sautent-elles « le mur », la nuit, tout comme les militaires qu'elles vont retrouver. Leurs propos ne sont pas d'ailleurs bien différents de ceux de la caserne, un peu plus déplaisants seulement pour être proférés par des bouches féminines. C'est dans ce milieu de misère et de vice qu'est transportée la petite Babet; sa seule consolation ce sont les trop courtes heures qu'elle passe de-ci de-là à bavarder très chastement avec un garçon un peu timide, Bruno Montan. Une idylle s'esquisse et l'on entrevoit un épilogue touchant. Il n'en est rien, Babet est violée par un soldat à moitié ivre et, de désespoir, elle s'abandonne à la débauche jusqu'au jour, bientôt venu, où elle met fin par le poison à ses jours sans agrément. Mme Marcelle Vioux nous a habitués dans *Une entisée* et dans *Une repentie* à ne considérer, parmi les femmes, que les victimes et, aussi bien, y en a-t-il un assez grand nombre pour que son point de vue soit fort justifiable. Elle ne développe point de clichés, on ne saurait trop l'en féliciter. Ses descriptions sont d'un réalisme cruel. Ses personnages ont une puissance ou une résignation animale émouvante. Peut-être son talent ne se manifesterait-il pas avec moins de bonheur, si elle lui proposait la peinture de personnages un peu moins désarmés contre les tristes fantaisies du destin.

SOUVENIRS[1]

LE ROMAN DE MA GRAND'TANTE

Ma grand'mère avait une sœur, la comtesse Erdine Hanska née comtesse Rjewuska, mariée très jeune au comte Hansky beaucoup plus âgé qu'elle, un des plus riches propriétaires du gouvernement de Kieff et qui possédait le fameux palais de Verchhovnia, qu'on disait être une splendeur. Très jaloux de sa jeune femme, il l'avait enfermée dans cette cage dorée, où elle jouissait de tout le luxe que l'argent peut donner, mais où elle ne voyait personne que des inférieurs, dames de compagnie, chapelains, bibliothécaires, etc. Aussi s'y consumait-elle d'ennui.

A cette époque, Balzac était l'auteur à la mode. Ma tante, dont l'esprit s'était formé à la lecture qui était sa seule distraction, dévorait avec enthousiasme ses ouvrages et eut l'idée d'entamer une correspondance avec lui. Son vieil époux ne mit aucun obstacle à ce délassement littéraire : il voyait dans cette coquetterie d'esprit, je dirais même dans cet amour purement cérébral pour un inconnu qu'elle ne devait jamais voir, une espèce d'assurance, un

1. Nous publions aujourd'hui quelques chapitres extraits des *Souvenirs de la comtesse Kleinmichel*, actuellement inédits. La comtesse Kleinmichel appartenait à une famille noble balte. Son salon était, à la veille de la guerre, un des plus fréquentés de Saint-Pétersbourg. Voir notre numéro du 1er juin 1922, page 475. La princesse Paley écrit : « La comtesse Kleinmichel dont le salon avait été le centre de la société et du corps diplomatique... »

dérivatif contre un amour moins idéal, qu'un être plus réel aurait pu éveiller dans son cœur. Il mit seulement comme condition que les lettres de sa femme ne seraient pas signées de son nom, et que Balzac ignorerait à qui il avait affaire. Un serviteur emportait une fois par semaine la lettre adressée à Balzac et rapportait la réponse adressée poste-restante à Berditcheff à un nom supposé. Cette correspondance dura beaucoup d'années, je ne sais pas au juste combien. Mais je sais que plusieurs lettres de la comtesse Hanska parurent dans plusieurs romans de Balzac comme *Le Lys dans la Vallée* et *Ursule Mirouet*.

Les années passèrent. Le vieil époux tomba gravement malade; il eut plusieurs attaques d'apoplexie, qui lui enlevèrent la liberté de ses mouvements. On alla à Pétersbourg consulter des autorités. Celles-ci ordonnèrent des eaux en Autriche — je ne sais plus lesquelles — et la comtesse Hanska emmena à Vienne le pauvre paralytique et sa petite fille de huit ans.

Un jour qu'elle était assise dans le parc de Schoenbrunn à côté de la chaise roulante où reposait son mari (il avait perdu l'usage de ses membres et même celui de la parole, mais son regard vivant et perçant prouvait que la pensée n'avait pas déserté son cerveau), un jour, dis-je, elle entendit un cri : c'était la voix de son enfant. Elle se précipita dans cette direction et vit que la petite Anna, courant après son cerceau, était tombée dans le bassin. Un promeneur se jeta à l'eau et repêcha l'enfant tremblante de froid et de peur, la remit à sa mère et se présenta, c'était Balzac.

Alors commença le roman qui, dès ce moment, cessa d'être uniquement cérébral, sous les yeux du paralytique auquel il ne restait plus que le regard pour protester.

Balzac attacha ses pas au ménage, ne le quitta plus, l'accompagna à Pétersbourg où il fit une halte avant de rentrer en Ukraine. Il essaya d'obtenir une audience de l'empereur Nicolas qui refusa de le voir; et la société qui se grisait de ses livres, fut aussi très peu aimable pour lui.

Ce fut alors qu'il dit ces mots connus : « Je reçois le soufflet destiné à Custine. »

Le comte de Custine avait été l'année auparavant à Péters-

bourg excessivement bien accueilli par la Cour et la ville, et avait publié, après cela, un livre désobligeant pour la Russie.

« Assez de littérateurs comme cela, avait dit Nicolas Ier, je n'en veux plus », ettoutes les portes furent fermées pour Balzac.

De Pétersbourg, les Hansky, toujours accompagnés de Balzac allèrent à la campagne où ma grand'tante enterra bientôt son mari et épousa l'idole de sa vie.

Cette union ne dura pas longtemps. Ils allèrent à Paris, où ma grand'tante acheta un hôtel. Un an après, Balzac mourut. Cette rue porte aujourd'hui encore son nom.

C'est dans cet hôtel, temple élevé à la mémoire d'Honoré de Balzac, que je la vis souvent. Elle y habitait avec sa fille unique et son gendre le comte Georges Mniszek, un des derniers descendants de la famille des Mniszek, dont une fille, la célèbre Marina, avait épousé le faux Démétrius. Georges Mniszek avait été, avec son frère Léon, le possesseur de Vichnevitz où le prétendant avait épousé Marina (j'y ai été dans mon enfance et me souviens de la voiture dorée dont se servaient les époux). Ils étaient également possesseurs de la propriété de Livadia en Crimée, qu'ils avaient vendue à Alexandre II. C'est dans cette résidence impériale qu'Alexandre III est mort.

Je me souviens à peu près des seuls vers que Balzac, dans un moment de taquinerie, avait écrits à sa femme et que l'on citait quelquefois dans la famille. Comme il y a plus de cinquante ans que je ne les ai pas entendus je peux en citer seulement quelques fragments, et s'il y a des fautes de versification, il est probable qu'il faut m'en attribuer la responsabilité :

LA POLONAISE

Partir, ne plus partir,
Beaucoup promettre et peu tenir,
A tout amoureux de la veille
Ouvrir toujours l'oreille,
Et la porte à tout venant;
Vous rappeler qu'on est Comtesse,
Et faire fi de la noblesse,
Pour la roture du talent;

Plaisanter chimie, physique,
Nier grec et nier latin,
Traiter Rossini de bambin,
Et n'admettre en fait de musique,
Que la Mazourka de Chopin :
N'est-ce pas là la Polonaise
Telle qu'on la voit à Paris?
Par l'esprit seul un peu Française
Et par le cœur de son pays,
Véritable oiseau de passage,
Qui mène sa vie en garni,
Sûr de trouver sur tout rivage
Un arbre... au vert feuillage
Pour y poser... son nid.
Quand Ève, notre vieille mère,
Eut cette trop fameuse faim,
Qui compromit le genre humain,
Au moins, cette femme légère
Suivait Adam dans sa misère.
C'est qu'Ève était Française;
Eût-elle été Polonaise,
Notre sort eût bien changé!
Hélas! que serait devenu l'homme?
Ève aurait cueilli la pomme,
Mais n'en aurait jamais mangé.

Quand je dis que c'étaient les seuls vers, je me trompe. Je revois en 57 ma grand'tante étendue dans son hôtel sur une chaise-longue sous un beau portrait de Bamarchi, peintre italien à la Cour de Stanislas Auguste. Ce tableau représentait son père, le célèbre Waclaw Rjewusky, un des trois signataires du traité de Targowitza, qui avait cédé la Pologne à la Russie, le beau Rjewusky, comme l'appellent les mémoires du temps. A côté de lui se trouvait un vieux daguerréotype effacé qui représentait la comtesse Hanska. C'était son premier cadeau à Balzac après Schoenbrunn, et je vois ces mots, tracés de la main de Balzac :

Que j'aime ce portrait malgré sa couleur sombre!
Comme il est ressemblant! Comme il parle à mon cœur!
On a dit bien souvent : le bonheur est une ombre!
Mais je dis à mon tour : une ombre est le bonheur!

TROIS « LADY GODIVA » MODERNES

Ma grand'mère et madame de Balzac avaient encore une sœur, mariée en premières noces au comte Sobensky, dont elle eut une fille, la princesse Sapieha. Devenue veuve très jeune, elle épousa en secondes noces, le colonel Tchirkowitch, vice-gouverneur de Crimée. Après la mort de celui-ci, à l'âge de cinquante ans, elle se maria encore une fois, avec le poète Jules Lacroix, frère du bibliophile Jacob, auteur d'une *Vie de Nicolas Ier* qui avait été un événement littéraire à l'époque. Dans les années 1820, elle vivait en Crimée avec son second mari. Sa beauté éblouissante, inspira une grande passion au puissant comte de Witt, gouverneur général du midi de la Russie; aussi joua-t-elle pendant plusieurs années le rôle de vice-reine de la Crimée. La princesse Vorontzoff, née comtesse Branicka, et madame Narychkine, née comtesse Potocka, toutes deux excessivement belles, étaient ses amies intimes et ses inséparables. Les chroniques de l'époque reproduisent des récits fantastiques sur ces trois grandes dames.

Entre autres anecdotes, il paraît qu'à la suite d'un pari ces nouvelles Lady Godiva s'amusèrent à faire une promenade à cheval par un clair de lune superbe dans le costume d'Ève avant le péché. Le curieux qui eut l'indiscrétion de lever les yeux sur lady Godiva fut frappé de cécité, prétend la ballade anglaise. Pareil châtiment du ciel n'atteignit pas les nombreux curieux de Crimée, au milieu desquels cette cavalcade nocturne passa au grand galop.

Ces trois dames, m'a-t-on raconté souvent dans ma jeunesse, voyaient parfois une mystérieuse personne, réfugiée de France. Cette dame édifiait toute la côte méridionale de Crimée par sa piété et ses bonnes œuvres. Mais elle évitait de parler de son passé et ses femmes de chambre racontaient que jamais elle n'enlevait une peau de daim cousue sur le haut de son corps, qu'elle la gardait même en prenant son bain. A sa mort, on découvrit que la peau de daim cachait les signes infamants qu'elle avait sur l'épaule, autrement dit, qu'elle avait été marquée par le bourreau. A tort ou à raison,

le bruit courut en Crimée que la défunte était la fameuse de La Motte, triste héroïne de l'histoire du collier de la Reine.

LORIS MELIKOFF (VERS 1879)

Pétersbourg résonnait encore du bruit des canons victorieux de Kars et le brillant général Loris Mélikoff, à qui l'empereur avait décerné le titre de Comte pour la prise de cette ville, considérée comme si importante dans la guerre de 1877-78, était le lion de la saison. J'étais veuve depuis un an; mon deuil ne me permettait pas d'aller dans le monde, mais je voyais dans l'intimité beaucoup d'amis et je rencontrais surtout dans la maison de la comtesse Adlerberg, femme du ministre de la Cour d'Alexandre II, le général Caucasien. Souvent aussi, il venait chez moi et bientôt il fut de tous nos petits dîners, de toutes nos parties de « wint », de tous nos soupers. Très câlin, très sauvage et très fin à la fois, il employait pour plaire une méthode qui lui réussissait toujours auprès des hommes comme auprès des femmes. Il commençait par contredire son interlocuteur, puis se laissait persuader en disant : « Votre logique est vraiment étonnante. Oui, oui, vous avez décidément raison. Je suis tout à fait de votre avis, depuis que vous m'avez montré cette question sous ce jour. » Évidemment, il variait un peu ses tournures de phrases, et la persuasion durait plus ou moins longtemps, mais le résultat ne manquait jamais et il laissait son interlocuteur fier et charmé d'avoir été si intelligent. Sans aucune culture, il savait cacher son ignorance avec une grande habileté. Il entamait une conversation sur un sujet politique ou littéraire, s'arrêtait brusquement, et laissait parler les autres en souriant d'un air malin comme s'il cachait un monde de connaissances. Bientôt, dans les clubs, comme dans les salons, il ne fut plus question que du charmant Arménien. Chez madame Mélikoff, il se rapprocha d'Abazo, ministre des Finances, dont il flatta les idées libérales. Conservateur avec le comte Adlerberg et le général Timacheff, ministre de l'Intérieur, slavophile avec le grand-duc Constantin, germano-

phile avec le général Herder, ambassadeur d'Allemagne, réactionnaire avec le comte Valouieff et le comte Schouvaloff, admirateur passionné de l'Angleterre et de la politique anglaise avec lord Dufferin, enthousiaste de l'armée française avec le général Chanzy, il plaisait à tout le monde et chacun se disait : « Voilà mon homme ! » C'était la lune de miel, mais les lunes de miel sont généralement de courte durée en politique comme en amour. Son tempérament était libéral, ses convictions étaient nulles. Un exemple de l'imprécision de ses idées ; je lui ai entendu dire qu'une des grandes supériorités de la politique de l'Angleterre provenait de ce que les ministres y étaient élus.

La peste apparut à Tsaritzyne sur le Volga. De graves désordres y éclatèrent. On voulut y envoyer un grand personnage, muni de pleins pouvoirs extraordinaires. Le nom de Loris Mélikoff était sur toutes les lèvres. Il fut désigné par l'empereur, et le professeur Eichwald lui fut adjoint comme conseiller médical. Il emmena avec lui une nombreuse suite de jeunes gens, qu'il eut soin de choisir surtout dans les familles influentes qui n'étaient pas encore sous son charme. Ainsi, il accorda un poste très en évidence au jeune comte Orloff Bénisoff, petit cosaque de vingt-deux ans, beau-fils du comte Pierre Schouvaloff et acquit ainsi la protection et la bienveillance du favori tout-puissant d'Alexandre II. Ces jeunes comtes, ces jeunes princes, ces brillants officiers de la garde partirent pour combattre la peste avec tout l'enthousiasme qu'apportaient les croisés à conquérir le Saint-Sépulcre. Les uns et les autres pensaient surtout au butin, butin d'or et d'objets précieux pour les croisés, butin de décorations et de grades pour la suite de Loris Mélikoff. Inutile d'ajouter qu'aussitôt arrivés sur les lieux, le comte Loris Mélikoff écrivit à la grande-maîtresse, comtesse Pratonoff que son neveu était un modèle pour tous, à la comtesse Bobrinsky que Raphael Pisareff, son neveu, faisait l'admiration de tous pour son courage et sa noblesse, et quant au petit Orloff Bénisoff, les louanges qu'il lui prodigua furent sans bornes. C'était son bras droit et il n'aurait su que faire sans l'aide de ce jeune lieutenant. Cette lettre fut mise sous les yeux de l'empereur Alexandre II qui, pour récompenser le

jeune cosaque de tant d'intelligence, de tant de dévouement, le nomma son aide de camp. La peste diminua grâce aux sages mesures prises par le professeur Eichwald. Quand le général Loris traversa Kharkoff en revenant de Tzaritzyne, on le fit passer sous un arc de triomphe sur lequel on avait inscrit en lettres d'or : *Au vainqueur de Kars, de la peste et de tous les cœurs*. Loris revint à Pétersbourg où il fut fêté en héros dans tous les salons.

Sur ces entrefaites, plusieurs attentats contre l'empereur se succédèrent. Traqué comme une bête fauve, très amoureux au déclin de son âge, rencontrant une grande opposition dans sa propre famille à cause du mariage secret qu'il venait de contracter, le souverain avait perdu son énergie et cherchait quelqu'un sur qui il pût se reposer en toute sécurité. Son regard fatigué s'arrêta subitement sur Loris Mélikoff, qui à la parade du dimanche se trouvait au manège dans un groupe de généraux. Il le fit venir, et lui dit à peu près ces mots : « Je n'en peux plus. Tu réussis partout. Eh bien, sauve-moi. Je te délègue mon pouvoir impérial. Fais rédiger les pleins pouvoirs les plus étendus, je les signerai aujourd'hui même. Prends les affaires en main. » Sans lui en donner le titre, il le nomma dictateur pour combattre le mouvement qui grandissait. Le comte Loris Mélikoff avait eu avec lui à Tzaritzyne un chef de chancellerie, nommé Skalkowsky, fils d'un professeur et frère d'un journaliste très connu. C'était un intellectuel jeune, enthousiaste et épris d'idées libérales. Loris était aussi lié de longue date, avec un procureur fort intelligent, nommé Metchnikoff, qui était imbu également des idées humanitaires qui étaient répandues dans le barreau et la magistrature de cette époque. Les relations avec ces deux hommes décidèrent de l'orientation de Loris, qui en aurait peut-être adopté une autre avec la même facilité. Un appel touchant et naïf à la conscience publique fut promulgué, appel qui attendrit tout le monde, et c'est alors que l'expression de *dictature du cœur* fut inventée. Une des premières mesures prises, mesure proposée par Abaza, mais attribuée à Loris, fut l'abolition de l'impôt sur le sel, l'impôt de la gabelle, qu'avait supprimé la révolution française. Tous les journaux célébrèrent cette mesure fiscale comme une des

grandes réformes du siècle. Ceux qui avaient pris le pouvoir en mains étaient deux hommes éminents, Abaza et Milioutine, mais ils laissaient toute l'apparence du pouvoir à Loris qui s'en contentait. On le logea d'abord au Palais d'Hiver, puis l'hôtel Karemzine fut loué pour lui. Là un étudiant nihiliste essaya de l'assassiner et Loris, que tous les journaux prônaient comme le plus libéral des êtres, l'ennemi de tous les actes arbitraires, Loris qui préparait une constitution libérale, Loris le gardien de la légalité, fit pendre dans les vingt-quatre heures, sans jugement et sans instruction préalable, l'homme qui avait voulu l'anéantir. Le bourreau était malade à ce moment-là, et on avait voulu remettre l'exécution, mais Loris dit : « Pourquoi faire? Inutile de chercher bien loin. Vous pouvez en charger mon ordonnance cosaque, il fera volontiers le nécessaire. » Il trouvait cela tout simple. Cependant on trouva le jour même un forçat pour faire le métier de bourreau et l'exécution eut lieu. Le lendemain, tous les journaux de toutes les nuances célébrèrent à l'envi la dictature du cœur. Je voyais Loris tous les mardis chez madame Mélikoff, où se réunissaient les potentats de l'époque, le comte et la comtesse Adlerberg, Melchior de Vogüé et sa femme, le prince Dondoukoff, gouverneur général du Caucase, Milioutine, ministre de la Guerre, Oubril, ambassadeur à Berlin, le prince Imeretinsky, chef d'état-major du corps de la garde, Abaza, ministre des Finances, et d'autres. Le comte Nigra était aussi un hôte assidu de ces réunions où l'on jouait au whist en attendant un souper des plus raffinés servi à une heure du matin. Le général Annenkoff, frère de la maîtresse de maison, égayait les hommes d'État par des anecdotes croustillantes. On y voyait ébaucher bien des carrières, on y pressentait bien des démissions. Plus la position de Loris grandissait, plus son individualité diminuait. Il était devenu l'ami intime et l'humble serviteur de la princesse Yourievsky, faisait ses commissions et les affaires de mademoiselle Schebeko, la grande intrigante qui exploitait la princesse Yourievsky et l'Empereur. Il se complaisait et se perdait dans les petits tripotages de cour; on aurait dit un eunuque de sérail courant de la sultane favorite à la sultane Validé. Pour les affaires, il était un instrument docile entre

les mains de Milioutine et d'Abaza. Il avait apporté à la signature de l'empereur Alexandre II, un projet de constitution très libérale que l'Empereur avait signé, car il adoptait tout ce qui venait de Loris, dans lequel il avait une confiance absolue. Quand il venait chez moi pour un quart d'heure de temps à autre, il m'apportait toujours une collection d'articles où il était loué. Je le trouvais de plus en plus grisé par la flatterie et il croyait avec conviction que toutes ces plumes étaient sincères et qu'il était adoré. Un mardi, chez madame Mélikoff il m'annonça sa visite pour le lendemain et ajouta : « Je vous apporterai une collection d'articles excessivement intéressants. » J'eus l'idée de lui faire une niche. J'avais une traduction russe des *Caractères* de La Bruyère, j'en arrachai une feuille, c'était une étude sur l'Ambitieux, et je la tins à la main. « Voyez, me dit Loris, comme ils sont tous enthousiastes de moi, » et il me passa les articles de journaux. Je lui dis sérieusement : « Pas tous. Il y a un journal qui vous critique. — Où, quand, lequel? — Je ne sais pas, on me l'a envoyé ce matin. — Et c'est signé? fit-il. — Oui, répondis-je, et je lui fis la lecture de l'étude sur l'Ambitieux en y intercalant son nom. Il devint tout à fait enragé. « *Vot merzavetz!* Quelle canaille! comment s'appelle ce misérable? — La Bruyère, » répondis-je. Il inscrivit ce nom dans son calepin et dit que ce chenapan serait renvoyé de Pétersbourg le jour même. « Vous ne pouvez pas faire cela! répondis-je. — Je voudrais bien savoir ce qui m'en empêchera? Je vais mettre aujourd'hui même sur pied toute la police secrète. — Cela ne servira à rien, » dis-je avec conviction. Il enrageait de plus en plus. « Pourquoi êtes-vous sûre que je ne le trouverai pas? — Parce qu'il est mort il y a plus de deux cents ans. » Et je lui avouai qu'il avait tort de se mettre dans un tel état et que je m'étais permis une petite plaisanterie, pour laquelle je lui demandai pardon. Il fut si ravi que le chœur de louanges ne fût pas troublé par cette fausse note que cela le rendit généreux et qu'il me pardonna.

Bientôt arriva le 1er mars 1881.

SAINTE-LIGUE

Svejo predanté, a véritza s troudom!
(La tradition est d'hier, mais on a peine à y croire.)

La génération actuelle n'a presque plus entendu parler de cette organisation, très puissante à un certain moment, et qui fut une des manifestations les plus fortes de la déraison humaine. Parmi les compagnons de la vie de garçon de mon mari, j'aurais dû dire parmi les parasites qui l'accompagnaient constamment dans les restaurants et chez les tziganes, et vivaient à ses dépens, il y avait un certain Nicolitch Serbagradsky. C'était un Serbe de haute naissance, qui avait servi dans la cavalerie autrichienne et qui, criblé de dettes, de ces dettes que l'on est convenu d'appeler dettes d'honneur, et qui sont précisément des dettes de déshonneur, était entré au service de la Russie et était arrivé au grade de lieutenant-colonel des hussards d'Elisavetgrad. Je le vois devant moi, véritable hussard-type, la moustache noire en croc, l'air conquérant, ayant toujours soif, racontant de longues histoires sur la garnison de Zolonotojo et chantonnant en mauvais français le refrain suivant :

Au service d'Autriche
Le guerrier n'est pas riche,
Tout le monde sait ça...

seule vérité qu'il eût jamais proférée ici-bas. Après la mort de mon mari, je tâchai de l'écarter de ma maison autant que je le pus. Des dîners, je le fis passer aux déjeuners, ceux-ci même furent espacés, mais j'avais pitié de son indigence, et de cent roubles en cent roubles les emprunts qu'il m'avait faits dans le courant de quelques années avaient atteint la somme de six mille roubles. Je refusai d'aller plus loin. Nicolitch s'était offensé et n'était plus revenu chez moi, ce dont je me félicitais sincèrement. Un matin, on me l'annonça. Je le vis entrer rajeuni de dix ans, drapé dans une redingote toute neuve, rasé de frais, une cocarde multicolore à la boutonnière. Il avait l'air conquérant, joyeux et solennel à la

fois. En me baisant la main, il me remit une enveloppe et me dit : « Je suis venu vous remercier de votre bonté et vous apporter les six mille roubles que je vous dois. » Je le regardai avec stupéfaction. « Avez-vous fait un héritage ou avez-vous dépouillé quelqu'un? » fut l'exclamation peu flatteuse qui m'échappa. « Ni l'un ni l'autre, mais j'ai trouvé une occupation qui me permet d'utiliser pour le bien public mon expérience et mes facultés et me mettra désormais à l'abri de tout besoin. » Ma curiosité fut mise en éveil. Je refusai les six mille roubles sur lesquels je ne comptais plus et retins Nikolitch à déjeuner. Il était attendri par mon désintéressement tout comme je l'avais été par son honnêteté si inattendue. Nous causâmes plus amicalement que nous ne l'avions fait depuis longtemps, car sa présence était en général tolérée avec peine chez moi. Plein de réticences d'abord, il finit par me raconter qu'une société secrète avait été formée, une espèce de société de carbonari avec brevet du gouvernement, qui avait pour but de trouver, dénoncer, arrêter et mettre à mort les nihilistes, que le président de cette société était le comte Bobby Schouvaloff et son ministre des Affaires étrangères occulte, le prince Constantin Belosselsky, que lui, Nicolitch, était chef d'une grande agence, qu'il allait tous les jours faire son rapport à Demidoff San Donato, ministre de l'Intérieur occulte, que tous les membres du Yacht-Club étaient affiliés à cette société et que les capitaux affluaient, car on avait saigné à blanc tous les vieux croyants et que lui-même, Nicolitch, recevait trois mille roubles par mois, somme colossale pour cette époque. Peu de temps après, mon oncle Alfred Grote, grand-maréchal de la cour à ce moment-là, me raconta qu'il avait un valet de chambre letton, très brave homme, mais bête et maladroit. Un jour, dans un mouvement d'impatience, il prononça quelques paroles dures à l'adresse de son domestique. Celui-ci lui répondit sur un ton de reproche : « Vous êtes bien injuste pour moi, Excellence, et quand je pense que je n'ai jamais voulu vous dénoncer. — Me dénoncer, comment, pourquoi, à qui? — A la Sainte-Ligue, et j'aurais pu recevoir beaucoup d'argent pour cela. » Grote questionna son serviteur et apprit par lui qu'on avait proposé à celui-ci une certaine somme par mois pour rendre compte de toutes

les conversations qu'il entendait à table. M. de Grote trouva l'idée de voir en lui un suspect si amusante qu'il dit à son domestique d'accepter le surcroît de gages qu'on lui offrait et eut de cette façon un serviteur d'autant plus zélé que ses appointements avaient été doublés. Un lampiste fut acheté pour surveiller le comte Adlerberg, ministre de la cour d'Alexandre II, mais ce dernier ne prit pas la chose avec une aussi joviale philosophie, en parla hautement et bientôt après tomba en disgrâce sous le poids des malveillances suscitées. Mon frère, colonel aide de camp de l'empereur Alexandre II, était à ce moment chef d'état-major du corps des grenadiers à Moscou. Un jour, il vit arriver chez lui un officier qui lui avait été envoyé par le comte P. Schouvaloff pour recruter parmi les officiers de Moscou des membres pour la Sainte-Ligue et qui comptait sur l'appui du chef d'état-major. Mon frère se fit expliquer le but et les moyens de cette organisation, puis répondit qu'il avait prêté un serment et qu'il n'avait pas besoin d'un serment supplémentaire pour servir loyalement et fidèlement son souverain et que, pour sa part, il ne pouvait pas offrir sa collaboration pour cette affaire. L'officier se retira furieux. Là-dessus, mon frère écrivit un rapport officiel à ses chefs, rapport dans lequel il disait qu'un capitaine était venu lui proposer de former une société secrète soi-disant pour veiller sur le salut de l'Empereur, mais que cette organisation ne pourrait servir qu'à démoraliser le corps des officiers, détruire la discipline et créer un état de choses intolérable dans les régiments, en classant les officiers en plus ou moins dévoués. Cette lettre arriva jusqu'au grand-duc Vladimir, protecteur suprême de la Sainte-Ligue. Aussi attira-t-elle à son auteur, la malveillance du grand-duc, malveillance dont il se ressentit toute sa vie. Mon frère fut très soutenu dans son attitude par son ami et compagnon de guerre le prince Léonid Wrazemtey, qui se montra aussi très opposé à l'activité de cette Ligue sacrée. Ce grand seigneur, type de l'officier gentilhomme, fut accusé plus tard de libéralisme exagéré, parce qu'il avait voulu, lors d'une sédition populaire, arracher des mains d'un cosaque, une femme que celui-ci maltraitait brutalement. Il lui fut pour cela défendu

de siéger dorénavant au Conseil de l'Empire, dont il était membre.

Après cela, les épisodes les plus grotesques eurent lieu. Cette société était soi-disant secrète, et les membres répartis en dizaines ne devaient pas se connaître entre eux. Mais en revanche, tout le monde les connaissait. Un jour, un certain Zoubkoff, membre très connu du Yacht-Club, prenait le thé chez moi. Un valet de pied vint lui dire : « Monsieur, votre garde du corps ne se sent pas bien et demande la permission de rentrer chez lui. » Étonnement de tout le monde et grand embarras de Zoubkoff. Il se trouvait que les membres de la Sainte-Ligue, se croyant très surveillés et très exposés à la vengeance des nihilistes, s'étaient munis chacun d'un garde du corps. Ce dernier les accompagnait partout et, pendant que le seigneur et maître faisait sa visite, dînait ou soupait, le garde l'attendait à l'office, où il était régalé par les domestiques et où, avec la bonhomie des Russes d'alors, il livrait tous les secrets de cette terrible et formidable association. Je me souviens encore du fait suivant. J'avais envoyé une lettre pressée au prince Ferdinand Wittgenstein. Après une longue absence, mon messager revint et me dit n'avoir pas pu transmettre ma lettre. Avec cette franchise touchante que je viens de mentionner, le valet de chambre du prince lui avait dit : « Il est impossible à présent de transmettre la lettre; à cette heure-ci le prince reçoit les agents secrets. » Comme on voit, dans ces conditions-là, la société secrète cessa très vite d'être secrète.

Un autre fait dont s'amusa tout Pétersbourg. Parmi les membres populaires du Yacht-Club et de la société, il y avait le prince G... Il fut lui aussi enrôlé et ses talents policiers mis à l'épreuve. On avait signalé une taverne de cochers de fiacre dans un des faubourgs, qui était censé être le rendez-vous des nihilistes importants. Ceux qui lui donnèrent cette mission s'attendaient probablement à ce qu'il revêtit un costume qui lui eût permis de passer inaperçu dans ce bouge, mais il ne se décida pas à quitter le brillant uniforme d'aide de camp de l'empereur : couvert d'aiguillettes et de décorations, il alla s'attabler à une table du *traktir* (restaurant de bas étage) où il devint le point de mire de tous les consommateurs

stupéfaits. Il commanda un verre de thé, un second verre de thé, un troisième verre de thé, espérant entendre des conversations qui lui révèleraient un complot. Il avait de plus en plus chaud et n'entendait toujours rien. Enfin, le patron de l'établissement s'approcha de lui et lui demanda respectueusement s'il ne pouvait pas lui être utile, puisqu'évidemment il attendait quelqu'un. Le prince G..., très embarrassé, ne sut que répondre et prit le parti de s'en aller. Tous les cochers de fiacre attablés se levèrent et s'inclinèrent humblement; le maître de la maison l'accompagna avec force saluts jusqu'à son traîneau. Il retourna au Yacht-Club et reprit à la fenêtre de la Morskoi le poste d'observation qu'il ne quitta probablement plus jamais.

Cette société secrète vécut un an et demi, fit beaucoup de mal en jetant beaucoup de déconsidération sur les hautes classes, désagrégea l'esprit de corps dans les régiments et ouvrit une large voie à tous les décavés, tous les intrigants qui trouvèrent là un terrain fertile pour leurs facultés. Quand le comte Dimitri Andreovitch Tolstoï fut nommé ministre de l'Intérieur, il n'accepta le pouvoir qu'à condition de liquider toute cette entreprise.

RÉCIT DU COMTE WITTE

La Sainte-Ligue (Sviataïa Droujina).

Je me trouvais, trois ans avant la guerre, à Biarritz. Je voyais très souvent les Witte. Un jour, dînant dans leur jolie villa, rue de France (il n'y avait là que la comtesse, sa fille, son gendre Narichkine et la mère de ce dernier), l'un d'entre eux rapporta un bruit quelconque qui courait la ville et dit : « Il n'y a vraiment pas de limite à la crédulité publique. — Comme c'est vrai, repris-je. Savez-vous, Serguei Iouliévitch, qu'à un moment donné on racontait à Pétersbourg que c'était vous l'inventeur de cette invraisemblable et insensée Sainte-Ligue! Et il y avait des gens qui étaient assez bêtes pour le croire. » Quelle ne fut pas ma stupéfaction en voyant le comte Witte pâlir, et baisser un instant les yeux. Ses traits se contractèrent et après un effort il dit : « Eh bien, oui, c'est

vrai, cette folie, cette stupidité, si vous voulez, est née de mon cerveau. J'en rougis à présent. Mais j'avais à peine vingt-deux ans, je ne connaissais rien de la vie, rien du monde, et j'étais à cette époque un obscur petit chef de gare sur la ligne de Fastow. C'était à Kieff, continua-t-il, le 1er mars 1881. J'étais allé au théâtre, après une journée de labeur. Le rideau tardait à s'ouvrir. Enfin, le directeur du théâtre parut sur la scène, un télégramme dans la main, et nous lut cette foudroyante nouvelle : l'empereur Alexandre II avait été assassiné le jour même par des nihilistes qui avaient jeté des bombes, ses deux jambes avaient été arrachées et il avait succombé à ses blessures. Impossible de décrire l'émotion, la douleur qui s'empara de tout le public. Alexandre II, le tzar libérateur, était très populaire dans toutes les classes sociales et, en dernier lieu, sa popularité avait été encore accrue par une série de mesures libérales qui devaient précéder une constitution qu'on attendait. Je rentrai à la maison dans un état de délire. Je me mis à ma table et écrivis d'un jet une longue lettre à mon oncle, le général Faddéieff, correspondant militaire du *Golos*, compagnon d'armes et ami intime du comte Vorontzoff-Dachkoff. Je lui dépeignis mon état d'âme, ma douleur, mon indignation, et j'émis l'idée que tous les gens qui pensaient comme moi, devraient se réunir autour du trône et former une association pour combattre le nihilisme avec les mêmes armes que les nihilistes employaient : le fer, le feu, le poison. On devrait imiter leur organisation, chaque membre devrait en choisir trois autres, chacun de ceux-là, trois autres encore; trois dizaines devaient avoir un chef commun, etc. Je remplis des feuilles et des feuilles. Je ne les relus même pas. Tout cela à ce moment me paraissait si clair, si simple, si indispensable. Je mis le matin même ma lettre à la poste. Je prêtai le lendemain, avec enthousiasme, serment à notre nouveau souverain, j'assistai à plusieurs messes pour le repos de l'âme d'Alexandre II et je repris mes occupations habituelles sans penser plus jamais à ma lettre.

» Des mois se passèrent. Je reçus un jour un télégramme de mon oncle Faddéieff : « *Arrive immédiatement ici. Les ordres pour ton congé ont été donnés directement à tes chefs.* » Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles, lorsqu'un courrier

vint m'apporter l'ordre de me rendre immédiatement chez mon chef de service (*natchalnik distantsil*). J'entrai en tremblant dans le cabinet de ce grand personnage, dont l'abord semblait inaccessible à un petit employé comme moi. L'accueil qu'il me fit avait quelque chose d'indécis et d'embarrassé.

» — J'ai reçu l'ordre, — me dit-il, — du ministre des Voies de communication, amiral Possiett, de vous donner un congé et de vous faciliter votre départ pour Pétersbourg. Savez-vous pourquoi l'on vous y fait venir?

» Je répondis très sincèrement que je n'en avais pas la moindre petite idée.

» — Étrange, — me dit mon supérieur. — Avez-vous besoin d'argent pour vous mettre en route? Je suis prêt à vous avancer la somme qui vous manque.

» Je remerciai, mais déclinai l'offre.

» — Eh bien, partez, et bonne chance. Mais tout cela est très étrange, — répéta-t-il, et il me suivit d'un regard soupçonneux.

» Je trouvais cela encore plus étrange que lui. Arrivé à Pétersbourg, mon oncle Faddéieff m'attendait à la gare. Il me mena chez lui, et là, assis devant un samovar, il me donna le mot de l'énigme. Ma lettre, cette lettre à laquelle je ne pensais plus, que j'avais écrite dans un moment de surexcitation fébrile, avait été portée par mon oncle au comte Vorontzoff-Dachkoff qui en avait été enchanté, et ce dernier l'avait passée à l'empereur Alexandre III, auquel l'idée de former une société secrète pour défendre son trône et sa vie avait semblé des plus heureuses. Il avait passé mon écrit à son frère, le grand-duc Vladimir, commandant des troupes de la circonscription militaire de Pétersbourg, et l'avait chargé de faire étudier et élaborer mon beau projet.

» — Ce soir, — me dit mon oncle, — je dois te mener à la Fontanka, dans la maison du comte Paul Pétrovitch Schouvaloff (connu dans la société de Pétersbourg sous le nom de Bobby). Il est nommé chef du pouvoir exécutif de notre société et tu seras présenté aux principaux membres de la Sainte-Ligue.

» C'était la première fois que je dépassais le seuil d'une de ces habitations luxueuses et aristocratiques, qui parlaient à mon imagination de vingt ans. C'est aussi la première fois

que je me suis trouvé en présence des grands personnages, avec lesquels la destinée m'a si souvent mis en contact depuis. Il y avait là le grand-duc Vladimir, le grand-duc Alexis, le général d'état-major, prince Stcherbatoff, un capitaine des chevaliers-gardes, Pantchoulidzeff, et le maître de la maison. On me reçut avec une grande cordialité, on me fêta comme l'initiateur d'une idée géniale. On me communiqua que mon projet avait été réalisé, que les dizaines avaient été formées, que les membres, tant dans le pays qu'à l'étranger, avaient été recrutés, que l'organisation était déjà forte et puissante. On me communiqua aussi le signe de ralliement, auquel nous devions nous reconnaître, et on me fit prêter serment sur une image. Par ce terrible serment, emprunté aussi aux nihilistes, nous jurions de sacrifier nos forces et notre vie pour atteindre le but que nous nous étions proposé et nous nous promettions de n'épargner au besoin ni père, ni mère, ni sœur, ni frère, ni femme, ni enfant.

» Toute cette mise en scène dans ce beau cabinet en bois de chêne sculpté, avec les murs couverts d'armes et de vieilles pièces d'argenterie, agissaient sur mon imagination de petit provincial. Mais je fus complètement électrisé lorsque la salle à manger s'ouvrit pour nous. Je n'avais jamais vu tant de plats succulents posés sur une table, les vins succédaient aux vins et j'étais déjà tout à fait gris lorsque le grand-duc Vladimir me dit :

» — Mon cher Witte, nous avons tous décidé de vous décerner un honneur que vous avez amplement mérité. Le Gouvernement français refuse de livrer en ce moment le nihiliste Hartmann. Nous avons déjà envoyé à Paris un officier des lanciers de la garde, Poliansky, avec ordre d'anéantir Hartmann. Partez demain, et surveillez Poliansky. S'il n'obéit pas à l'obligation, s'il hésite, eh bien, tuez-le. Mais avant de le faire, attendez nos instructions définitives. Vous trouverez la possibilité de communiquer avec nous par un agent que nous avons à Paris, qui possède notre confiance et qui est le chef de nos agences à l'étranger. Vous pourrez le trouver tous les jours, chez Durand, de midi à trois heures, boulevard de la Madeleine. Dans toutes les situations difficiles, consultez-le.

» Je demandai son nom. Le grand-duc me dit :

» — Faites-vous reconnaître par le signe qu'on vous a indiqué et il vous le dira lui-même.

» On me donna la somme de vingt mille roubles. Je n'avais jamais vu tant d'argent à la fois. Le lendemain matin, mon oncle Faddéieff me mit en wagon. J'avais très mal à la tête à la suite des nombreuses libations, auxquelles nous nous étions livrés, et ce n'est qu'à Wirballen que je repris mes sens et que je commençai à penser à cette étrange aventure, dans laquelle je m'étais embarqué, et non par ma faute, car je n'aurais jamais pu croire au moment où j'écrivais ma lettre d'écolier enthousiaste à mon oncle, que tout cela serait pris au sérieux et deviendrait une affaire d'État. J'étais en même temps épouvanté à l'idée du rôle qui m'incombait, et du terrible serment qui me liait; la perspective d'avoir à verser du sang me glaçait d'horreur. Enfin, je débarquai à Paris et allai me loger, comme le grand-duc me l'avait ordonné, dans un petit hôtel du quartier latin. Trois jours de suite, je déjeunai et dînai à une petite table, non loin de celle occupée par l'homme que je devais assassiner. Le soir du troisème jour, ma future victime s'approcha de moi et me dit :

» — Je suis Poliansky, j'ai reçu l'avis par un membre de notre société secrète que vous aviez été envoyé pour me tuer si je ne tue pas Hartmann. Je dois vous dire que toutes mes mesures sont prises à cet effet, les spadassins sont loués par moi et j'attends les ordres de Pétersbourg, mais je ne les reçois pas et je crois qu'il vaut mieux que nous causions franchement de toute cette affaire. Je suis décidé à remplir l'engagement pris par moi, par conséquent, j'espère que je ne tomberai pas sous vos coups et que nous aurons le temps et le moyen de nous sauver ensemble.

» Je fus très heureux de cette conversation. Je ne connaissais personne à Paris, je m'y ennuyais énormément et c'est la première fois que j'y passai une soirée agréable avec mon collègue de la Sainte-Ligue qui, avant d'assassiner ou d'être assassiné par moi, m'emmena au théâtre et puis souper au restaurant. Le lendemain matin, je n'étais pas plus avancé. Je me rappelai alors soudainement qu'on m'avait dit d'aller chez Durand où je trouverais un être mystérieux

qui me donnerait les instructions nécessaires. J'allai m'asseoir à une table au restaurant et à chaque personne qui entrait pour déjeuner, je fis le signe cabalistique de nos carbonari, pour attirer son attention. Les uns passaient sans me regarder, les autres semblaient étonnés, et comme mes signes se multipliaient violemment, on crut avoir affaire à un épileptique. J'étais déjà très découragé lorsqu'un individu aux grands yeux noirs, à l'air fatal, passa devant ma table, s'arrêta en me voyant faire ce geste et le fit à son tour : c'était mon homme. Il s'assit à ma table et se nomma; il s'appelait Zographo. Il me dit qu'il venait d'apprendre que les efforts de l'ambassade avaient réussi, qu'on était arrivé à prouver que le nihiliste Hartmann était un criminel de droit commun, qu'il allait par conséquent être livré et qu'il était inutile de nous mettre en frais d'assassinat. Les ordres du Comité central avaient été apportés à Paris par le prince Ferdinand Wittgenstein, affilié à notre société. Nous passâmes gaiement la nuit ensemble Je restai encore huit jours à Paris à dépenser joyeusement avec eux l'argent de la Sainte-Ligue et je dois à ces messieurs d'avoir appris à connaître Paris. Je retournai à Pétersbourg où je pus constater que l'intérêt que j'inspirais avait disparu. Je ne fus plus invité dans les hautes sphères de notre société secrète et je revins à Kieff pour occuper mon poste sur la ligne de Fastoff, d'où je ne bougeai pas pendant quelque temps.

» Un autre incident du même genre, qui me revient à l'esprit et qui prouve une fois de plus la légèreté des uns et le manque de scrupules des autres. J'étais à souper à la Okhia chez mes vieux amis, les Dournovo, bien des années après que la Sainte-Ligue eût cessé d'exister. Je ne sais pas comment nous étions venus à parler de cette étrange organisation. Le général Dournovo nous dit :

» — Pour juger de cette entreprise, comme de toute entreprise ici-bas, il faut la considérer sous l'angle sous lequel on la regardait alors. Eh bien, je vous dirai que cette Sainte-Ligue, malgré ses côtés défectueux et certains enfantillages que je suis le premier à reconnaître, a rendu des services fort sérieux à la monarchie. Ainsi, il y a eu à cette époque un vaste complot de révolutionnaires internationaux

qui avait pour but d'enlever le grand-duc héritier, c'est-à-dire Nicolas Ier et c'est la Sainte-Ligue qui a déjoué seule toute cette machination et qui a sauvé notre futur souverain. Du reste, Reutern ici présent, pourra vous en dire plus long s'il le veut bien.

» Reutern, colonel et aide de camp de l'Empereur, partit d'un grand éclat de rire. Toute sa personne, tous les traits de sa figure se tordaient dans un accès de gaieté incompréhensible.

» — Qu'avez-vous, Sax? — lui dit madame Dournovo. — D'où vient cet accès d'hilarité?

» — Eh bien, — dit-il, — je vous donnerai le mot de cette ténébreuse histoire. Je soupais un jour avec un ami qui avait été juge d'instruction, alors que j'étais substitut de procureur à Varsovie. C'était au mois de novembre, le temps était abominable, j'étais fiévreux, j'avais des douleurs dans tout le corps et, outre cela, j'avais perdu une forte somme d'argent au Yacht-Club. Mon ami se plaignait également de rhumatismes. « Et penser, me dit-il, qu'il y a des heureux qui demain verront une mer d'azur, un ciel bleu, tandis que nous en avons pour des mois de cette cochonnerie. » Une idée subite me traversa l'esprit. Je n'avais pas le sou, et un voyage dans le midi était au-dessus de mes moyens. Si je pouvais me faire envoyer en mission, mais comment? En plaisantant d'abord, nous imaginâmes un vaste complot que nous serions chargés de découvrir et qui nous fournirait le moyen de faire un tour en Italie. Ce projet prit corps peu à peu. Mon ami ne croyait guère à sa réussite, mais moi, connaissant à fond le prince Bélosselsky, Paul Démidoff et les autres je l'assurai qu'ils étaient assez gobeurs pour tout avaler. Nous composâmes des dénonciations, anonymes d'abord, signées de noms imaginaires ensuite, et je m'amusai royalement en voyant jusqu'à quel point tous ces messieurs Lecoq improvisés mordaient à l'hameçon. Enfin, Bobby Schouvaloff, excessivement intelligent, mais constamment sous l'influence de la morphine, me prit à part au Yacht-Club et me demanda si je voulais me charger d'aller à Rome pour causer avec la police italienne de ce complot dont j'avais eu soin de placer le centre dans la capitale de l'Italie. Schouvaloff ajouta que comme j'avais été

procureur, j'étais tout désigné pour mener à bonne fin cette entreprise. Je consentis et j'y mis comme condition d'emmener avec moi un juge d'instruction, spécialiste, très sérieux. Voici comment, mon cher Pavlovitch, je puis vous avouer, après quinze ans, que je vous ai tous mis dedans. »

UN FAVORI DE LA COUR ET DE LA VILLE

C'était au printemps de l'année 1873. J'étais allée en calèche chercher mon amie, la princesse Lise Kourakine, pour la promener dans les rues de Pétersbourg. A la Morskaïa, notre véhicule, qui allait à petite allure, fut violemment heurté par un drochki qui arrivait à fond de train derrière nous. Un jeune officier des chevaliers-gardes, au lieu de s'arrêter et de s'excuser, se mit à injurier, avec des expressions presque ordurières, notre cocher qui était absolument innocent de cette mésaventure. Quand les deux voitures parvinrent à se dégager l'une de l'autre, l'officier, en guise d'adieu, proféra encore quelques gros mots et montra le poing, geste qui pouvait s'adresser aussi bien à nous qu'à notre cocher. Je rentrai à la maison tout à fait indignée et racontai cet incident à mon frère qui était aide de camp du régiment des chevaliers-gardes. Ce dernier fut outré de la conduite peu courtoise de son jeune camarade et alla immédiatement faire une enquête. Il découvrit, le jour même, que le propriétaire du drochki que nous avions rencontré était un officier de la promotion de l'année précédente, élève de l'école des porte-enseignes de la cavalerie, et qui s'appelait Nikolaieff. Comme explication, ou plutôt comme excuse de sa conduite, il allégua qu'il avait déjeuné de midi à quatre heures et qu'il était complètement gris à cette heure-là. Depuis, j'ai eu souvent à me plaindre de la mauvaise éducation de ce Nikolaieff qui était destiné à devenir un des hommes les plus populaires de Pétersbourg et dont la haute société de la capitale a pleuré la mort comme jamais celle d'un grand général ne fut pleurée. Je crois que dans aucune autre ville de l'Europe ce jeune homme n'aurait pu réussir. Il n'était doué ni d'intelligence ni de fortune, sa

naissance était obscure, son instruction était nulle, aucune famille influente ne l'appuyait. Personne ne connut jamais un de ses parents. On disait vaguement que son père était un général du génie qui était arrivé à une certaine aisance, après avoir géré des immeubles appartenant au fisc. Son oncle était maître de police d'un district de la province de Toula, *ispravnik*. A ce moment-là, c'était un gros garçon, blanc, rose, ayant une belle dentition, une chevelure touffue, épais de tournure, grossier de langage, comprenant à peine le français et passant pour bon camarade, c'est-à-dire toujours prêt à vider des bouteilles de vin en compagnie et à aller la nuit en troïka chez les tziganes. La première personne qui le distingua fut la princesse Bariatinsky. Il devint un commensal journalier dans sa maison. Il y avait une affinité entre leurs natures peu raffinées. Mon cousin Alexandre Bariatinsky était colonel, officier supérieur au régiment des chevaliers-gardes (les régiments de la garde étaient commandés par des généraux). Sa maison était fort hospitalière et fréquentée non seulement par tout ce qu'il y avait d'élégant dans le monde, mais aussi par la cour et surtout par la cour. Vladimir Nikolaieff fut mis en valeur dans ce cadre où l'on riait de ses coq-à-l'âne français et où l'on s'amusait de son ignorance. Son manque de culture lui fut un élément de succès, ce qui n'était pas rare dans notre capitale si riche en contrastes. Il entra au Yacht-Club et se mit à jouer. Il joua avec bonheur et sang-froid, et les sommes qu'il gagna là-bas furent le commencement de sa fortune. Toujours de bonne humeur, ne disant jamais de mal de personne, plus par calcul que par bienveillance, il entra, par le Yacht-Club, dans l'intimité d'hommes influents, dont il devint, je dirai, le pique-assiette journalier. Une certaine finesse lui fit prendre une attitude indépendante et même des airs supérieurs vis-à-vis de ceux qui le nourrissaient et l'abreuvaient. A cause de cela, l'épithète de pique-assiette, méritée par lui, ne lui fut jamais appliquée. La grande-duchesse Maria Pavlovna s'enticha aussi de lui. Il devint alors de mode de l'avoir à tous les soupers, à tous les dîners. On le voyait dans tous les endroits publics, au premier rang de toutes les représentations de ballet, à tous les concours hippiques, un grand cigare à la bouche, toujours aviné et

répétant sans cesse ces mots : « Charmant! charmant, » qu'il appliquait indifféremment à tout. Cet enfant gâté du sort n'éprouva qu'un échec : ce fut un jour, à la fête du régiment des chevaliers-gardes, il s'attendait à recevoir les aiguillettes d'aide de camp de l'empereur, aiguillettes qui avaient été sollicitées pour lui par son auguste protectrice; Alexandre II, ne partageait pas l'engouement universel pour Nikolaieff, et nomma aide de camp Michel Pachkoff, jeune homme de bonne maison et de bonne éducation. Nikolaieff n'obtint cet honneur que beaucoup plus tard, sous le règne d'Alexandre III, étant devenu le danseur de cotillon de l'Impératrice. Les années passèrent et après avoir commandé pendant dix-huit mois un régiment de dragons à Kovno, le régiment des chevaliers-gardes étant devenu vacant, Nikolaieff l'obtint, et depuis, sa vie peut se résumer en quelques mots : Déjeuner, jeu heureux, dîner, souper, redéjeuner, redîner, resouper, jeu heureux. Ni les événements publics, ni les douleurs privées ne troublèrent jamais la quiétude de son esprit. Exclusivement ami de gens riches et haut placés, il vivait sur un pied de deux millions de roubles de rentes, car il faisait ses villégiatures dans leur palais et s'asseyait toujours à des tables richement servies. Cet homme si aimé de tous n'a jamais offert ni un bouquet de fleurs, ni un dîner à personne, n'a jamais fait une visite. Il avait pour principe de ne pas même se rendre à l'invitation une fois acceptée si quelque autre invitation survenait ensuite qui l'amusât ou le flattât davantage. Sa mort même fut heureuse. Menacé d'un cancer, c'est-à-dire de souffrances physiques affreuses, il s'est éteint subitement, sans douleurs et sans angoisses, regretté par tous ceux qui semblaient lui être reconnaissants des dîners qu'il avait bien voulu manger chez eux. Ses obsèques furent un triomphe mondain et s'il avait pu parler, il aurait dit : « Très chic, très chic! » ces mots qu'il prononçait volontiers et souvent à tort et à travers.

INCIDENT DIPLOMATIQUE

Ceux qui ont peu fréquenté les ambassadeurs, les grands de cette terre, prennent généralement très au sérieux tout ce qui les touche, et attachent une grande importance aux faits qui découlent de leurs paroles et de leurs agissements. Si l'on savait pourtant ce qu'il y a d'enfantillage et de puérilité dans les dessous des événements auxquels nous assistons, on en serait vivement étonné. Il me revient à l'esprit une histoire fort amusante qui a beaucoup fait parler à Pétersbourg et dont je n'ai eu la clef que beaucoup plus tard. Il y avait sous le règne d'Alexandre III un monsieur Lamansky, directeur de la banque d'État, financier très connu et très considéré. Mais, pour son malheur, il était marié à une femme très peu attrayante, excessivement mondaine et ayant une inclination excessive pour le *high life*, qui, en revanche, éprouvait peu de sympathie pour elle et repoussait avec énergie ses tentatives de rapprochement. Ce couple avait la manie de donner de grandissimes dîners, auxquels il invitait toujours ministres et ambassadeurs. Ceux-ci refusaient presque généralement et se faisaient presque toujours remplacer par des sous-ordres, et les pauvres Lamansky souffraient régulièrement d'avoir fait tant de frais pour des gens qu'ils n'avaient eu aucune intention d'inviter et qui, à la dernière heure, étaient venus prendre la place des autres. Un jour, ils avaient convié à un de ces grands festins l'ambassadeur de France, marquis de Montebello, et le général de Werder, ambassadeur d'Allemagne. Parmi les autres invités, seigneurs de moindre importance, il y avait aussi le comte Rex, conseiller allemand et plusieurs chefs de missions et secrétaires de différents pays. Le marquis de Montebello, ayant refusé d'innombrables invitations dans cette maison, décida d'y aller cette fois. Mais pressé de quitter cette société le plus tôt possible, il enjoignit au comte de Vauvineux, conseiller de l'ambassade de France, de lui envoyer vers la fin du repas un petit mot qui pourrait lui servir d'excuse, lui communiquant que d'importantes dépêches, arrivées au moment même,

réclamaient sa présence à la chancellerie. Le général de Werder avait été aussi convié d'innombrables fois aux agapes des Lamansky, mais il avait résolu de s'y dérober encore une fois. D'un esprit simple et primitif il ne se creusa pas longtemps la cervelle pour trouver une excuse, et, au moment du dîner, il envoya simplement son chasseur pour dire de vive voix que l'ambassadeur ne pouvait pas se rendre au dîner, car l'empereur Alexandre III avait subitement réclamé sa présence à Gatchina. Là-dessus, il se mit tranquillement en voiture et alla finir sa soirée dans la maison de madame P., où il avait l'habitude d'aller. L'ambassadeur de France fut reçu dans l'antichambre par M. Lamansky, qui lui communiqua le message de l'ambassadeur d'Allemagne. A cette époque, Alexandre III menait une vie très retirée à Gatchina, ne venait que fort rarement en ville et ne voyait presque jamais un ambassadeur. L'appel subit du général de Werder pouvait indiquer une crise politique des plus graves. Ruminant cette supposition, de Montebello devint silencieux et préoccupé, ne proféra pas une parole durant tout le dîner, mangea peu, but moins encore. Quand il se leva de table, on lui remit comme convenu le billet du comte de Vauvineux, qui le rappelait à l'ambassade. Lamansky le reconduisit, en disant qu'il comprenait la nécessité pour Son Excellence de déchiffrer ce télégramme au plus tôt. Rentré dans son salon, Lamansky trouva la société consternée. Des groupes s'étaient formés qui, en chuchotant, commentaient le départ de l'ambassadeur de France, et l'appel de l'ambassadeur d'Allemagne. Évidemment, un conflit européen était imminent. Hommes et femmes entourèrent Lamansky et tâchèrent d'obtenir de lui des avis sur la vente ou l'achat des papiers à la Bourse. Tous les convives s'éclipsèrent les uns après les autres pour porter les nouvelles dans les clubs et les familles; les acteurs et les chanteurs, qu'on avait fait fait venir pour amuser la société, trouvèrent la salle vide et madame Lamansky en pleurs. Le comte Rex se rendit au Yacht-Club, il trouva là, le comte de Vauvineux qui jouait au bézigue avec un autre collègue. Il l'appela et lui dit pompeusement et solennellement : « Je n'ai pas le droit de vous dire grand'chose; secret professionnel. Je ne veux pas oublier que nous avons été amis

et, comme tel, laissez-moi vous donner un conseil. Ne restez pas ici. Retournez à l'ambassade, votre présence doit y être nécessaire. — Mais quoi? qu'y a-t-il? » demanda Vauvineux. Rex mit le doigt sur la bouche et répéta : « Secret professionnel. » Vauvineux, ne pensant plus au billet qu'il avait envoyé chez Lamansky, courut à l'ambassade où on lui dit que l'ambassadeur était arrivé excessivement agité, l'avait demandé et était reparti en donnant à son cocher l'adresse de madame Koutouzoff Tolstoï. Je m'y trouvais à ce moment avec le comte de Villa Gonzalo, ambassadeur d'Espagne. La porte s'ouvrit, M. de Vauvineux entra très affairé, ne voulut pas s'asseoir et demanda si l'ambassadeur n'avait pas été là tout à l'heure. Cinq minutes après, l'ambassadeur de France se précipita dans le salon et demanda si Vauvineux n'y était pas venu. Vers minuit, Koutouzoff Tolstoï revint du Yacht-Club et rapporta le récit du dîner Lamansky. Il n'y avait pas de doute, l'horizon politique était très obscurci. Après une nuit d'insomnie, le marquis de Montebello se rappela vers le matin que le baron Marochetti, son compagnon de jeunesse et ami intime, l'ambassadeur d'Italie, faisait partie de la Triple-Alliance et devait être instruit de la démarche de son collègue et allié d'Allemagne. Comme il nous le raconta très spirituellement lui-même plus tard, il entra chez Marochetti quand celui-ci était encore au lit et lui dit : « Maroc, mon cher et excellent ami, la politique a divisé nos pays, mais je suis sûr qu'elle n'a pas désuni nos cœurs... Je fais un appel à notre vieille amitié. Dites-moi. Pourquoi le général de Werder est-il allé à Gatchina? » Marochetti, qui avait soupé très tard la nuit précédente avec de jolies femmes, était très endormi. Il se frotta les yeux et lui dit : « Ma foi, je n'en sais rien. — Maroc, cher ami, dites-moi ce que vous pouvez, une allusion, cela me suffira. — Mais je vous jure que je ne sais rien, je vous en donne ma parole d'honneur. — Comment, ils vous ont laissé de côté dans cette affaire. Voilà bien les Prussiens, vos nouveaux alliés. » Et il quitta froidement la chambre. Ici Marochetti se réveilla. Était-il vraiment joué? Que lui cachait-on? Il voulut en avoir le cœur net et décida de se rendre en personne chez le général de Werder. C'était après déjeuner; l'ambassadeur d'Allemagne reçut avec une franche

cordialité, son collègue d'Italie. Celui-ci, étant du pays de Machiavel, n'aborda pas la question directement, mais avec une fine et subtile diplomatie il voulut faire parler le général. Il s'approcha de la table à écrire sur laquelle était placé un portrait d'Alexandre III. « Quel excellent portrait de l'Empereur, dit-il. Quelle sympathique physionomie ! Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu? » Werder, le plus candide des hommes, chercha dans sa mémoire, tachant d'être très exact dans son assertion. « Je crois qu'il y a plus de cinq mois, mais attendez, je vais regarder dans mon calendrier où j'inscris tout. Voilà : il y a juste cinq mois et quatre jours ! — Et c'est bien la dernière fois que vous l'avez vu? » demanda Marochetti en le sondant du regard. Werder réfléchit. Marochetti triomphait, il allait donc tout savoir. « Pas tout à fait, dit Werder avec hésitation. J'ai... — Ah voilà, dit Marochetti triomphant. — Oui, reprit Werder, vous avez raison. Je l'ai vu encore une fois, mais de loin, dans la rue. Il allait de la gare au palais d'Hiver et j'ai oublié de l'inscrire dans mon calendrier. »

Enfin, cette ténébreuse histoire fut éclaircie. Il ne fut pas difficile à la marquise de Montebello de découvrir de source certaine que le général de Werder n'était pas allé ce jour-là à Gatchina. N'ont été à plaindre que ceux qui ont perdu à la Bourse.

COMTESSE KLEINMICHEL

LA NUIT DE PORTOFINO KULM

A Mrs Sheridan.

Je pris un ascenseur-express, en forme de carrosse, qui m'arrêta directement à l'étage. Puis un long sentier en moquette; trente mètres de malles noires, semblables à des caisses d'échantillons et marquées J.-P. O'P, avec bandes vertes. Tout d'un coup, un barrage d'orchidées, de liliums, d'azalées, d'où s'envolaient quelques libellules aux pattes de laiton, portant sur les ailes des adresses de fleuristes grecs; comme dans les couloirs des maisons de santé où l'on exile les fleurs, la nuit, pour ne pas incommoder les malades. Au 419 un vestibule commandait trois portes. Je lus une pancarte : « PAS DANS LA CHAMRBE ». Par discrétion européenne, je frappai. Aucun des bruits que j'entendis ne me parut une réponse. Je me décidai pour la porte de gauche. C'était la salle de bains; elle servait d'archives; la baignoire était pleine de lettres et de manuscrits; il y avait une machine à écrire sur le siège des cabinets. Des jeux de glaces m'obligèrent à ne pas reculer et, en m'avançant dans la chambre à coucher, à avouer ma présence que déjà ils avaient trahie.

Dans un lit en désordre, comme un torrent de linge, le poids de sa tête ayant enfoncé les oreillers, O'Patah était couché, entouré de plusieurs personnes. Je reconnus ses yeux (il y avait à ce moment, dans le *New-York American*, un concours d'yeux célèbres et il fallait deviner chaque matin à qui appartenaient toutes ces prunelles ardentes ou voilées).

Ceux d'O'Patah étaient aisément reconnaissables, dynamiques, venant droit comme un jet de siphon. Avec les plus grandes difficultés, le coiffeur français de l'hôtel, Marius Calvaire, était en train de le friser si serré qu'on eût dit une calotte d'astrakan.

— Un peu de bandoline, Maître?

Le cosmétique grésillait et fumait pour ce sacrifice; la victime criait comme un veau qu'on marque.

— Quelle tignasse à votre âge! Au moins vous êtes sûr de mourir sans avoir besoin de cache-folies.

Le téléphone sonnait sans répit, mais personne n'y prenait garde.

Malgré l'apparat de cet hôtel vertical, la chambre était devenue une mansarde de vieil étudiant. Il y a des êtres victorieux qui, de suite, marquent fortement ce qui les entoure, leur chien, leur pantalon, leur femme; la chambre d'O'Patah était, à son image, bousculée, sordide, spirituelle.

Quatre heures de l'après-midi; le jour avait déjà évacué les étages inférieurs poursuivi par un puissant voltage. O'Patah était étendu, ses lunettes perdues dans des draps fripés qui ne couvraient pas ses pieds nus et sales. Sur la table, qu'on avait tirée près du lit, un flacon de purge débouché, des bouts de papier couverts de notes et de vers écrits la nuit dans l'obscurité, un séchoir électrique pour les cheveux pareil à un revolver pour clowns, et des bilboquets, en taille décroissante. A terre, des papiers hygiéniques, et toute la presse irlandaise de New-York, reproduisant en majuscules les détails du débarquement, la veille, à Long Island, du célèbre poète gaëlique.

Dans le mur, un trou au-dessus duquel on lisait : « METTEZ ICI VOS BOTTINES SALES POUR LES FAIRE NETTOYER » avait été transformé par O'Patah en chapelle, à cause du mois de Marie, avec des bougies roses et une image de la Vierge. Au-dessus du traversin était épinglé un drapeau vert et jaune portant ces mots : *Vive l'Irlande libre.*

Un jeune prêtre, dont les cheveux imitaient l'or à s'y méprendre, avec une tonsure toute rose, le cou romantiquement serré du plastron noir et qui était assis sur le lit, lisait les Évangiles à O'Patah. Il se leva à ma rencontre :

— La presse sera reçue collectivement avant dîner, — me dit-il.

Il regarda mes souliers, puis ma canne et se mit à rire.

— Posez donc ça là, vous allez casser quelque chose.

Sans doute ne trouva-t-il dans mes yeux que de l'humilité, sans aucune lueur d'information, car il renonça de suite à me prendre pour un journaliste.

— Si c'est pour une demande d'argent, écrivez. Pour les autographes, le jeudi après-midi; si c'est pour un don, ils sont reçus le jour à l'Équitable, la nuit au bureau de l'hôtel.

Le prêtre m'expliquait tout cela avec des jeux de mains et de manches. Sans doute pouvait-il mettre les péchés dans son chapeau et en faire sortir de saintes colombes. Lui-même ressemblait à ces oiseaux utiles qui vivent sur les monstres, les épouillant ou leur curant les dents.

Je tendis ma carte. Il la passa à O'Patah :

— Français, jeune Monsieur? Grenouille amie et alliée?

— Je ne viens pas, Maître, vous offrir, comme tout le monde, du drap F. O. B. ou une option sur de vieux fusils livrables en rade de Galway. Le hasard veut que je sois mobilisé aux États-Unis. Ma profession : sculpteur. Je viens saluer en vous un grand allié celte, le plus célèbre et le dernier des bardes irlandais et vous demander la permission de faire votre buste.

Marius Calvaire, que j'avais rencontré le 14 juillet à la fête du Consulat, crut devoir intervenir, et me désignant :

— Le Maître peut avoir confiance, Monsieur a du talent. Le général commandant la mission française l'a choisi pour lui mouler les pieds.

O'Patah rejeta ses draps, se leva, puis revêtit une robe de chambre japonaise, où des cigognes survolaient des chrysanthèmes brodés. (Ce n'est jamais sans étonnement que, dans les couloirs d'hôtels, je vois passer des gens d'âge ainsi vêtus, car les kimonos fleuris sont réservés, au Japon, aux petites filles ou aux courtisanes, les personnes sérieuses se contentant de couleurs sobres relevées d'un monogramme.)

— J'aime les Français, — me dit O'Patah, — parce que, comme nous, ils ont laissé leurs petits os partout. Notamment dans les cavernes de Cork, en 1798, pour sauver l'Irlande.

Et puis ils ont eu de grands hommes, j'entends des hommes qui, quand ils éternuent, la terre en est ébranlée. Il n'y a que la Grèce, Rome et la France qui aient ça dans leur histoire; demain ce sera le tour de l'Amérique à cause de ses Irlandais...

Moi, pour le faire enrager :

— Et les Anglais?

— Non, — fit-il avec humeur. — Les Anglais transportent partout l'Angleterre avec eux. En toute partie du monde, ce n'est jamais qu'Albion. Ils sont donc condamnés à n'être que des célébrités nationales, des gloires locales, ce qu'il y a de plus redoutable au monde.

— Mais, des héros, les Irlandais en ont fourni à l'Angleterre?

— Apprenez que des hommes qui, durant leur vie ont fait des mots d'esprit et des gestes désordonnés n'entreront jamais à Westminster!... (Arrêtez le ventilateur, on ne s'entend plus.)

O'Patah était un homme de soixante ans que son souci de noircir vieillissait encore. Il ressemblait à ces *monsignori* qu'on rencontre dans leur voiture, à Rome aux environs des Quatre Fontaines. Ils ont les cheveux noirs, trois mentons bleus, un nez insolent relevé comme ceux des valets du répertoire, les oreilles décollées et un charmant regard limpide; on les jurerait latins jusqu'à ce qu'on les entende parler anglais et qu'on les voie, ayant longé la via Sistina, entrer dans un grand palais sournois. L'on devine alors un prélat irlandais allant à son Collège.

— Father Crumb, — dit-il, en s'adressant à son secrétaire ecclésiastique, — donnez à ce jeune artiste ma notice biographique; il la lira pendant que je fais mes exercices. Il est bon qu'il étudie son sujet.

O'Patah fit ouvrir par un domestique nègre un placard au fond duquel je vis pendu un sac de sable; puis il retira son kimono; il apparut nu, le torse d'une incroyable puissance, boursouflé de muscles, principalement dorsaux, mais noyé sous un pelage noir et épais; puis il se fit bander les mains, enfila des gants de huit onces et se mit à bourrer le sac de crochets, du droit puis du gauche, courts et d'une extrême violence.

Je lus :

O'Patah (*Jéremiah Patrick*), *homme de lettres, né à Innishkea le* 13 *mai* 1855; *études primaires à Duncormuck School. Premier voyage aux États-Unis, New-York, à l'âge de seize ans*; *forgeron* (1878); *fondeur de cloches pour locomotives* (1882); *séjour à Paris, hôtel de l'Odéon* (1890). *Voyages à pied dans les Balkans et en Asie Mineure. Pèlerinage en Terre Sainte* (1893). *Membre du* Connradh na Gaedhilge (1894). *Collaboration au* Yellow book, *au* Harper's Magazine, *à* la Vogue, *à la* Revue Blanche. *Fait la campagne des Philippines comme correspondant de l'*Irishman (1896), Études sur le forage des puits en Australie (1897). *Négociant en bananes à la Barbade.* Légendes celtiques (1898). *Violente opposition à la guerre des Boers. Dirige le* Irish Hooligan (1899), Les Indulgences et les Rêves (1902). *Achat d'un domaine à Buxton* (1903)...

A ce moment, comme le téléphone ne cessait de sonner, O'Patah interrompit ses exercices, prit le fil entre ses dents et le coupa net.

... *Procès en diffamation intenté par les diamantaires sud-africains* (1904). *Travaux forcés à temps pour outrages aux magistrats* (1905-1906). *Membre de la Société Fabienne.* Plaidoyers socialistes (1907). Poèmes à la sphère (1908). Le chant de Kilmainhan (1909). Essais de Communisme agraire. L'Avenir druidique (1912). Les Pierres levées (épopée) (1913). L'Irlande fait son devoir (1916). *Membre du Reform Club, Royal Automobile. Membre de la Ligue de défense canine. Régime Végétarien. Exercices*: *bicyclette, échecs, pêche au saumon, boxe, maisons hantées. Adresses. Stephens Green,* n° 18, *Dublin. Antigone House, Drogheda. Médaille d'Honneur* (*vermeil*), *à l'exposition de Buffalo. Officier de l'Ordre d'Arcadie.*

— Cela vous étonne de me voir taper dur? A dix-huit ans j'étais le meilleur frappeur d'enclume des usines Baldwin.

O'Patah me prit par la cravate, m'amena au jour, fixa dans mes yeux ses yeux gris, malins et faux. Je sentis son cœur battre très fort et il était en sueur, parfumé comme un débardeur.

— Je suis amoureux d'un ange terrible, — me dit-il. — Puisque vous voulez modeler mon crâne, il faut bien que vous

sachiez ce qui s'y passe. Les volumes ne sont pas les mêmes chez un homme amoureux et chez un qui ne l'est pas; les vieux comme les jeunes, nous sommes diablement plastiques, au gré des événements. Vous avez dû vous en rendre compte? Il s'agit d'une de vos compatriotes, elle se nomme Ursule.

— De la part du remmailleur de bas, — cria, au travers de la porte vitrée, le garçon d'étage. Et il jeta dans la pièce un colis, comme des journaux d'un train en marche.

O'Patah repoussa du pied le paquet sous un meuble et fit de la facture une boulette qu'il jeta sur le haut de l'armoire à glace.

Tout était autour de lui nervosité, génie-bouffe, impétuosité et négligence; noyé d'une évidente grâce méridionale qui enchantait, battait la lourde atmosphère humide de la côte atlantique en une crème légère, un peu acide : l'humeur irlandaise. Chaque fois que j'eus l'occasion de revoir O'Patah j'eus l'impression d'un ballet donné par quelque monarque invisible, où chacun, en l'approchant, entrait. Les grands hommes projettent autour d'eux une atmosphère de respect et d'émotion, d'adoration. Autour de celui-ci, tout vibrait, se mettait à danser, à mentir. Son petit lever, confus, ressemblait à celui du *Rosenkavalier*. Il s'agissait pourtant d'un très grand poète. Sans doute, avec l'Ossian chinois, le plus grand poète vivant. Aucun café, aucun salon, aucun continent n'avait pu l'annexer. Nous savions ses vers par cœur. On télégraphiait ses nouveaux poèmes dans tout l'Empire, à une livre le mot, etc. Une pureté de forme qui n'était pas seulement une perfection de styliste, mais l'expression naturelle du génie de cette race, la plus pure d'Europe, peut-être. Ce génie, triste et concentré, quand l'Irlande n'était plus qu'une cause désespérée, qu'un peuple stérilisé par son passé géant, O'Patah l'avait rajeuni, enrichi de l'antique goût d'aventure. Il vivifiait d'éclats de rire, de délires, de hasards, de toutes les conquêtes poétiques modernes, ces paysages celtiques désolés, jadis traversés de gémissements.

Je finis par lui poser la question que, du rivage ou même des bateaux-pilotes, par mégaphone, on lançait alors à chaque personnage arrivant d'Europe :

— Et la guerre?

— La guerre? J'en viens; de l'Angleterre à la fine taille, et même du front. J'ai été prêcher à Amiens, à Boulogne. Les Allemands doivent être vaincus, quoique je croie, entre nous, qu'il conviendrait que la victoire totale fût épargnée aux Alliés. Pour le bien de l'Irlande, il faudrait une paix... difficile. Mais ne répétez pas cela, car les temps ne sont pas mûrs et je ne serais pas compris. En attendant, je fais des dicours dans les parcs pour qu'on envoie plus de colis à nos frères irlandais prisonniers en Allemagne; je suis venu ici pour cela. »

O'Patah ne fit aucune allusion à ses frères irlandais prisonniers en Angleterre. Il omit de me parler de la « grande tâche de la rédemption nationale irlandaise », de la « pauvre Erin », « de la patrie du porc au foyer » et autres clichés sentimentaux auxquels un Irlandais, d'habitude, résiste peu. Je croyais connaître ses sentiments anti-anglais et son rôle dans la semaine de Pâques 1916; l'entendre prêcher ainsi la bonne parole confirmait les bruits qui couraient à New-York que la Vice-Regal Lodge de Dublin payait largement ses services. Ou peut-être comme cela arriva pour Parnell et pour bien des révolutionnaires sur le retour, avait-il pris goût à la politique régulière? Ou peut-être avait-il renoncé à regretter et à venger les « héros de la rébellion », parce qu'après tout c'étaient des écrivains, des confrères? En tout cas, j'eus l'impression dès ce moment, — impression qui ne fit que croître — qu'O'Patah était un personnage compliqué, jouant plusieurs jeux, et curieusement difforme sous une apparence de verte vieillesse, évoluant à sa façon derrière une mise en scène de dignité, de bonté et d'amour de la justice. Loin d'être « tout d'une pièce », comme il disait, je le découvris à l'usage étonnamment double : il avait deux regards, deux talents, deux voix; enfin deux tailles, l'une petite, lorsqu'il se tenait assis sur son bassin, l'autre presque grande, lorsqu'il levait la tête et portait dans ses souliers des talonnettes de liège. Il avait aussi deux écritures, absolument dissemblables, ce qui l'avait rendu célèbre parmi les graphologues.

Dans les coulisses, parmi les fleurs et les factures, diva fatiguée, coquette vieillie, il vivait au milieu de parasites, d'amoureux, de journalistes et de fournisseurs, en proie, sous des apparences de renoncement et des dehors apaisés,

aux passions violentes, demeuré, au xxe siècle, un poète d'aventures élisabéthain.

De minute en minute, on apportait de la correspondance; O'Patah demanda au père Crumb de l'ouvrir, ainsi qu'au domestique nègre et à moi-même. J'eus pour ma part la corbeille à papier pleine de télégrammes que des boys, rapides comme une gifle, déversaient dans la chambre. Crumb, dont le ventilateur agitait les cheveux tout autour de la tonsure immobile, posa sa pipe et dit :

— Je classe à part les présents que Notre Seigneur nous envoie; on est prié de me les passer.

A O'Patah on offrit, entre 4 heures et 4 heures 30, une propriété en Alabama, des terrains aurifères, cent quatorze boîtes de chocolat, des panthères, un castor apprivoisé qui jouait du base-ball, une assurance sur la vie, une récolte de tabac sur pied, des tapis de prière, une écurie de courses, un faux Rembrandt.

O'Patah dépouillait son courrier avec ses dents et ses coudes, car il n'avait pas encore retiré ses gants.

— Dire que ces choses là m'amusent encore, depuis le temps! C'est que je n'ai pas toujours été abonné à la gloire. Ma vie, voyez-vous, a été illustrée de gestes qui ne sont pas d'un gentleman et ma poésie d'images qui ne sont pas d'un gradué d'université. C'est vous dire tout ce qui me sépare du monde, en particulier du monde anglais.

***

Une rose à la boutonnière, un homme d'Orient entra, suivi d'un page, porteur d'un phonographe.

— Voici ma carte.

Nous lûmes : *O'ppenheim.*

L'accent avait été ajouté à l'encre.

Chacun apprécia cet hommage à l'Irlande. M. O'ppenheim avait perdu un œil à la suite de l'explosion d'une bouteille d'un champagne qu'il fabriquait lui-même dans une armoire.

— Pouvez-vous me donner le droit exclusif d'enregistrer votre discours de demain à Tammany Hall, pour les disques

Junius? Votre prix sera le nôtre. Et il tira son carnet de chèques de sa poche-revolver.

— C'est cinq mille dollars, — fit sans hésitation O'Patah.

J'entendis céder le pointillé : le chèque passa aux mains du père Crumb.

— Que le Maître veuille bien s'approcher, — fit M. O'ppenheim, — et me donner une première audition.

O'Patah mit ses mains en porte-voix.

— C'est parfait; un tout petit peu plus haut. Il vaut mieux que la voix tombe d'aplomb sur le disque. Si vous n'y voyiez pas d'inconvénient, Maître, je souhaiterais que vous montiez debout sur votre lit.

O'Patah sauta sur le sommier métallique et commença :

« Je suis né dans les îles d'Ouest, au large de l'Atlantique, le premier et le plus cordial accueil de la mère irlandaise aux vents américains. Élevé parmi les pêcheurs, sous un toit de mousse, entre des murs en guano. Devant la fenêtre s'étendaient, éternelle et unique neige, les champs d'os de poisson. Aux cyclones, pour les apaiser, mon père et les tueurs de phoques qui l'avaient élu roi, apportaient au haut de la falaise des idoles de laine.

« Jamais la consomption, la religion, le service militaire n'ont pénétré dans ces quelques îles où l'on adore encore le soleil et les fontaines. Au-dessus des courants en forme de roue tourbillonnent les oiseaux de mer. Et moi-même, je fus nourri, dès mon sevrage, d'huile de pétrel et de porto. A vous tous, mes frères irlandais d'Amérique, j'apporte le souvenir d'Inish-kea, de ces îles nord-ouest de Connaught, où les arbres se sont affaissés et fondus en une tourbe à l'âcre fumée. Je viens recevoir de vous l'hospitalité, l'espoir d'un avenir meilleur, l'assurance que vous participerez avec nous à la victoire des Alliés, qui doit faire régner sur le monde une nouvelle justice; et de meme que les courants marins nous unissent aux plus tièdes rives américaines, à ce golfe du Mexique dans lequel, au chaud, se réfugient les Antilles, de même l'affection de deux continents se trouve, en ma personne à jamais scellée. Souvent, sur nos rivages, arrivent par la mer, des graines tropicales, et malgré l'eau salée, elles sont encore

un repas pour nous. Et aussi des lianes, des pirogues taraudées par les vers, et, une fois, tout un tronc d'acajou où jadis des oiseaux de couleur s'étaient posés.

. . . . . .

» Nous demeurons fidèles, mais libres. Ici, où toutes les races se fondent, la forme des crânes irlandais demeure irlandaise. Jadis coupeurs de bois et porteurs d'eau, nous nous sommes élevés à la politique, métier plus dur encore. A la politique municipale d'abord, et de là à une action plus vaste qui n'a que le monde pour frontières. L'Irlande a toujours été internationale : française, romaine, américaine. Race guerrière, nous avons donné notre sang pour former les races conquérantes qui conduisent aujourd'hui l'univers. Nous avons fourni des recrues à toutes les armées, nous avons vaincu partout... sauf sur notre sol.

» Puisque me voici parmi vous, au Waldorf Astoria, sur un continent nouveau, lié à vous (plus étroitement que par les Cunarders) par ces liens du cœur qui unissent les émigrants à leur famille, les gratte-ciel à la chaumière de tourbe, laissez-moi vous réciter en gaélique mon poème tiré des *Chants celtiques*, en l'honneur d'Oilean Ur, c'est-à-dire des Amériques, de l'Ile heureuse, mirage des pauvres Irlandais... »

A mesure que le bruit s'était répandu dans l'hôtel qu'O'Patah parlait, les journalistes qui, dans le salon Marie-Antoinette, attendaient, les clients qui dans les chambres se rasaient. avant dîner, les *barmaids* et les nourrices irlandaises, cygnes gris, abandonnant les enfants dans Gerald Park, les laveurs de vaisselle, les lingères, les détectives, les pédicures, le gardien du magasin frigorifique pour la conservation des fourrures, se massaient dans le couloir et même autour du lit.

« *Quand je serai couché sous une tombe noire*
Et que dans les loutres industrieuses
Mon âme renaîtra »

commençait O'Patah...

Quand il arriva à la strophe :

« *Irlandais, porteurs de fardeaux,*
Remueurs de terre

Porterez-vous plus légèrement la liberté?
O moissonnerez-vous, dites,
O moissonnerez-vous à nouveau
Éternellement pour autrui?
Et vous, les ancêtres
Couchés avec vos filets et vos harpons
Dans le guano et les dépôts coquilliers,
Abrités par des cyprès, frères des cyprès florentins?
Chante-t-elle aussi en hiver la pie irlandaise?...

Tout le monde s'agenouilla et reprit en chœur sur l'air célèbre de Cleverley :

« O moissonnerez-vous, dites
O moissonnerez-vous éternellement pour autrui? »

Les Irlandais passent sans transition de la paresse au pathétique : la poésie est, avec le whisky clandestin et les armes de contrebande, leur mets le plus cher; sans oublier la liberté, ce plat national si coûteux. L'exaltation gagna l'hôtel; les voix faisaient trembler l'armature de fer des plafonds, les conduites d'eau ruisselèrent, les escaliers de service se tordirent, le toit gondola; il y eut des bourrasques de jeunes gens à lunettes d'or à dix-huit étages au-dessous, jusque dans la rue, manifestant avec des trompes, des klaxons, des crécelles, debout dans leur Ford.

Bien que le jour s'enfuît, bouté dehors par les affiches lumineuses, O'Patah dut se montrer au balcon de fer pour les incendies; on voyait dans Broadway la foule, comme de la grenaille de plomb; des étudiants débouchèrent de l'Institut métaphysique, avec des chapeaux de papier, et le cri : « Vive l'Irlande libre! » monta plus vite que les ascenseurs.

— Écoutez *Pat!* Écoutez le vieux *Mick!* (irlandais).

— Vive le vieux grand *Boss*!

Tout le monde s'embrassait.

Comme je me penchais au balcon, derrière O'Patah et que je pensais au soir de *Mérope*, tel que le décrit Grimm dans sa lettre sur l'apothéose de Voltaire : « Des flambeaux! des flambeaux! pour que tout le monde puisse le voir! » je sentis dans mon dos, un corps nerveux et très chaud. Je me retournai et sans l'avoir jamais vue :

— Vous êtes Ursule? — demandai-je.

Pour toute réponse, elle s'agrafa à moi et me passa sa langue sur les lèvres.

— Cela rapproche plus qu'un discours, — dit-elle.

Des locomotives du chemin de fer aérien lançaient leur foudre. On entendait l'orage, cinq secondes après, sur le pont de Brooklyn.

***

Je n'indiquerai pas toutes les conséquences que ce baiser eut pour moi. Il faut dire qu'il était exceptionnel. Liquide et durable, comme un bol de lait chaud; laissant si enivré qu'il fallait faire effort pour ne pas tomber. Ensuite, presque à votre portée, demeurait une bouche qui n'en finissait plus, entaille de hache, et, au bord des lèvres, une langue plate d'animal affectueux. Mais derrière cette espèce de sourire, le démentant, des yeux de panthère qui va bondir, mi-clos, guettant la défaillance du dompteur. Je n'ai jamais rien rencontré d'aussi félin qu'Ursule. Une charmante nature, qui attendait pour prendre à son tour tout son plaisir que le vôtre fût devenu de la souffrance. Ursule rendait au pauvre mot « impitoyable » — qui a l'air mou et trempé — une vigueur inconnue. Que voulait-elle? J'errai quelque temps (tout ceci n'est pas construit après coup, avec des râclures de mémoire), autour de ce vase clos. Au début on fait le tour d'un être en se disant « Par où entrer? » Je cherchais dans ses mains sa ligne de cœur et dans cette ligne de cœur, je me cherchais moi-même; sous ses ondulations Marcel, où trouver la bosse de la destructivité? Comme elle était douée! Ce me serait un bien grand soulagement d'en apporter ici le témoignage.

Son père était revendeur de déchets de drap; elle avait eu une enfance de jeune blaireau, dans un trou, puis dans un autre. Elle était venue on ne sait d'où, n'allait nulle part, quoiqu'elle eût l'air de connaître son destin. D'abord à Londres, puis en Amérique, elle avait fui la guerre comme un spectacle écœurant, contrariant (aucun drapeau ne pourrait faire une robe, même en grande largeur). Elle se laissait exporter, réexporter, d'un pays, d'une nationalité à l'autre, avec indifférence. Sûre d'avoir toujours un marché, comme les denrées

précieuses. Acceptant toutes les hospitalités, mais en franchise de tous droits. Arrivant d'emblée à une anarchie organisée, à un exercice international des sentiments auxquels les sociétés anonymes ou les plus grands génies n'atteignent que difficilement. Je n'ai vraiment rien su d'elle, mais pourquoi chercher? Il est évident que sur elle rien n'avait marqué, qu'avec son air flexible, ses yeux toujours soumis, elle allait où elle voulait, partait quand il lui plaisait, s'absolvant elle-même, jamais avilie, même par les plus bas contacts, ignorant la déroute, d'un courage égal devant les sommations respectueuses et les autres; réfractant toutes les lumières, ne payant aucune patente pour le redoutable et secret métier qui la conduisait vers nous, toujours aiguë, indivisible, d'une indépendance physique envers tous. En un mot, parfaitement noble, c'est-à-dire ne payant pas l'impôt.

Les trois mois qui suivirent peuvent compter parmi les plus mauvais de ma vie. Ursule se donna de suite, puis se reprit si vite, que je doutai de l'avoir eue. Si bien que toutes les sagesses qu'on déploie pour se dérober à de trop forts souvenirs ayant été négligées, elles me firent défaut plus tard quand le désir revint; le plus affreux des désirs, puisqu'il se parait de vérité. A peine m'avait-elle laissé dans un lit défait, plein d'aubépines et d'une neige d'épingles neige, qu'elle se mit à me fuir comme si elle redoutait — c'était me faire bien de l'honneur, — la contagion d'un mal qu'elle ne voulait au fond que bien faire pénétrer en moi. Un jour qu'elle était endormie, je m'emparai de son bâton de vermillon pour les lèvres et j'inscrivis « danger », en grandes initiales rouges sur sa poitrine. Je n'en pris pas pour cela plus de précautions. J'essayais de badiner, en l'appelant : ravissant loup, loup ravissant. En vain. Toutes les humiliations, tous les mensonges, toutes les déceptions me furent ménagés (on eût dit, avec art : nullement, car tout chez elle était spontané). Elle me les servait de la façon la plus affectueuse; quelquefois, quand elle m'avait joué dans une soirée quelque mauvais tour, elle me téléphonait quelques heures après, au milieu de la nuit, pour savoir ce que j'en pensais. On eût douté de sa cruauté, si elle n'eût eu ces façons originales de venir ensuite, d'elle-même et très vite,

en constater les effets; ce que j'appelais vérifier les points de chute.

— On peut bien dire qu'on ne bâille pas avec moi, — disait-elle.

Et elle ajoutait toujours :

— Je vous bénis, mon enfant.

J'ai été terriblement béni. J'avais beau piétiner les fleurs qu'elle me donnait, me débarbouiller soigneusement et me laver les mains en la quittant, son odeur restait en moi. Je me rappelais le mot d'O'Patah : « Quand elle me fait les honneurs de son corps, je pense à un plancher d'échafaud, muet sur toutes les exécutions qui ont précédé la mienne. »

Le spectacle d'O'Patah, autre victime d'Ursule, cette terreur rose, venait heureusement me distraire. Il ne réagissait pas comme moi, mais comme un homme de son âge, avec plus de retenue, de force, et de connaissance des femmes. Il souffrait aussi, et peut-être le traitait-elle plus durement encore, des besoins d'argent, à ce que j'avais entendu dire, la mettant à son égard dans une plus étroite dépendance, qu'elle ne lui pardonnait pas. Il lui était surtout attaché par une série de distractions extraordinaires qu'elle lui donnait, disait-elle. bien contre son gré, et dont les voisins se plaignaient, à cause du bruit. Malgré cela, il parlait de « franchise des sens », disant : « Moi, je suis un tempérament fruste, élémentaire » ou : « Je suis remarquable par la violence de mes réflexes, comme tous mes compatriotes, » exigeant de son auditeur cette crédulité qui n'est pas le moindre des défauts dont l'Irlande, à tort, s'enorgueillit.

***

Vers cinq heures du matin, à travers la porte blanche de la cabine, on annonça Kingston, ou, ainsi qu'il faut dire, maintenant Dunlaghan. Comme l'électricité oubliée par un homme ivre, les phares brillaient en plein jour; sur le pont, le vent frais emplissait la tête vide, et l'odeur de *bacon* tordait les entrailles. Le ciel était gris et prêt à tout absorber, papier à filtrer. Le bateau crachait de l'eau

chaude par des trous. Je vis que nous étions déjà au centre de la baie, gueule largement ouverte, relevée aux coins sur des falaises en forme d'incisives. Du fond de cette gueule sortait, comme de celles des dragons, des fumées noires : Dublin.

J'avais reçu quelques jours auparavant un sans-fil d'O'Patah. Il avait su sans doute que le buste que j'avais fait de lui à New-York avait été accueilli avec faveur à Paris, car il me priait de venir le trouver à Drogheda pour un projet de monument funéraire. Voulait-il faire quelque libéralité municipale? Je revoyais cette année 1918-1919, qui jamais ne ressemblera à aucune autre, sans saisons ni climats, ni verdure, ni anniversaires; toute traversée d'événements brutaux, de sacrifices, tordue par les dernières offensives, fendue par l'armistice, déformée par la rhétorique des orateurs, les excès de billets de banque; parcourue par un grand nombre de personnalités en jaquette, de héros, de statistiques; de fanfares, de décorations; de repentirs et de systèmes politiques; si éloignée en un mot de ce qu'eût dû être ce retour à la paix qu'on avait imaginé si réfléchi, si religieux, tant cette vie nouvelle paraissait plus belle et même plus dangereuse que la mort à tous les étages qui l'avait précédée.

Nous laissions la baie à notre droite, larges étendues de boues découvertes, mais qui, lorsque le soleil s'y réfléchissait, prenait un éclat qui donnait l'illusion de l'eau. Avec leurs filets, des pêcheurs pataugeaient dans ce court-bouillon.

La guerre, peu à peu, quittait une terre prise de cette fringale des convalescents, qui fait croire à une faim véritable (jusqu'à ce que remonte la température). Mais en Irlande, à la suite des élections, elle recommençait, s'engouffrant dans le canal de Saint-Georges, attisée par cet appel d'air, entre deux mers; une vraie guerre enfin, sans financiers congestionnés, sans négociateurs pâles, sans l'effroi des dommages matériels, sans la nervosité d'une opinion pressée d'en finir ou le savoir des stratèges. Et puis, pas une guerre dans les champs, mais une vraie guerre de citadins, élevée à la hauteur d'un divertissement urbain.

Il y avait un an que j'avais rencontré O'Patah au Waldorf. Je l'avais fréquenté assidûment jusqu'à l'heure

de l'armistice, où je quittai les États-Unis. Il avait été de meetings en interviews, de démonstrations en banquets, ivre, imprévoyant, mais avec un instinct très sûr de ce qu'il fallait être pour plaire là-bas, c'est-à-dire à la fois religieux et comique, fils de ces « Irlandais sauvages » dont parlent les premiers chroniqueurs anglais, de ces bardes raconteurs d'histoires, toujours patriotiques, et clamant aux Américains, en leur montrant l'Atlantique, la phrase célèbre qui décida la vocation de Saint Patrick : « Un bateau est préparé pour vous ».

Je ne l'avais pas revu depuis son retour en Irlande où il arriva au début de 1919. Tout ce que j'avais su, c'est qu'il avait adopté, après les élections, si nettes au point de vue irlandais, une attitude assez au-dessus de la mêlée, cherchant à ménager les loyalistes et les irréguliers, la R. I. C. et les I. R. A., pour ne pas voir sa maison brûlée; assez désobligé de ne plus pouvoir se contenter d'une attitude comme celle qu'il avait adoptée pendant la Grande Guerre (moyennant quoi on lui avait confié sa mission de propagande), où il ne s'agissait que de célébrer une Irlande idéale, secondant (voir les affiches) l'Angleterre dans sa lutte pour la justice et la démocratie. Tout était alors si facile avec un Home Rule suspendu et une conscription non appliquée.

Grâce aux cartes postales que je recus d'O'Patah, je sus que les déclarations d'indépendance avaient reçu son approbation, sauf en ce qui concerne le style, mais qu'il avait d'autre part refusé de siéger au Dail Eirean. Je répondais à ses cartes, non parce que j'étais fier d'entretenir des relations avec un si grand écrivain, mais parce que j'espérais avoir des nouvelles d'Ursule; il ne me parlait jamais d'elle.

A 6 heures du matin, à mon arrivée en gare d'Amiens St., je trouvai, au lieu de porteurs, des réguliers irlandais qui me firent mettre haut les mains. Dublin était désert, habité seulement de détonations.

En raison de l'heure, et aussi parce qu'il y avait ce jour-là, à cause d'un jour de fête, une vraie bataille. Les journaux de Londres n'en parlaient pas encore. La lutte de sept cents ans avait repris dans la nuit. Aux coins des rues, des soldats en

battue, le fusil à la main, m'épaulaient, arrêtaient mon équipage irlandais, un cheval sans voiture portant, pendu à son flanc droit, le cocher, et à son flanc gauche moi, avec ma valise sur les genoux; trois fois je fus fouillé jusqu'aux doublures. La grande semaine de 1916 est restée chère à tous les cœurs dublinois. On en voyait encore des traces dans Sackville Street, autour de la colonne de Nelson, à l'hôtel des Postes à peine reconstruit, et sur de grandes bâtisses sans toits, aux fenêtres ouvertes sur un ciel peuplé de ces beaux nuages irlandais, magnifiques constructions maritimes, toutes nacrées, traversées d'averses grises.

A l'hôtel Clarence, ma chambre donnait sur les Four Courts, gracile Panthéon, et sur les quais de la Liffey dans les eaux de laquelle tremblaient des maisons XVIIIe siècle, dont la pierre gris cendré a la couleur des boiseries. Des mouettes poussaient un cri inarticulé comme un cri politique. Résolu à prendre du repos, je me mis dans les oreilles des boules de cire, qui, soudain, firent s'éloigner l'horlogerie inepte des mitrailleuses...

Je finis par entendre des coups de pied dans ma porte. J'avais dormi jusqu'à midi.

— *Honey!* Je suis en ville depuis hier, — me dit O'Patah, en entrant dans la chambre; — j'habite ma maison de Stephen's Green; vous ne seriez pas arrivé jusqu'à Drogheda, car on fait sauter ce matin le pont du chemin de fer. Mais je pourrai vous recevoir en ville, bien que mon cuisinier soit en ce moment à la bataille comme colonel et que ma maison abrite depuis hier soir les républicains, qui y ont installé des mitrailleuses; c'est le cas de presque toutes les maisons d'angle qui prennent les rues en enfilade.

— Voilà bien ce vieux sang batailleur...

— Hourrah pour l'Irlande libre! naturellement. Hourrah pour les pays opprimés! Les prolifiques pays mangeurs de patates! Hourrah pour n'importe quoi, du moment qu'il y a des coups à donner et à recevoir!

— Vous êtes une force de la nature, Maître.

— Oui et non. Et oui, car au fond tout m'est indifférent, comme à la nature. Et puis maintenant à quoi bon vivre...

Il me regardait avec des yeux mis au plus petit diaphragme, pour prendre une vue plus nette de sa pensée ou de la mienne, des yeux furieux aussi, pareils à ceux du Colleone, tels qu'on pouvait les voir de près dans la chambre du Palais de Venise, à Rome, où il s'était réfugié en 1917.

— Les Irlandais sont des mendiants, — disait O'Patah, — qui haïssent la charité, par dégoût du confort matériel. En outre (Synge a été trop exclusif), nous sommes *tous* des baladins. Dans les rues, des barricades; dans les prés, des clôtures : ce que les Anglais, qui sont des piétons dans les villes et des chasseurs à courre à la campagne n'admettront jamais. Nos paysans sont un peu comme les vôtres, avec le goût de la numismatique en moins. Mais... Pas de mesure, surtout pour boire la *pooten* et taper son prochain. En somme, beaucoup plus du Midi, que vous. Une colonie pénitentiaire où l'on peut se soûler, ce n'est déjà pas si mal. Dans les deux camps on vient me trouver : « Prenez vos responsabilités », me dit-on. Et les prendre à qui? On trouve que je joue sur les mots? C'est encore là jouer sur parole. Au fond, j'ai horreur de voir mon journal du matin confisqué et d'être taxé dans la rue par des terroristes. C'est pour cela que j'ai refusé le Ministère de la justice dans le gouvernement provisoire. On ne fait pas marcher un pays avec des acteurs et des hommes de lettres. Ce qu'il faut, pour un poète, c'est tâcher d'appartenir le plus vite possible à la mythologie. Tout vaut mieux que de s'amender. Amande amère. Efforçons-nous d'éviter, d'une part, le nœud coulant de la prison de Kilmainhan et, d'autre part, les lauriers de poète lauréat. »

En fait, O'Patah avait déjà eu soin d'énoncer sa neutralité, car sur sa veste norfolk il portait, en brassard, une grande croix rouge; une autre sur son chapeau et une encore à chaque lanterne de sa Ford (il avait deux Napiers, mais il sortait sa Ford les jours de réquisition ou de bataille).

Mangeant le sucre qui restait de mon petit déjeuner, longtemps il continue ainsi, Irlandais victime de son imagination, prêt à signer un bon mot de son sang, tantôt indifférent comme un chemineau, tantôt aigri comme un fonctionnaire révoqué. Et toujours cette éloquence humoristique de la race qu'il emploie à se railler lui-même, ce qui l'oblige à une extrême

confusion d'idées auxquelles il ne croit pas, mais dont, sentimentalement, il est la première victime.

Un obus de gros calibre fit tomber de la coupole d'une église, sous nos yeux, un paquet de tirailleurs, comme une botte d'asperges.

— Si cela continue, — déclara O'Patah, — nous allons voir les dômes dôm...inés (*The domes will be doomed*).

Sa bouche rejoignit ses oreilles décollées.

Il était heureux de m'apprendre qu'il y avait eu dix-sept morts au combat des premières heures de la matinée, heureux qu'il n'y en eût pas plus, mais heureux cependant qu'il y en eût dix-sept.

— Ça n'a pas vingt ans, ça se fusille avec un cœur, par-dessus cette douce Liffey dont les eaux sont parfumées des roses et des fraises de Palmerston... Ah! où sont les temps heureux de l'obstructionnisme parlementaire et des vœux d'un nationalisme platonique?... Que sont les sacrifices humains des druides en face de ceux d'aujourd'hui?... Moi, vous savez, je suis une intelligence pure. Le patriotisme m'apparaît certes comme une chose magnifique, mais aussi comme une querelle de clocher. Clochers avec coqs, coqs avec reniements. Exalter ma race, évidemment, j'ai passé ma vie à ça. Mais le patriotisme, c'est encore de l'individualisme exaspéré. (N'allez pas raconter cela.) A force d'avoir été nationaliste, je suis devenu célèbre dans toutes les nations à la fois, c'est-à-dire international. Un bon tour qu'on m'a joué là. En cherchant trop mon pays, je l'ai perdu. Que faire? Mourir embaumé dans le scepticisme et se réfugier, comme je vous en donnais tout à l'heure le conseil, le plus tôt possible, dans la légende. Cet éternel extrémisme, ce merveilleux dans lequel vit l'Irlande me donnent la nausée, à la fin! Quoi qu'en dise l'Évangile, les tièdes c'est bien agréable.

Puis, craignant d'avoir été un peu loin, il soupira hypocritement :

— Mon Don Quichottisme me tuera!

— Est-ce parce que vous voulez en finir. — dis-je, — que vous m'avez fait venir? Quel mausolée vous élevez-vous?

Pour la première fois, sa figure prit un aspect vraiment tragique.

— Un mausolée, oui... Pour moi aussi... Plus tard, un peu plus tard; je vous ferai signe. Nous parlerons de tout cela un autre jour; en ce moment, je n'ai pas la force... Les nerfs... La grosse artillerie, c'est bon pour la campagne. Ces obus ne sont pas faits pour éclater dans les chambres; si cela continue, je vais déménager, — dit-il en se touchant le front. — Ces haines de races sont terribles; je sais bien qu'il ne resterait rien à un peuple de poètes et d'artistes s'il cessait d'être maudit, mais tout de même... Vous, les Français, qui mourez pour des formes de gouvernement sans jamais vous inquiéter du fond, êtes aussi bêtes que nous...

Il ouvrit la fenêtre et cria dans la rue :

— F...-moi la paix! Je suis immortel; je n'appartiens à aucun ordre religieux; j'ai une situation dans le monde, dans le monde seulement. A bas les fées! Voyez où elles ont conduit l'Irlande! Sentinelles! Saint Patrick et Lloyd George se valent et les troubles agraires n'ont aucun sens!

Une volée de balles l'obligea à s'aplatir. En somme O'Patah n'était pas loin d'épouser la formule d'O'Connell, qu'aucune révolution ne vaut qu'on verse pour elle une goutte de sang humain.

— Vous voici « au haut de la matinée ». C'est l'heure du déjeuner, — dit-il, — la bataille va se calmer. Ne restez pas dans cet hôtel, venez chez moi, passez votre veston. Je paye votre note.

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. MUSSOLINI

C'est une belle aventure que celle de M. Mussolini. Elle a fière allure; elle évoque le souvenir des agitations de l'histoire romaine; et elle a aussi la marque des entreprises les plus modernes de cette époque tourmentée d'après guerre. Quel temps fut jamais plus fertile en dictatures! Gabriele d'Annunzio à Fiume, Mustapha Kemal en Asie Mineure, Lénine à Moscou, sans compter ceux qui espèrent et qui n'ont encore rien réussi en Bavière... Voici le tour de M. Mussolini, et son cas ne ressemble à aucun autre. Car ce dictateur s'empare du pouvoir avec le consentement de tout le monde. C'est le roi d'Italie qui le fait appeler pour lui confier le ministère. Le Pape exprime ses vœux. Le chef de la Franc-maçonnerie félicite le nouveau président du Conseil. Les nationalistes se réjouissent. Les syndicalistes approuvent. Et M. Mussolini, applaudi de tous, entre à Rome en chemise noire.

Intrépide, vigoureux, prêt à la parole comme à l'action, M. Mussolini a les deux qualités de ceux que la fortune favorise, la jeunesse et l'audace. Ce qui le caractérise, c'est l'ardeur, c'est le bouillonnement d'une nature infatigable et prodigue d'elle-même. Orateur, écrivain, législateur, agitateur, passionné pour l'étude, impatient de commander, il a manifesté les aptitudes les plus diverses. Il se repose de la politique en faisant des armes, et des armes en jouant du violon. Très brave, il a eu la plus belle conduite pendant la guerre, et, promu commandant, il n'a quitté l'armée qu'après

une grave blessure. Il est de ces hommes qui entraînent les foules, inspirent des dévouements, et, si le sort les aide, symbolisent à leur heure une idée, un mouvement d'opinion, une poussée nationale, au besoin une révolution.

Il a trente-neuf ans. Sa vie a déjà été bien remplie. Né dans un village de la province de Forli, il appartient à une famille où le culte du socialisme est déjà ancien. Il a été mêlé tout jeune aux luttes politiques, il a vu son père, qui était forgeron, se vouer à la propagande après le travail; il a pris très tôt le goût d'agir sur les masses. Devenu instituteur, il n'a pas gardé longtemps son métier. Il s'est mis à courir le monde, curieux de tout, d'une indépendance juvénile et farouche, faisant un peu tous les métiers, s'instruisant tant qu'il pouvait, vivant au hasard, un jour ouvrier tisseur, un autre manœuvre dans une gare suisse, lisant, suivant des cours, et toujours passionnément révolutionnaire. A cette époque, il a quelque temps séjourné en Suisse, où les révolutionnaires de tout pays se plaisent à trouver l'hospitalité. Mais sa propagande fut si entreprenante qu'il se fit expulser et c'est tout récemment qu'avec discrétion le gouvernement helvétique a rapporté ce décret d'expulsion.

Le destin qui a ses voies mystérieuses a voulu que cette mésaventure de l'agitateur révolutionnaire fût à l'origine de ses idées nationalistes. M. Mussolini, quittant la Suisse, alla dans le Trentin et y connut Battisti qui luttait contre l'Autriche : n'est-ce pas là, dans la terre de l'irrédentisme, que le futur chef des fascites comprit le patriotisme italien? Durant près de dix années, il fit encore de la politique extrémiste en Italie, participa aux congrès socialistes, mena un combat exubérant contre les réformistes, connut les grèves, les bagarres et la prison, poursuivit une vie accidentée, âpre et parfois douloureuse de militant qui discourt, qui écrit et qui lutte. Tel il était lorsque la guerre a éclaté. Tout de suite il s'est déclaré pour l'intervention; il a tourné son ardeur contre les neutralistes; et, dès que l'Italie s'est rangée du côté des Alliés, il a payé de sa personne; il s'est engagé.

Tant que la guerre a duré, M. Mussolini n'a pas fait parler de lui si ce n'est comme soldat. Mais la paix venue, il est devenu chef de parti. Le « fascio » a réuni dans une opposi-

tion d'abord modeste, puis grandissante, omnipotente enfin, les éléments les plus divers contre la politique des gouvernements. La première réunion a eu lieu en 1919 dans une salle d'école; elle fut accueillie avec méfiance. Trois ans après, le secrétaire général du fascio annonçait près de 400 000 adhérents. Le fascisme s'est d'abord appelé « fasci della vittoria », puis « fasci della realizzazionaria » jusqu'au jour où Mussolini lui a donné son nom, « fasci di combattimento ». Il a rassemblé tous ceux qui après la paix voulaient une Italie nouvelle et condamnaient pêle-mêle M. Nitti, M. Giolitti et tous les chefs de gouvernements parlementaires. Il a été nationaliste, mais il s'est efforcé de se concilier les socialistes et les syndicalistes. Il a été surtout anti-communiste, et par l'organisation de ses milices, par sa discipline, par ses interventions au besoin à main armée, il a mené une lutte victorieuse contre le bolchevisme, qui avait pris dans la péninsule une forme insurrectionnelle. Cette campagne ne s'est pas accomplie sans violence; pendant trois ans les journaux ont été remplis par les récits des bagarres et des incidents, manifestations à Venise, troubles en Toscane, échauffourées en Émilie; en 1921 à Ancône un préfet assassiné, à Molo di Bari un député tué; à Rome, il y a un an, 6 morts et 130 blessés; conflits de caractère politique dans la Ville Éternelle; conflits d'ordre social à Bologne, désaccord puis rapprochement avec les troupes de Gabriele d'Annunzio; agitation de toutes sortes et en tous lieux. L'histoire du fascisme a eu toutes les allures d'un mouvement révolutionnaire.

Cependant M. Mussolini pensait à l'avenir. A mesure que le fascisme prenait de l'extension et recrutait des partisans, une question se posait. Que ferait-il le jour où il serait le maître? La défaite du communisme obligeait les fascistes à devenir autre chose qu'un parti d'opposants. En novembre 1921, il y a un an, les fascistes étaient réunis en Congrès dans la vaste salle romaine de l'Augusteo. Le secrétaire annonçait alors plus de 300 000 adhérents. Les cris de ralliement « Eia, Eia, Alala! » retentissaient en l'honneur du général Capello, de Gabriele d'Annunzio et de M. Mussolini, mais dans la rue des bandes fascistes, vêtues de la chemise noire, armées de gourdins et de revolvers, portant parfois les

emblèmes romantiques des hussards de la mort, arborant des étendards, défilaient en cortège, et traitaient la capitale en ville conquise. Dès cette époque, M. Mussolini prêchait le calme. Faisant la critique la plus âpre des autres partis, il essayait de montrer aux fascistes qu'après avoir été un groupe de combat il fallait devenir un parti politique. Il offrait un idéal : « Prendre position contre toute tentative qui diminue l'idée de la patrie... vouloir l'extension de la nation. » Il se proclamait républicain, mais il n'était pas sûr que la république fût possible en Italie, et déclarait qu'à ce sujet il demeurait dans l'agnosticisme. C'était une position d'attente.

Les événements ont marché vite; les crises ministérielles se succédaient; les partis politiques étaient en décomposition. Le fascisme, qui avait surtout fait de l'opposition, était amené de plus en plus à se dégager de ses origines, et M. Mussolini, sans arrêter l'élan de ses troupes, s'efforça de leur faire comprendre qu'elles ne pouvaient se conduire comme une horde de factieux. Au mois de septembre, à Udine, il prononçait un discours qui est bien curieux à relire aujourd'hui et qui donne une idée à la fois de son éloquence et de sa politique :

Nous voulons faire de Rome, disait-il, la cité de notre esprit, c'est-à-dire une cité épurée, désinfectée de tous les germes qui la corrompent et la salissent de boue, nous voulons faire de Rome le cœur battant, l'esprit entreprenant de l'Italie impériale que nous rêvons.

... De la discipline. Je suis pour la plus stricte discipline. Nous devons nous l'imposer à nous-mêmes, sinon nous n'avons pas le droit de l'imposer à la nation. Et c'est seulement grâce à la discipline de la nation que l'Italie pourra se faire entendre dans le concert des autres nations. La discipline doit être acceptée. Quand elle n'est pas acceptée, elle doit être imposée. Nous repoussons le dogme démocratique, qui dit qu'il faut procéder éternellement par discours et sermons de nature plus ou moins libérale. A un moment donné il faut que la discipline s'exprime sous la forme, sous l'aspect d'un geste de force et de domination.

... J'en viens à la violence. La violence n'est pas immorale. La violence est quelquefois morale. Nous refusons à tous nos ennemis le droit de se plaindre de notre violence. Notre violence n'est qu'un jeu d'enfant, si on la compare à celles qui se commirent chez nous au cours des funestes années 1919 et 1920, ou à la violence des bolcheviks de Russie, qui ont exécuté deux millions d'individus et en tiennent deux autres millions emprisonnés.

D'autre part, la violence est décisive. Fin juillet et début août

nous avons, en quarante-huit heures de violence systématique et guerrière, obtenu ce que nous n'aurions pas obtenu en quarante-huit ans de discours et de propagande. Quand donc notre violence résout une situation gangrenée, elle est hautement morale, sacro-sainte et nécessaire. Mais, ô amis fascistes, et je parle à tous les fascistes d'Italie, il faut que notre violence ait des caractères spécifiques. La violence de dix contre un est à répudier et à condamner... Il faut que les fascistes évitent avec soin de gaspiller en gestes sporadiques de violence individuelle injustifiée, les brillantes et splendides victoires d'août. C'est là ce que nos ennemis attendent. Certains épisodes et, disons-le franchement, certains déplorables épisodes, comme celui de Tarente, les poussent à croire ou à espérer ou à se flatter que la violence, étant devenue pour nous une seconde nature, quand nous n'avons plus de but sur lequel l'exercer, nous l'exerçons entre nous, contre nous ou contre les nationalistes. Les nationalistes ne sont pas d'accord avec nous sur certains points, mais il faut dire la vérité qui est celle-ci : dans toutes les batailles que nous avons livrées nous les avons eus à nos côtés.

Ainsi le chef s'efforçait de tenir ses troupes en mains, comme s'il avait prévu que, l'heure du succès venu, le plus difficile serait de contenter ses amis. Quelques jours plus tard à Crémone, M. Mussolini prenait de nouveau la parole. Il était visible qu'il se demandait alors si le fascisme serait un parti légalitaire ou révolutionnaire, il répandait peu à peu cette idée que le fascisme deviendrait un gouvernement. Il saluait le souvenir de M. Bissolati, qu'il avait vivement attaqué à Milan trois ans plus tôt. Il mêlait curieusement l'impérialisme et le syndicalisme. Il rassemblait les bonnes volontés et sans indiquer un programme bien clair, il y avait du moins une chose qu'il affirmait, c'est que le fascisme devait être bientôt maître de l'État. Et, dès ce moment, le chef songeait sans doute à ce qu'il ferait, le jour où il serait appelé à gouverner.

Ce jour est venu soudain. Le 24 octobre, M. Mussolini était à Naples où il passait la revue de 40 000 fascistes au terrain des sports de l'Arenaccia, et il prononçait au théâtre San Carlo un grand discours-programme. Il repoussait hardiment les demi-mesures; il refusait les combinaisons ministérielles où le fascisme n'avait place que dans les sous-secrétariats; il proclamait fièrement que le fascisme « ne vendait pas son droit d'aînesse idéal contre un plat de lentilles ministérielles ». C'était le pouvoir, tout le pouvoir, que réclamait le chef des fascistes. Après avoir tant critiqué, tant démoli, et tant combattu, il

ne se dérobait pas à l'heure des responsabilités. Il était prêt. Quand on relit la suite des discours de M. Mussolini, on est tenté de croire qu'il n'a pas été surpris, et que, durant trois années, ce révolutionnaire a médité sur ce que deviendrait la révolution, quand elle serait accomplie et à ce que deviendrait l'État, quand l'État ce serait lui ou à peu près. En proclamant, à Naples, que le fascisme voulait tout ou rien, M. Mussolini risquait d'être rejeté pour un temps encore à la tête de l'opposition mais il risquait aussi d'être pris au mot et invité par le roi à faire la preuve de ses qualités de chef de gouvernement.

Il y a dans l'aventure de M. Mussolini ce double caractère que, selon l'aspect où on le considère, elle est violente ou elle est légale. On peut dire que M. Mussolini a fait un coup d'État. Mais on peut dire aussi que M. Mussolini a été simplement appelé à constituer un ministère. Il s'est présenté au roi en chemise noire, montrant ainsi que le président du Conseil n'était pas le député milanais, mais le généralissime des fascistes. Ses partisans ont voulu pénétrer à Rome par la Porte Pia, afin de proclamer par un acte public que Rome était conquise une seconde fois. La veille encore de son élévation au pouvoir, M. Mussolini prononçait des paroles exaltées, il présentait l'impérialisme italien sous sa forme excessive et inquiétante, il se laissait aller à des propos inadmissibles sur la Tunisie, il déclarait qu'il serait obéi de gré ou de force, et indiquait que, s'il fallait des mitrailleurs, il en trouverait... Cependant tout s'est passé dans un calme relatif, avec un minimum de désordre. Point de résistance. Les socialistes n'ont pas manifesté, les partis battus se sont repliés ou ont fait accueil au nouveau venu. Les vétérans de la politique ont paru d'accord pour laisser le pouvoir à M. Mussolini, et M. Giolitti lui-même a donné une sorte de consentement. A-t-il eu une arrière-pensée? et ce vieux et subtil chef parlementaire a-t-il voulu donner à son jeune rival l'occasion de montrer ce qu'il savait faire? On songe à un mot spirituel de Thiers qui à propos de Cavour, et de la politique italienne, en particulier à propos des facilités laissées à Garibaldi par le pouvoir disait : « Le roi d'Italie chasse au faucon. »

Mais M. Mussolini est peut-être un sage, et il sait qu'un révolutionnaire au pouvoir n'est pas nécessairement chef d'un

pouvoir révolutionnaire. Partisan des élites, admirateur des surhommes, conscient de l'inégalité, il a l'air, à en juger par ses premiers actes, de se douter que le gouvernement a d'autres devoirs que l'opposition. Bonaparte, maître du gouvernement, a occupé son pays tout en le gouvernant en lui offrant quinze ans de gloire, en lui imposant quinze ans de guerre. M. Mussolini a un autre genre de problème à résoudre : il lui faut tout de suite gouverner, refaire l'administration, les finances, l'esprit public. Tâche ardue. Aussi M. Mussolini prend ses précautions, agit avec prudence, fait appel à ceux qui peuvent l'aider. Lui, l'ennemi des parlementaires, il prend des ministres qui tous, sauf un, appartiennent au Parlement. Lui, qui voulait tout le ministère pour le fascisme, il admet le concours de M. Cavazzoni, qui fut l'envoyé de don Sturzo en Allemagne, qui fut l'organisateur de l'internationale catholique, et qui n'est pas précisément fasciste; il fait son collaborateur de M. di Stefani qui, au congrès de Naples, s'est montré modéré. Lui qui proclamait la nécessité d'hommes nouveaux, il fait entrer dans son ministère M. Rossi, M. di Cesaro, M. Tangorra qui ont un passé politique. Ami des syndicalistes et décidé à s'appuyer sur les syndicats nationaux, il est obligé, en raison de la composition de son ministère, de tenir compte des ligues catholiques, des organisations « blanches », qui sont les adversaires de la corporation fasciste. Enfin, tout en annonçant une politique ouvrière, il a l'appui de la confédération générale de l'industrie, qui est une puissante association patronale.

M. Mussolini a eu, dès les premières heures de son gouvernement, bien des intérêts contraires à concilier. Il a eu de la souplesse et de la décision en formant un ministère de coalition. Toute l'Italie lui laisse, par une sorte de consentement universel, le champ libre et lui donne l'occasion de se montrer. A lui de manifester, pour le plus grand bien de son pays et de la politique internationale, qu'il n'est pas seulement un agitateur heureux et qu'il a en lui, la capacité d'un homme d'État. Personne en tous cas ne refusera à ses débuts de reconnaître le courage, avec lequel il accepte, encore jeune, de faire ses preuves et de transformer en une réalité cette entreprise de la grandeur nationale, qui était le mythe animateur du fascisme.

IGNOTUS

EN GAGNANT MA VIE[1]

VII

Une grande bâtisse en aile donnait sur la cour, les deux constructions comptaient huit appartements, quatre étaient occupés par des officiers, et le cinquième par l'aumônier du régiment. La cour était grouillante d'ordonnances, d'estafettes, chez qui venaient des blanchisseuses, des femmes de chambre, des servantes; dans toutes les cuisines se jouaient perpétuellement des drames et des romans, accompagnés de larmes, d'injures, et de coups. Les soldats se battaient tantôt entre eux, tantôt avec les terrassiers, tantôt avec les ouvriers du propriétaire; on battait les femmes. La cour était un lieu suant la débauche et la corruption : une faim bestiale et jamais assouvie tourmentait ces gaillards robustes et sains. Cette vie imprégnée de sensualité cruelle, de sadisme stupide, de fanfaronnades malpropres de la part des vainqueurs, intéressait vivement mes patrons, ils en discutaient les détails sans se gêner, au dîner, au thé et au souper. La vieille était toujours au courant de toutes les histoires du voisinage et elle les répétait avec un empressement malveillant.

La jeune femme écoutait sans mot dire; ses lèvres gonflées souriaient; Victor riait à gorge déployée, mais le patron faisait la grimace et coupait court à ces propos :

— Assez, maman!

— Mon Dieu, je ne peux plus même dire un mot! — geignait la conteuse.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.

Victor l'encourageait :

— Allez-y, maman! Ne vous gênez, pas! Nous sommes entre nous!

Je ne saisissais pas pourquoi il était permis de parler « entre soi » de choses obscènes.

Le fils aîné traitait sa mère avec une pitié dédaigneuse; il évitait de se trouver en tête à tête avec elle, mais quand la chose arrivait, elle se plaignait de la jeune femme et finissait immanquablement par lui demander de l'argent. Il lui glissait à la hâte dans la main un rouble ou deux ou quelques pièces blanches.

— A quoi bon me demander de l'argent, maman? Je ne le regrette pas, mais... pour ce que vous en faites!

— C'est pour les pauvres; c'est pour l'église, pour les cierges!

— Pour les pauvres! Vous gâtez Victor atrocement!

— Tu n'aimes pas ton frère! C'est un grand péché que tu as sur la conscience!

Il s'en allait, ne voulant pas discuter.

Victor était toujours brutal et sarcastique envers sa mère. Extrêmement glouton, il avait toujours faim. Le dimanche, la vieille femme faisait des beignets et en cachait régulièrement quelques-uns dans un pot qu'elle plaçait sous le canapé qui me servait de lit; en revenant de la messe, Victor atteignait le pot et grommelait :

— Tu n'aurais pas pu en mettre davantage?

— Avale vite, qu'on ne te voie pas!

— Je leur dirai, moi, que tu voles des beignets pour me les donner!

Un jour, je puisai dans le pot et je mangeai deux beignets. Pour me punir, Victor me rossa. Il ne m'aimait pas plus que je ne l'aimais; il me tourmentait, me forçant à nettoyer trois fois par jour ses souliers; quand il se couchait, il écartait à dessein les planches de la soupente pour me cracher sur la tête au travers des fentes.

Tout autour de moi, je ne découvrais qu'obscénité, cruauté, vilenie, infiniment plus que dans les rues de Kounavine, si riche de « maisons publiques », de filles de trottoir. A Kounavine, sous la boue et les dérèglements de la vie, on sentait

la cause qui les expliquait : le travail pénible des jours sans pain, l'existence précaire. Ici, on connaissait l'abondance; tout était facile; une agitation désordonnée, une confusion incompréhensible et inutile remplaçaient le travail. Et un ennui corrosif pesait sur toutes choses.

Je n'étais pas heureux, mais j'étais plus attristé encore quand grand'mère venait me faire visite. Elle apparaissait à la porte de service; en pénétrant dans la cuisine, elle se signait devant l'icône, puis elle faisait un grand salut à sa sœur cadette; ce salut m'accablait, m'écrasait littéralement.

— Ah! c'est toi, Akoulina! — disait la patronne d'un ton froid et dédaigneux.

Je ne reconnaissais pas grand'mère : la bouche close avec modestie, le visage transformé, elle s'asseyait sans bruit sur un banc près de la porte, à côté du baquet aux eaux sales, et elle se taisait comme une coupable, répondant aux questions de sa sœur à mi-voix, humblement.

Excédé de honte, je disais avec colère :

— Que fais-tu! Où t'assieds-tu?

Elle clignait de l'œil d'un air affectueux et me répondait par une remontrance :

— Tu ferais mieux de te taire; tu n'es pas le maître ici.

— Il se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas, qu'on le batte ou qu'on le gronde! — répliquait immédiatement la vieille patronne.

Assez souvent, elle interrogeait sa sœur d'une voix malveillante :

— Alors, Akoulina, tu vis toujours en mendiante?

— Que veux-tu, c'est un malheur...

— Mais non, puisque tu aimes cette existence!

— On dit que le Christ lui aussi a vécu d'aumônes...

— Ce sont les imbéciles qui le disent, les hérétiques, et toi, vieille bûche, tu les écoutes! Le Christ n'était pas un mendiant, mais le Fils de Dieu; Il reviendra, est-il dit, dans toute Sa gloire pour juger les vivants et les morts... et les morts, tu entends bien! Il n'y a pas moyen de se cacher devant Lui, même si l'on était réduit en cendres, ma chère! Il vous revaudra votre orgueil, à Vassili et à toi; Il nous paiera ce

que vous m'avez fait quand je venais autrefois vous demander un secours, alors que vous étiez riches.

— Je t'ai aidée selon mes moyens, répliquait grand'mère avec calme. Du reste, le Seigneur nous a déjà punis, tu le sais...

— Pas assez! Pas assez!

Par ses discours intarissables, elle tourmentait longuement grand'mère; j'écoutais ces paroles haineuses et je ne comprenais pas que grand'mère pût ainsi les supporter. Et je ne l'aimais plus en ces moments-là.

La jeune femme survenait et saluait grand'mère d'un hochement de tête familier.

— Allez à la salle à manger, allez donc à la salle à manger!

La vieille criait à sa sœur qui obéissait :

— Essuie-toi les pieds, campagnarde!

Le patron saluait gaîment grand'mère :

— Ah! la brave Akoulina, que deviens-tu? Et le vieux Kachirine, est-il toujours de ce monde?

Elle souriait, de son sourire qui révélait toute son âme :

— Tu peines toujours, tu travailles toujours?

— Toujours! Comme un forçat!

Avec lui, grand'mère parlait affectueusement, mais en aînée. Parfois, il évoquait le souvenir de ma mère.

— Oui, Varvara Vassilievna... Ah! quelle femme c'était, extraordinaire, hein?...

Sa femme se tournait vers grand'mère et plaçait un mot :

— Vous rappelez-vous? je lui avais fait cadeau d'une pèlerine noire, en soie, garnie de jais...

— Mais certainement...

— Elle était presque neuve cette pèlerine...

Puis, on emmenait grand'mère pour lui montrer le nouveau-né; je débarrassais la table des tasses à thé, et le patron pensif me disait à mi-voix :

— C'est une bonne vieille, ta grand'mère...

Je lui étais profondément reconnaissant de ces paroles; resté en tête à tête avec grand'mère, je lui demandais, l'âme endolorie :

— Pourquoi viens-tu ici? Tu vois comme ils sont...

— Je le vois bien, Alexis, je vois tout... — répondait-elle avec un bon sourire sur son splendide visage. Et j'avais honte.

Évidemment, elle voyait tout, elle savait tout, elle savait aussi ce qui se passait en moi à cet instant-là.

Après avoir prudemment regardé si personne ne nous voyait, elle m'embrassait et me disait de sa voix si profondément cordiale :

— Si tu n'étais pas ici, je ne viendrais pas; qu'ai-je besoin d'eux? Et puis, le grand-père est tombé malade, j'ai dû le soigner; je n'ai pas pu travailler et je n'ai pas d'argent. Mon fils, Mikhaïlo, a renvoyé Sacha, et il faut le nourrir. Ils ont promis de donner six roubles par an pour toi; je me demande s'ils m'en donneront seulement un seul. Car il y a plus de six mois que tu es dans cette maison.

Et elle me chuchote à l'oreille :

— Ils m'ont dit de te gronder; il paraît que tu n'obéis à personne. Prends patience pendant un an ou deux, reste ici jusqu'à ce que tu sois plus vigoureux. Prends patience, mon petit!

Je promis, mais ce fut dur. Cette vie misérable et ennuyeuse, où on ne s'agitait que pour le manger, m'accablait et il me semblait que je vivais comme un mauvais rêve.

Parfois, je me disais : « Il faut fuir ». Mais, c'était l'hiver; la nuit, la tempête hurlait; le vent errait dans le grenier; les planches, saisies par le gel, craquaient. Où donc aurais-je pu fuir?

***

On ne me permettait pas de sortir; d'ailleurs je n'aurais pas eu le temps de me promener; les courtes journées hivernales se consumaient incroyablement rapides dans l'agitation des besognes domestiques.

Mais on m'obligeait à fréquenter l'église, à assister le samedi aux vêpres et, le dimanche, à la dernière messe.

L'église m'attirait; debout dans un coin isolé et obscur, j'aimais à regarder de loin l'iconostase; il semblait fondre dans les flammes des cierges et couler en ruisseaux d'or, jusque sur les dalles grises devant l'autel; les visages sombres sur les icônes, remuaient un peu; la dentelle dorée des portes du sanctuaire palpitait doucement; les flammes des cierges se

figeaient dans l'air bleuâtre comme des abeilles d'or; les têtes des femmes et des jeunes filles me faisaient penser à des fleurs.

Autour de moi, tout se fond harmonieusement avec le chant du chœur; tout palpite de la vie féerique des contes; l'église tout entière se balance lentement comme un berceau dans l'espace noir et épais.

Parfois, il me semble que l'église est plongée au fond d'un lac, dissimulée aux yeux de la terre, afin de vivre d'une vie particulière, ne ressemblant à nulle autre. Sans doute, cette impression me venait des récits que grand'mère m'avait faits d'une ville nommée Kitièje; souvent je me perdais dans ma rêverie avec tout ce qui m'entourait, bercé par les chants liturgiques, le bruissement des prières, les soupirs des fidèles, et je me répétais la légende mélancolique et chantante :

Les Tartares maudits
Et leurs armées sacrilèges
Ont assiégé la bonne ville de Kitièje,
A l'heure claire de l'aurore...
« Oh! Seigneur notre Dieu, et Toi, Très Sainte Vierge,
Daignez accorder à vos esclaves la grâce
D'assister au culte matinal, d'écouter
Jusqu'au bout la lecture des saïnts livres!
Oh! n'abandonnez pas la sainte Église
A la profanation des Tatares!
Ni les femmes et les filles,
Ni les petits enfants au jeu féroce de l'ennemi,
Ni les vieux que menace une mort cruelle! »
Et le Seigneur Dieu les a entendus.
La Sainte Vierge les a exaucés
Ces soupirs humains, ces plaintes chrétiennes...
Et le Seigneur Dieu a dit
Au lumineux archange saint Michel :
« Va donc, Mikhaïlo, ébranler la terre
Sous la ville de Kitièje.
Plonge-la dans le lac.
Et que les gens prient
Sans arrêt comme sans fatigue,
Depuis matines jusqu'à vêpres,
Et assistent à tous les offices sacrés
Aux siècles et aux siècles des siècles! »

Durant ces années-là, les poèmes de grand'mère remplis-

saient mon âme comme le miel remplit une ruche. Je crois même que je pensais en vers.

A l'église, je ne priais pas; je ne pouvais guère adresser au bon Dieu de grand'mère les prières haineuses de grand-père ni ses psaumes larmoyants; j'étais persuadé que ces prières et ces psaumes ne lui plaisaient pas plus qu'à moi. En outre, puisqu'on les trouvait imprimés dans les livres, Dieu les connaissait par cœur, comme tous les gens qui savaient lire et écrire.

Aussi, à la messe, aux instants où mon cœur se serrait d'une douce inquiétude dont la cause m'était obscure, ou lorsqu'il était mordu ou égratigné par les menues mortifications du jour, j'essayais de me composer des prières; il me suffisait de penser à mon sort si peu enviable, et d'eux-mêmes, sans effort, les mots s'alignaient pour former des complaintes :

Seigneur, Seigneur, je m'ennuie!
Faites que je sois bientôt grand!
Car je n'ai plus la patience de vivre,
J'aimerais mieux me pendre, que Dieu me pardonne!

De mon apprentissage, je ne retire rien!
Ma patronne, ce vieux diable,
Hurle après moi comme un loup
Et la vie m'est bien amère!

Aujourd'hui encore, je me rappelle nombre de mes « prières »; le travail de l'esprit, pendant l'enfance, creuse dans l'âme des plaies trop profondes; parfois, elles ne se ferment jamais.

A l'église je me sentais bien; je m'y reposais comme lorsque j'allais à la campagne ou dans la forêt. Mon cœur enfantin, familiarisé déjà avec une quantité d'humiliations, meurtri par les brutalités de l'existence, se purifiait dans des rêveries ardentes et confuses.

Mais je n'allais aux offices que les jours de grand froid ou lorsque la tempête de neige faisait rage dans la ville, lorsqu'il semblait que le ciel était congelé et que le vent l'avait scié en nuages de neige, lorsque la terre, durcie sous les tas de neige, semblait ne jamais plus devoir s'amollir et revivre.

Aux soirs moins rigoureux, je préférais me promener en

ville, allant d'une rue à l'autre, rôdant jusque dans les recoins les plus reculés. Parfois, il me semblait que j'étais porté sur des ailes et seul comme la lune au ciel; devant moi rampait mon ombre; elle éteignait les étincelles de lumière sur la neige; elle escaladait drôlement les palissades et les bornes. Au milieu de la rue, le veilleur de nuit cheminait, sa crécelle en main, vêtu d'une lourde peau de bique; à côté de lui, un chien tremblait.

Sa silhouette informe ressemble à une niche à chien qui se serait enfuie d'une cour et irait à l'aventure dans les rues, suivie d'un caniche frissonnant.

Parfois, je rencontrais des jeunes gens et des jeunes filles qui riaient et je me disais qu'eux aussi avaient manqué les vêpres.

D'autres fois, il me semblait qu'à travers les vasistas des fenêtres éclairées venaient je ne sais quels parfums subtils, inconnus, évocateurs d'une vie différente que je ne connaissais pas; je restais immobile sous la fenêtre, je flairais, je prêtais l'oreille et j'essayais de deviner qui vivait là et comment on vivait. C'était l'heure des offices et pourtant, là, on s'amusait gaîment, on riait, on jouait d'une guitare d'un genre particulier; par le vasistas m'arrivaient des sons pareils à ceux de cordes de cuivre.

Une maison surtout m'intéressait, à l'angle de deux rues désertes, la Martynovska et la Tikhonovska; elle n'avait qu'un étage. Je l'avais découverte par une nuit de lune et de dégel, avant le mardi gras. Par le vasistas carré coulait dans la rue, en même temps qu'une tiède vapeur, un son inaccoutumé, comme si quelqu'un eût chanté en fermant la bouche; je ne distinguais pas les mots, mais la chanson me parut très simple et compréhensible, quoique les sons d'un instrument à cordes interrompissent désagréablement le cours du chant. Je m'assis sur une borne en me disant qu'on jouait d'un violon d'une sonorité extraordinaire et plutôt désagréable à entendre. Parfois l'instrument chantait avec une telle puissance que la maison tout entière semblait en trembler; les vitres de la fenêtre résonnaient. Des gouttes d'eau tombaient du toit; de mes yeux aussi, des larmes commencèrent de couler.

Sans que je l'entendisse, le veilleur de nuit s'approcha de moi et, me poussant à bas de la borne, il me demanda :

— Qu'est-ce que tu fais là?

— J'écoute la musique, — expliquai-je.

— Ce n'est pas une raison! Va-t'en...

Je fis, au pas de course, le tour du pâté de maison et revins sous la fenêtre; mais on ne jouait plus; un vacarme joyeux s'élevait; tout était si différent qu'il me sembla avoir entendu en rêve la musique mélancolique.

Presque tous les samedis, je courais jusque vers cette maison; mais, une fois seulement, au printemps, j'entendis de nouveau le violoncelle; il chanta presque sans arrêt jusqu'à minuit; quand je rentrai, je fus giflé.

Ces promenades nocturnes sous les étoiles hivernales, le long des rues désertes, m'enrichissaient de sensations. Je choisissais à dessein les avenues éloignées du centre; car, au cœur de la ville, il y avait beaucoup de réverbères, et des amis de mes patrons auraient pu me remarquer; ces derniers auraient ainsi appris où je passais les heures des vêpres. Puis les ivrognes, les sergents de ville et les filles publiques me gênaient; dans les rues plus écartées, on pouvait regarder à travers les fenêtres des rez-de-chaussée si elles n'étaient pas trop givrées ou voilées d'un rideau.

Que de spectacles différents! je vis comment les gens priaient, s'embrassaient, se battaient, jouaient aux cartes, conversaient sans bruit et d'un air soucieux; devant moi se dessinait, comme dans un panorama à dix centimes, une vie muette, pareille à celle des poissons.

Dans un sous-sol, je remarquai, assises à une table, deux femmes, une jeune et l'autre plus âgée; en face d'elles, un collégien à longs cheveux leur lisait un livre en agitant le bras. La jeune écoutait, les sourcils froncés d'un air sévère, appuyée au dossier de sa chaise; l'aînée, mince, aux cheveux abondants, se couvrit tout à coup le visage avec ses mains; ses épaules se mirent à trembler; le collégien jeta le livre sur la table, et lorsque la plus jeune, se levant brusquement, eut pris la fuite, il tomba à genoux devant l'autre et lui baisa les mains.

A une autre fenêtre, je regardais un homme grand et barbu;

sur ses genoux était assise une femme en blouse rouge; il la berçait comme un enfant et chantait sans doute, à en juger par sa bouche grande ouverte et ses yeux écarquillés. La femme était toute secouée par des éclats de rire, se couchait de tout son long et agitait les pieds; l'homme la redressait et se remettait à chanter; elle recommençait à rire. Je les regardais longtemps et je partis, lorsque je compris qu'ils avaient fait provision de gaîté pour toute la nuit.

Nombre de tableaux analogues se gravèrent à jamais dans ma mémoire; bien souvent distrait par leur vue, je rentrais tard. Mes patrons en prenaient ombrage et m'interrogeaient :

— A quelle église as-tu été? Qui était le prêtre officiant?

Ils connaissaient tous les popes de la ville, ils savaient quand on lisait tel ou tel évangile; ils savaient tout; il leur était donc facile de me prendre en flagrant délit de mensonge.

Les deux femmes adoraient toutes deux le Dieu terrible de mon grand'père, le Dieu qui veut qu'on L'approche avec crainte; Son nom était continuellement sur leurs lèvres; quand elles se querellaient, elles se menaçaient :

— Attends! Dieu te punira! Il t'attrapera bien, méchante!

Souvent, au printemps surtout, j'allais me promener au lieu d'aller à la messe; les invincibles forces de la nature m'empêchaient absolument d'entrer à l'église. Et quand on me donnait cinq copecks pour un cierge, j'étais définitivement perdu : j'achetais des osselets, je jouais pendant toute la durée du service et je rentrais régulièrement en retard. Une fois même je réussis à perdre dix copecks qu'on m'avait confiés pour les hosties et la messe; il fallut donc dérober une autre hostie lorsque le diacre passa, en portant le plat qu'il venait de prendre sur l'autel.

J'aimais passionnément le jeu; je m'y adonnais avec frénésie. J'étais assez fort, assez adroit et j'eus vite fait de me conquérir une renommée, dans le voisinage, aux jeux de balle, d'osselets et de quilles.

Au grand carême, on m'obligeait à faire maigre et à suivre tous les offices; un soir, j'allai donc me confesser au père Dorimédonte Pokrovsky, notre voisin. Je le considérais comme un homme sévère et j'avais beaucoup de peccadilles à à me reprocher vis-à-vis de lui : je démolissais à coups de

pierre le pavillon de son jardin; je faisais la guerre à ses enfants; en général, il pouvait me rappeler nombre de choses qui lui étaient personnellement désagréables. J'en étais très confus et mon cœur battait, tandis que, debout dans un coin de la pauvre petite église, j'attendais mon tour de confession.

Mais le père Dorimédonte m'accueillit par une exclamation à la fois bienveillante et maussade :

— Ah! c'est le voisin! Allons, mets-toi à genoux. Conte-moi tes péchés.

Il me couvrit la tête d'un velours pesant; l'odeur de l'encens et de la cire m'étouffait; j'avais peine à parler et j'en perdis l'envie.

— Tu obéis à tes supérieurs?

— Non.

— Dis : « Je m'accuse ».

Involontairement, j'avouai avec précipitation :

— J'ai volé des hosties...

— Hein, comment ça? Où? — demanda le prêtre, après un instant de réflexion mais sans se hâter.

— A Saint-Nicolas, aux Trois-Sauveurs, à Saint-Martin...

— Dans toutes les églises, alors! Ça, mon ami, c'est mal, c'est un gros péché, comprends-tu?

— Je comprends...

— Dis : « Je m'accuse. » Tu es déraisonnable. Tu les as volées pour les manger?

— Oui, quelquefois; d'autres fois, j'avais perdu l'argent au jeu, il fallait quand même rapporter une hostie..., alors j'en volais....

D'une voix lasse et indistincte, le père Dorimédonte se mit à marmotter je ne sais quoi; puis il me posa encore quelques questions; soudain, il me demanda d'un ton sévère :

— As-tu lu des livres d'éditions interdites?

Évidemment, je ne compris pas; j'interrogeai à mon tour :

— Des livres d'éditions interdites?

— As-tu lu des livres défendus?

— Non, jamais.

— Tes péchés te sont pardonnés... Lève-toi!

Je le regardai avec étonnement; il avait l'air pensif et bon; j'étais gêné, honteux. En m'envoyant à confesse, mes

patrons m'avaient rempli les oreilles d'exhortations et de menaces, pour m'engager à révéler loyalement toutes mes fautes.

— J'ai jeté des pierres dans votre jardin, — déclarai-je.

Le prêtre leva la tête et dit :

— Ça aussi, c'est mal! Va-t'en...

— J'en ai lancé au chien...

— Au suivant, appela le père Dorimédonte, sans plus me regarder.

Je m'en allai, avec l'impression d'avoir été trompé et mortifié; cette confession m'avait inspiré tant de craintes et pourtant, en réalité, ce n'était pas terrible ni même intéressant. La seule chose notable, c'était la question au sujet de ces livres que je ne connaissais pas; je me rappelai le collégien qui lisait un livre dans un sous-sol avec deux femmes; je me rappelai aussi la « Bonne Affaire »; il possédait, lui, beaucoup de livres noirs et épais, aux dessins incompréhensibles.

Le lendemain, on me donna quinze copecks et on m'envoya à la communion. La fête de Pâques était tardive cette année-là; la neige avait fondu depuis longtemps; les rues étaient sèches; sur les routes tournoyait la poussière; la journée était ensoleillée et joyeuse.

Près du mur de l'église, toute une troupe d'ouvriers jouaient aux osselets; je me dis que j'avais encore le temps de communier et je demandai aux joueurs :

— Puis-je être de la partie?

Ils acquiescèrent; nous jouâmes longtemps et je perdis tout mon argent.

Je rentrai en courant, persuadé qu'on allait m'interroger et qu'on découvrirait infailliblement que je n'avais pas assisté à la communion.

Mais la vieille ne s'informa que d'une chose :

— Combien as-tu donné au diacre?

— Cinq copecks, — dis-je à tout hasard.

— Trois copecks auraient suffi, en les posant en cachette, et tu aurais pu garder le reste, benêt!

. . . . . .

C'est le printemps. Chaque journée se pare de vêtements

neufs; chaque journée nouvelle est plus lumineuse et plus douce que celle de la veille; une odeur enivrante se dégage des jeunes plantes, de la fraîche verdure des bouleaux; la campagne m'attire irrésistiblement; j'aimerais à écouter l'alouette, allongé sur le sol tiède. Et il faut que je nettoie les habits d'hiver, que j'aide à les plier dans les malles; je découpe des feuilles de tabac; j'enlève la poussière des meubles et, du matin au soir, je suis absorbé par des choses qui me sont inutiles et désagréables.

Aux heures de loisir, je n'ai littéralement rien qui m'intéresse; notre vilaine rue est déserte, et on m'interdit de sortir; dans la cour, il n'y a que des terrassiers irascibles et fatigués, des cuisinières et des blanchisseuses dépenaillées; tous les soirs, ce sont des orgies infâmes; j'en suis dégoûté et mortifié au point que je voudrais perdre la vue.

Je monte au grenier, après m'être pourvu de ciseaux et de papiers de couleur; je découpe des dessins très ajourés et j'en décore les solives. C'est un aliment pour mon ennui. Anxieusement, j'aimerais à me réfugier quelque part où l'on dormirait moins, où l'on se querellerait moins, où l'on n'importunerait pas Dieu de plaintes continuelles, où l'on ne condamnerait pas autrui avec tant de sévérité et de facilité.

Le Samedi saint, on amène en ville une image miraculeuse de la Vierge de Vladimir, qui est habituellement gardée au monastère d'Orane. Elle reste en ville jusqu'à la mi-juin et visite toutes les maisons, tous les appartements de chaque paroisse.

Elle arriva chez mes patrons un matin pendant la semaine; j'étais à la cuisine et je polissais les casseroles de cuivre, lorsque la jeune femme, tout effarée, cria de sa chambre :

— Va ouvrir, on apporte Notre-Dame d'Orane!

Tout sale, les mains pleines de graisse et de brique pilée, je me précipitai à la porte d'entrée; j'ouvris : un jeune moine, tenant d'une main une lanterne et de l'autre un encensoir, grommela à voix basse :

— Vous êtes sourd? Vous ronflez encore? Aide-nous.

Deux citadins aisés montaient l'étroit escalier en portant une lourde statue sous un dais; je les aidai, en soutenant de l'épaule et de mes mains maculées le bord du dais; der-

rière nous piétinaient pesamment les moines, qui chantaient à contre-cœur et d'une voix profonde :

« Sainte Mère de Dieu, priez pour nous... »

Avec une mélancolique certitude, je me dis :

— Elle va s'irriter de ce que je La porte avec des mains aussi malpropres, et mes bras vont se dessécher...

On posa la statue sur deux chaises couvertes d'un drap blanc, dans un angle; de chaque côté du baldaquin se placèrent, pour la soutenir, deux moines, jeunes et beaux comme des anges, aux yeux rayonnants et clairs, aux cheveux abondants.

La cérémonie religieuse se déroula.

— Oh! Mère de bonté! — chantait le prêtre d'une voix aiguë; son doigt écarlate tâtait sans cesse le lobe gonflé de son oreille, cachée sous ses longues boucles.

— Très Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de nous! — répétaient les moines fatigués.

J'aimais la Vierge; d'après les récits de grand'mère, c'était Elle qui semait sur la terre, pour la consolation du pauvre monde, toutes les fleurs, toutes les joies, tout ce qui était agréable et beau. Et lorsqu'il fallut Lui baiser la main, sans regarder ce que faisaient les grandes personnes, plein d'émotion, j'embrassai l'icône au visage, sur les lèvres.

Une main vigoureuse me jeta dans un coin. Je ne me rappelle pas comment les moines partirent en emportant la Vierge, mais je me souviens bien de mes patrons qui, plantés autour de moi, — toujours assis sur le plancher, — discutaient avec inquiétude et une profonde terreur sur ce qui allait m'arriver.

— Il faudra en parler avec le plus savant des prêtres, — décida le patron, — et il me gronda sans méchanceté :

— Nigaud, tu ne sais donc pas qu'on ne doit pas embrasser sur les lèvres! Toi qui as été à l'école...

Pendant quelques jours, j'attendis très anxieux. J'avais pris le dais avec des mains sales, j'avais baisé la Vierge aux lèvres; tout cela je devais sûrement le payer; je n'en pouvais douter.

Mais il semblait que la Vierge avait pardonné ce péché involontaire, causé par un amour sincère. Ou bien sa puni-

tion fut-elle si légère que je ne la remarquai pas au milieu des châtiments continuels que m'infligeaient les bonnes gens.

Parfois, pour mettre la vieille patronne en colère, je lui disais d'un ton pénétré :

— La Vierge, à ce qu'il paraît, a oublié de me punir...

— Attends un peu, — répondait-elle avec perfidie. — Tu n'as pas encore tout vu...

Tout en décorant les solives du grenier avec des bandes découpées de papier multicolore, de papier d'étain, de feuilles vertes, je chantonnais sur des airs religieux tout ce qui me passait par la tête, comme le font les Kalmouks sur la grand'route :

Je suis assis au grenier,
Je coupe, je coupe, je découpe,
Avec les ciseaux en main...
Je m'ennuie, je m'ennuie....
Si j'étais un petit chien
Je courrais où je voudrais.
Mais ici, chacun m'insulte :
« Tais-toi, galopin, tais-toi,
Sinon tu auras des coups! »

La vieille, en voyant mon œuvre, souriait et hochait la tête :

— Tu devrais bien nous décorer la cuisine de cette façon-là.

Une fois, le patron monta au grenier; il examina mes motifs de décoration, soupira et dit :

— Tu es amusant, Alexis, que le diable t'emporte! Qu'est-ce que tu deviendras, un pitre, un jongleur? Je ne saurais le deviner...

Il me donna une grande pièce de cinq copecks en cuivre.

Avec du fil de fer très mince, je fabriquai des crochets et je pendis la pièce, comme une médaille, au beau milieu de mes travaux bigarrés.

Le lendemain, elle avait disparu, en même temps que les crochets, et je suis persuadé que c'est la vieille qui me l'avait prise.

VIII

Peu après, je me décidai à prendre la fuite; un matin, comme j'allais à la boutique pour chercher le pain du déjeuner,

je trouvai l'épicier en train de se quereller avec sa femme; il la frappa au front avec un poids; elle courut jusqu'au trottoir où elle tomba; aussitôt les gens s'attroupèrent; on mit la femme dans une voiture; on la conduisit à l'hôpital; je courus chercher un fiacre; sans savoir comment, je me trouvai au bord du Volga, avec quatre copecks pour toute fortune.

Le jour printanier rayonnait gaîment; le fleuve coulait, large et paresseux; sur terre, tout me semblait vaste et bruyant, et moi, j'avais vécu jusqu'alors comme une petite souris dans une cave. Je résolus de ne pas rentrer chez mes patrons et de ne pas aller non plus chez grand'mère à Kounavine; j'avais manqué à ma parole; j'aurais eu honte à la revoir et grand-père se serait moqué de moi avec sa malveillance habituelle.

Pendant deux ou trois jours, je vagabondai sur la rive, me nourrissant près des portefaix, gens simples et amicaux, dormant avec eux sur les débarcadères; l'un d'eux me dit :

— Toi, mon petit, tu perds ton temps par ici, à ce qu'il me semble. Va-t'en donc sur le *Dobry*; ils ont besoin d'un plongeur.

Je suivis le conseil. Le restaurateur, un homme grand et barbu, coiffé d'une casquette de soie noire sans visière, me considéra à travers ses lunettes d'un œil trouble et me proposa à mi-voix :

— Deux roubles par mois... Ton passeport?

Je n'avais pas de papiers. L'homme réfléchit et décida :

— Amène ta mère.

Je courus chez grand'mère; elle approuva ma décision, et elle parvint à envoyer grand'père au bureau de l'état civil, pour y demander un passeport; elle m'accompagna au bateau.

— Bien, — dit le restaurateur, après nous avoir examinés. — Allons.

Il me conduisit à l'arrière, où un énorme cuisinier en veste blanche, en calotte blanche, assis à une petite table, prenait le thé tout en fumant une épaisse cigarette. Le restaurateur me poussa vers lui :

— Plongeur!

Et il s'en alla aussitôt; le cuisinier souffla, hérissa ses moustaches noires et lui cria :

— Vous engagez n'importe qui, pourvu que ça coûte moins cher...

Rejetant en arrière sa grosse tête couverte de cheveux noirs et courts, il écarquilla les yeux, s'étira, se gonfla et s'écria d'une voix sonore :

— Qui es-tu?

Il ne me plaisait pas du tout; malgré ses vêtements blancs, il avait l'air négligé; sur ses doigts poussaient des poils, et des touffes de poils sortaient de ses grandes oreilles.

— Je veux manger, — lui dis-je.

Il cligna de l'œil et soudain, son air sévère fit place à un large sourire; ses grosses joues hâlées montèrent en vague vers ses oreilles, découvrant de grandes dents de cheval; ses moustaches tombèrent; il me fit penser à une bonne grosse commère.

Lançant par-dessus bord le thé qui restait au fond de son verre, il m'en versa du frais et poussa vers moi un petit pain blanc, avec un gros morceau de saucisse.

— Bouffe! As-tu des parents? Sais-tu voler? Va, n'aie pas peur, on te donnera des leçons; ici, il n'y a que des voleurs!

Il parlait comme s'il aboyait. Son vaste visage rasé de si près qu'il en était bleu, était tout strié de veinules rouges; son gros nez écarlate tombait sur ses moustaches; lourde et dédaigneuse, sa lèvre inférieure s'abaissait; au coin de la bouche, la cigarette était collée et fumait. Sans doute, il venait de sortir du bain; il sentait encore le savon; une sueur abondante coulait sur ses tempes et sur son cou.

Lorsque j'eus fini mon thé, il me donna un billet d'un rouble.

— Tiens, va t'acheter deux tabliers à bavette! Attends, j'irai moi-même!

Rajustant son bonnet, il se mit en marche; il se balançait pesamment et tâtait le pont du pied comme un ours.

... C'est la nuit; la lune brille et s'enfuit sur la gauche du bateau, dans les prés. Le vieux bateau roussâtre, à la cheminée rayée d'une bande blanche, bat l'eau argentée au rythme inégal et espacé de son hélice; les rivages sombres

glissent sans bruit à sa rencontre et ombrent les vagues; sur la berge, les fenêtres des isbas rougeoient; dans les campagnes, on chante; les filles mènent des rondes, et le refrain *aie-liou-li* résonne à mes oreilles comme un alléluia...

Suivant le bateau, attachée à une longue remorque, nage une barque, rousse elle aussi; elle porte sur le pont une cage de fer, où sont enfermés des prisonniers condamnés à la déportation et au bagne. A la proue brille, comme un cierge, la baïonnette d'une sentinelle; les petites étoiles, au ciel bleu, étincellent aussi comme des cierges. Sur la barque, tout est tranquille; elle est inondée de clarté lunaire; derrière le noir réseau de la cage, on voit vaguement des formes grises et rondes; ce sont les prisonniers qui regardent le fleuve. L'eau sanglote; on ne sait si elle pleure ou si elle rit timidement. Tout me paraît solennel comme à l'église; on sent l'odeur de la cire aussi fort qu'au temple.

Je regarde la barque et me rappelle ma petite enfance, le voyage d'Astrakhan à Nijni-Novgorod, ma mère et ma grand'-mère, et l'homme qui m'a conduit à cette vie de servitude, à la fois intéressante et pénible. Lorsque je pense à grand'-mère, tout ce qui est mal et humiliant s'éloigne et se transforme; tout me devient plus agréable, les gens me semblent meilleurs et plus sympathiques...

Je suis ému presque aux larmes, par la beauté de la nuit, ému aussi par cette barque qui ressemble à un cercueil et qui est si parfaitement inutile sur le vate espace du fleuve débordant, dans la paix mystérieuse de la nuit tiède. La ligne sinueuse du rivage qui tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, inquiète agréablement mon cœur : j'ai envie d'être bon, d'être utile aux autres.

Les gens, sur notre bateau, jeunes et vieux, hommes et femmes, me paraissent se ressembler tous. Le bateau marche lentement; les gens pressés prennent les rapides, tandis que nous attirons seulement de paisibles oisifs. Du matin au soir, ils mangent, ils boivent, ils salissent une quantité de vaisselle, de couteaux, de fourchettes, de cuillers; mon travail consiste à tout laver, à tout nettoyer, depuis 6 heures du matin jusqu'à minuit parfois. Le jour, entre 2 et 6 heures, et le soir, de 10 heures à minuit, j'ai moins de besogne; les

passagers, à ces moments-là, se reposent entre les repas et ne boivent que du thé, de la bière, de l'eau-de-vie. Ce sont les heures de liberté pour tout le personnel du restaurant, mes chefs. Autour d'une table, le cuisinier Smoury prend le thé, avec son aide Jacob Ivanytch, son garçon de cuisine Maxime et le sommelier des passagers de première, Serguei, un bossu aux pommettes saillantes, au visage troué de taches de petite vérole, aux yeux huileux. Jacob Ivanytch raconte des saletés en riant d'un petit rire sarcastique qui montre ses dents vertes et pourries. Serguei fend jusqu'aux oreilles sa bouche de crapaud; le sombre Maxime se tait et les regarde sévèrement de ses yeux d'une couleur indéfinissable.

— Asia-a-tiques! Sau-au-vages! — prononce de temps à autre le cuisinier, de sa voix retentissante.

Ces gens me déplaisent. Jacob Ivanytch, gros et chauve, ne parle que de femmes, et toujours d'une façon malpropre; son plat visage est marqué de taches bleues; sur une joue s'arrondit une verrue couverte de poils roux qu'il frise en pointe. Quand une passagère, d'allures engageantes, monte à bord, il va et vient autour d'elle avec une sorte de crainte et de timidité, comme un mendiant; il lui parle d'une voix plaintive et doucereuse; ses lèvres se mouillent d'une bave que lèche de temps à autre, d'un mouvement rapide, sa langue répugnante. Sans savoir pourquoi, je me représente les bourreaux obèses comme cet homme.

— Il faut savoir enflammer les femmes, — pontifie-t-il. Serguei et Maxime l'écoutent avec attention; ils s'empourprent et se gonflent.

— A-asiatiques! — gronde dédaigneusement Smoury; il se lève et me commande : « Péchkoff, marche! »

Dans sa cabine, il me lance un livre relié de cuir noir, puis il s'allonge sur sa couchette, contre la paroi de la glacière :

— Lis!

Je m'assieds sur une caisse de macaronis et je lis consciencieusement :

— « Oumbrakul, auréolé par les étoiles, signifie une communication facile avec le ciel... »

Smoury, qui a allumé une cigarette, souffle de la fumée et grommelle :

— Ces chameaux! En écrivent-ils!...

— « Un sein gauche découvert signifie l'innocence du cœur. »

— Le sein de qui?

— Ca n'est pas indiqué.

— Par conséquent d'une femme! Ah! les débauchés!

Il ferme les yeux et, les mains jointes sous la tête, il reste immobile; sa cigarette fume à peine, collée au coin de ses lèvres; il l'assujettit avec sa langue, aspire l'air avec une telle force que quelque chose siffle dans sa poitrine, et son énorme visage se perd dans un nuage de fumée. Parfois, il me semble qu'il s'est endormi; je m'arrête et j'examine ce maudit livre; il m'ennuie à m'en donner des nausées.

Mais Smoury râle :

— Lis!

— « Le vénérable répond : « Vois, mon cher frère souverain... »

— Quelles diableries! Tout à la fin, c'est écrit en vers. Continue par la fin...

J'obéis.

> Profanes, curieux de connaître nos affaires,
> Jamais vos yeux débiles ne les verront.
> Vous ne saurez même pas comment chantent les Frères!

— Arrête! — dit Smoury. — Ce ne sont pas des vers! Donne-moi ça...

Irrité, il feuillette les grosses pages bleuâtres et fourre le bouquin sous sa paillasse.

— Prends-en un autre.

Pour mon malheur, il possède dans sa malle bardée de fer, une quantité de livres; il y avait là les *Exhortations d'Omire*, les *Mémoires d'un artilleur*, les *Lettres de Lord Sedengall*, *De la punaise, insecte malfaisant, ainsi que de sa destruction, avec des conseils pour l'application*; il y avait des livres sans commencement ni fin. Parfois, le cuisinier m'ordonnait de les mettre en ordre, de lui rappeler tous les titres; il grommelait alors :

— Ils en inventent, ces racailles!... Ils vous envoient des récits par la figure et on ne sait pas ce que ça signifie. Gervais... A quoi diable peut-il me servir, ce Gervais? Et Oumbrakul?

Les mots étranges, les noms inconnus se gravaient dans ma mémoire, vibraient sur le bout de ma langue, m'obsédaient; à chaque instant, j'avais envie de les répéter; peut-être le sens se découvrirait-il à la longue? Au dehors, l'eau chantait et clapotait inlassablement. Qu'il aurait fait bon à la poupe, là où les matelots et les chauffeurs se rassemblaient entre les caisses de marchandises, dépouillaient les passagers au jeu de cartes, chantaient des chœurs et se racontaient d'intéressantes histoires! Qu'il aurait fait bon s'asseoir avec eux, écouter des choses simples et compréhensibles, en regardant les rives de la Kama, les sapins, tendus comme des cordes d'airain, les prés où l'inondation avait laissé de petites lagunes, pareilles à des fragments de miroir brisé, où se reflétait le ciel bleu! Notre bateau était séparé de la terre, il s'enfuyait loin d'elle et, dans la paix du jour fatigué, arrivait à nous le son des clochers invisibles, rappelant les villages et les gens. Une barque de pêche, semblable à une croûte de pain, se balance sur les vagues; un hameau apparaît sur la berge; une bande de gamins se baigne dans l'eau et, sur le sable jaune, chemine un paysan en blouse rouge. De loin, vu de la rivière, tout paraît agréable, minuscule, bariolé et amusant comme un jouet. J'avais envie de crier au rivage, — au rivage et à la barque, — des paroles amicales et caressantes.

Car elle m'occupait beaucoup, la barque jaune; pendant une heure entière, je pouvais la regarder sans me lasser, observer comme elle fendait les flots de sa proue émoussée. Le bateau la traînait comme une truie; parfois, la remorque, faiblissant, battait l'eau, puis se tendait de nouveau, toute ruisselante de gouttelettes et secouait la barque par l'avant. J'avais grande envie de voir le visage de ces gens parqués comme des fauves dans une cage de fer. A Perm, lorsqu'on les conduisit à terre, je me faufilai vers la passerelle de la barque; quelques dizaines d'hommes en gris défilèrent devant moi, piétinant avec bruit, faisant résonner leurs chaînes, courbés sous le poids de leurs besaces. Il y avait des femmes et des hommes, des vieux et des jeunes, des beautés et des monstres, mais c'étaient des gens faits comme tout le monde, sauf qu'ils étaient vêtus autrement et qu'ils avaient les che-

veux rasés, ce qui les défigurait. Évidemment, c'étaient des brigands, mais grand'mère en racontait tant de belles choses sur les brigands.

Smoury, qui ressemblait plus que les autres à un féroce malfaiteur, grommelait en regardant la barque d'un air sombre :

— Que Dieu nous préserve d'un sort pareil!

Une fois, je lui demandai :

— Comment cela se fait-il que vous, vous vous occupez de la cuisine, et que d'autres tuent et volent?

— La seule différence entre les hommes, c'est la bêtise. L'un est intelligent, l'autre moins, le troisième est complètement bête. Pour s'instruire, on doit lire des livres bien choisis; la magie noire, et tout le reste! Il faut lire tous les livres, alors on découvre ceux qui peuvent être utiles...

A chaque instant, il me répétait :

— Lis, lis beaucoup. Si tu ne comprends pas un ouvrage, relis-le sept fois; si tu ne le comprends pas encore, relis-le douze fois...

Avec tout le monde sur le bateau, sans même excepter le taciturne restaurateur, Smoury parlait d'une manière saccadée, la lèvre inférieure pendant dédaigneusement, les moustaches hérissées; on eût dit qu'il lançait des pierres à ses interlocuteurs. Vis-à-vis de moi, il était bon et attentif, mais il y avait dans cette attitude quelque chose qui m'effrayait; parfois, il me semblait que le cuisinier était un peu fou, comme la sœur de grand'mère.

Quelquefois il me disait :

— Attends un moment...

Et il restait longtemps, les yeux fermés, à renifler. Son gros ventre s'agitait; ses doigts velus et brûlés, croisés sur sa poitrine comme ceux d'un mort, remuaient, tricotant, avec d'invisibles aiguilles, un invisible bas...

... Il fait chaud. Tout tremble doucement et résonne; l'eau jaillit contre la paroi métallique de la cabine; sous le projecteur, le fleuve coule en une large bande; au loin, on aperçoit des rives herbeuses, où les arbres se dressent. L'oreille s'habitue à ces bruits; il me semble que tout est silencieux, et pourtant, à l'avant du bateau, un matelot crie désespérément :

— Se-e-ept, s-e-e-ept!

Je ne me sens pas d'humeur à participer à quoi que ce soit; je n'ai envie ni d'écouter, ni de travailler; j'aimerais m'asseoir à l'ombre, dans un endroit que n'empesterait pas l'odeur grasse et tiède de la cuisine, d'où l'on pourrait regarder, à moitié endormi, cette vie lasse et atténuée glissant sur l'eau.

— Lis! — m'ordonne l'autoritaire cuisinier.

Les sommeliers des cabines le craignent et même le paisible restaurateur, d'habitude muet comme un poisson.

— Eh, cochons! — crie-t-il aux sommeliers. — Arrive ici, voleur! Asiatique!

Les matelots et les chauffeurs le traitent avec une déférence obséquieuse; il leur donne la viande du pot-au-feu, les interroge sur leur famille, sur leur village...

On se querellait souvent, parfois jusqu'aux coups, mais on ne touchait pas à Smoury; il possédait une force herculéenne; de plus, la femme du capitaine causait souvent et amicalement avec lui; elle était grande et grosse, de visage masculin et portait des cheveux courts comme ceux d'un garçonnet.

Il buvait de l'eau-de-vie par rasades, mais ne s'enivrait jamais. Il commençait dès le matin, vidant une bouteille en quatre gorgées, et jusqu'au soir, il s'abreuvait de bière. Son visage se fonçait peu à peu. Ses yeux noirs s'élargissaient et prenaient un air étonné.

Parfois, le soir, il s'asseyait, énorme et blanc sur un escabeau, et il restait là des heures entières, silencieux, le regard sombre fixé sur le lointain fuyant. A ces moments-là, on avait bien peur de lui, et moi je le plaignais...

Je lui demandais une fois :

— Pourquoi êtes-vous redouté de tout le monde. Vous êtes bon cependant...

Contre mon attente, il ne se mit pas en colère :

— C'est avec toi seul que je suis bon.

Mais il ajouta aussitôt, pensif et sincère :

— Peut-être, en effet, suis-je bon pour tous. Seulement, je ne le montre pas; il ne faut pas le montrer aux gens, sinon ils en abuseraient. On grimpe sur ceux qui sont bons, comme sur

un bloc de terre sèche dans un marais... Et on les piétine... Va chercher de la bière...

La bouteille vidée verre par verre, il essuya ses moustaches et dit :

— Si tu étais plus grand, mon garçon, je t'aurais appris bien des choses. Je ne suis pas un imbécile et j'en ai vu et j'en sais de toutes sortes... Lis les livres, on doit y trouver tout ce qu'il faut. Ce n'est pas une bagatelle, les livres; veux-tu de la bière?

— Je ne l'aime pas.

— Bon. N'en bois pas. L'ivrognerie, c'est un malheur. L'eau-de-vie vient du diable. Si j'étais riche, je t'aurais fait étudier. Un homme ignorant, c'est un bœuf; on peut l'envoyer à l'abattoir, on peut l'atteler au joug, et il n'a qu'à se soumettre...

La femme du capitaine lui donna un volume de Gogol; je lus la *Terrible Vengeance*, qui me plut beaucoup, mais Smoury cria avec irritation :

— Quelle bêtise! C'est une invention! Il y a d'autres livres, je le sais...

Il me prit le volume, le rapporta à la femme du capitaine qui lui en donna un autre; il m'ordonna d'une voix sombre :

— Lis *Tarass*... je ne sais plus son autre nom. Elle dit que c'est beau... Beau pour qui? Pour elle peut-être, mais peut-être pas pour moi. Elle s'est coupé les cheveux! Mais elle ne s'est pas coupé les oreilles, hein?

Lorsque je parvins au passage où Tarass provoque Ostape à la lutte, le cuisinier eut un gros rire.

— Ah! ce n'est pas mal! Ce qu'on imprime, tout de même! Quels chameaux!

Il écoutait attentivement, mais souvent il grommelait :

— Ah! quelles stupidités! On ne peut pas fendre un homme en deux depuis les épaules jusqu'au ventre! C'est impossible! Et il n'est pas possible non plus de le soulever au bout d'une lance; le bois se briserait! J'ai été soldat et je le sais...

La trahison d'André provoqua son dégoût.

— Quel vilain type! Tout ça pour un jupon! Tfou...

Mais quand je lus le passage où Tarass tue son fils, le cuisinier s'assit sur sa couchette, les jambes pendantes, les deux

mains posées sur le rebord et, se courbant, il se mit à pleurer; les larmes coulaient lentement de ses joues jusque sur le plancher, tandis qu'il reniflait et marmottait :

— Ah! mon Dieu... mon Dieu...

Et soudain, il me hurla :

— Mais lis donc, fils du diable!

Il recommença à pleurer plus fort et plus amèrement encore lorsque Ostape s'écrie avant de mourir : « Père, entends-tu? »

— Tout est perdu, — sanglota Smoury. — Tout est perdu. C'est déjà fini? Ah! quelle terrible affaire! Ah! çà, c'étaient des hommes. Ce Tarass, hein!... Oui, ça, ce sont des hommes.

Il me prit le livre des mains et l'examina avec attention, laissant tomber des larmes sur la couverture :

— Quel beau livre! C'est une joie!...

Ensuite, nous lûmes *Ivanhoé*. Richard Plantagenet plut beaucoup à Smoury.

— C'est un vrai roi! — disait-il avec conviction. — Quant à moi, le récit me parut ennuyeux.

En général, nous avions des goûts différents. J'étais enthousiasmé par l'*Histoire de Thomas Jones, l'enfant trouvé*. Smoury grommelait :

— Quelles fadaises! Que veux-tu que j'en fasse de ce Thomas? Il doit y avoir d'autres livres...

Une fois, je lui confiai ce que je savais; il y avait d'autres livres, défendus, interdits; on ne pouvait les lire que la nuit, dans les sous-sols.

Il ouvrit de grands yeux; ses poils se hérissèrent :

— Hein? Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Je ne mens pas; le prêtre m'en a parlé à confesse, et j'avais déjà vu comment on les lisait, et en pleurant...

Le cuisinier me regarda d'un air morne et me questionna :

— Qui est-ce qui pleurait?

— La dame qui écoutait. Et son lecteur s'est sauvé tant elle était effrayée.

— Réveille-toi, tu rêves, — dit Smoury, en fermant lentement les paupières. Après un moment de silence, il murmura :

— Évidemment, il doit y avoir... quelque part... quelque chose de caché...

Sans m'en apercevoir, je m'habituai à lire et je prenais volontiers un livre, car ce que je lisais tranchait agréablement avec ma vie, qui devenait de plus en plus pénible.

Smoury, toujours plus entraîné, lui aussi, par la lecture, m'arrachait à mon travail :

— Péchkof, viens lire...

— J'ai beaucoup de vaisselle à laver.

— Maxime le fera.

D'une voix rude, il envoyait celui-ci accomplir ma besogne; pour se venger, Maxime cassait des verres, et le restaurateur me prévenait d'un ton paisible :

— Je te ferai descendre du bateau.

Une fois, Maxime plaça avec intention plusieurs verres au fond d'un baquet plein d'eau sale et de thé; lorsque je vidai le baquet par-dessus bord, les verres suivirent le chemin des lavures.

— C'est de ma faute! — dit Smoury au restaurateur, — Mettez ça à mon compte.

Le personnel du restaurant commença à me regarder de travers; on me disait :

— Eh, là-bas, l'amateur de bouquins! On te paie pour quoi faire?

Et on s'efforçait de me donner le plus de travail possible; on salissait de la vaisselle sans nécessité. Je sentais que tout cela finirait mal pour moi et je ne me trompais pas.

Un soir, à un petit débarcadère, nous vîmes monter à bord une commère au visage empourpré, accompagnée d'une jeune fille en fichu jaune et en corsage rose tout neuf. Toutes deux étaient un peu grises; la femme souriait, saluait tout le monde et disait :

— Excusez, mes bonnes gens, j'ai un peu bu! On m'a jugée, on m'a acquittée, et alors, dans ma joie, vous comprenez, j'ai bu un verre...

La jeune fille riait aussi; elle regardait les gens d'un œil vague et poussait la femme :

— Avance, avance, nigaude!...

Elles s'installèrent près du pont des deuxièmes, en face

de la cabine où dormaient Serguéi et Jacob Ivanytch. La femme disparut bientôt on ne sait où. Serguéi, la bouche largement fendue, s'assit à côté de la jeune fille.

La nuit, ma besogne achevée, comme j'allais me coucher sur la table, Serguéi s'approcha de moi et me prit par le bras :

— Viens, nous allons te marier...

Il était gris. J'essayais de me dégager, mais il me frappa.

— Viens!

Maxime accourut, ivre aussi; et à deux devant les passagers endormis, ils me traînèrent sur le pont, jusqu'à leur cabine. Mais à la porte, se tenait Smoury, et, sur le seuil, s'accrochant aux montants, je vis Jacob Ivanytch et la jeune fille, qui lui donnait des coups de poing dans le dos et hurlait d'une voix avinée :

— Laissez-moi...

Smoury m'arracha des mains de Serguéi et de Maxime; il les prit par les cheveux et, après avoir heurté leurs têtes l'une contre l'autre, il les lança de côté; tous deux tombèrent.

— A-siatiques! — dit-il à Jacob; il lui ferma la porte au nez, puis il m'ordonna d'une voix de tonnerre et en me poussant :

— Va-t'en!

Je m'enfuis à l'arrière. La nuit était nuageuse, le fleuve noir; derrière nous bouillonnaient deux sentiers grisâtres qui s'étendaient vers les rives invisibles, et entre ces sentiers se traînait la barque. Tantôt à droite, tantôt à gauche, paraissaient les taches rouges des feux qui, sans rien éclairer, disparaissaient aux contours inattendus du fleuve, alors la nuit semblait plus noire, et je me sentais encore plus malheureux.

Le cuisinier survint, s'assit à côté de moi, poussa un profond soupir et alluma une cigarette.

— Ils voulaient te mener vers cette fille! Ah! les brigands! Je les ai entendus quand ils manigançaient leur projet...

— Vous la leur avez enlevée?

— Elle? Il prononça quelques grossières injures à l'adresse de la jeune fille, puis il continua d'une voix convaincue :

— Ici, il n'y a que des canailles. Ce bateau est pire encore qu'au village. As-tu vécu à la campagne?

— Non.

— La campagne, c'est de la vraie pourriture... En hiver surtout...

Lançant la cigarette par-dessus bord, il se tut; au bout d'un moment, il reprit :

— Tu péris dans cette étable à porcs, mon petit, tu me fais pitié. Et tous me font pitié. Parfois, je ne sais pas ce que je ne ferais pas... je serais capable de m'agenouiller et de leur dire : « Que faites-vous donc, coquins? Êtes-vous des aveugles? » Ah! les chameaux!

Le bateau pousse un rugissement prolongé, la remorque frappe l'eau; dans l'ombre épaisse, le feu d'une lanterne se balance et indique où se trouve le débarcadère; d'autres clartés encore surgissent des ténèbres.

— C'est Piany-Bor, — grommela le cuisinier. — Je vais à terre...

Les robustes femmes des bords de la Kama nous apportaient du bois sur de longs brancards. Courbées sous le fardeau, elles avançaient souples et en cadence, deux par deux, vers la cale de la chaufferie et jetaient dans le trou noir une grosse charge de bûches.

Au passage, les matelots les prenaient à la jambe, à la poitrine; les femmes glapissaient, crachaient sur les hommes; quand elles revenaient, débarrassées de leur charge, elles se défendaient avec leurs brancards contre ceux qui voulaient les pincer et les pousser. J'avais vu cette scène nombre de fois, à chaque voyage; à chaque débarcadère où nous faisions du bois, c'étaient les mêmes scènes.

Il me semblait que j'étais vieux, que je vivais sur ce bateau depuis des années et que je connaissais tout ce qui pouvait s'y passer demain, dans une semaine, en automne, l'an prochain.

Le jour se levait. Sur une éminence sablonneuse, au-dessus du débarcadère, se profilait une puissante forêt de sapins. Les femmes grimpaient la pente, allant au bois; elles riaient et chantaient; armées de leurs brancards, elles ressemblaient à des soldats.

J'avais envie de pleurer; les larmes bouillonnaient dans ma poitrine, elles me gonflaient le cœur; je souffrais.

Mais j'avais honte de pleurer et j'aidai le matelot Blakhine à laver le pont.

C'était un petit homme modeste; tout éteint, décoloré, il se cachait sans cesse dans les coins, d'où l'on voyait briller ses petits yeux.

— Blakhine, ce n'est pas mon vrai nom. On m'appelle comme ça parce que ma mère était une femme de mauvaise vie. J'ai une sœur qui fait le même métier. Il faut croire que c'était leur sort. La destinée, mon ami, c'est notre ancre à tous.

Tout en traînant son balai sur le pont, il continua à mi-voix :

— Tu as vu comment on les arrange, les femmes, hein? Oui. Mais quand on chauffe longtemps le bois vert, il finit lui aussi par prendre feu. Je n'aime pas ça, mon petit, ça ne me plaît pas. Si j'avais été une femme, je me serais noyée dans un marais profond...

La femme du capitaine passa devant nous en relevant sa jupe pour éviter les flaques d'eau; elle se levait toujours de grand matin. Grande, robuste, elle avait un visage si clair, si simple que j'avais envie de courir à elle et de lui demander de toute mon âme :

— Dites-moi donc quelque chose, je vous en prie...

Le bateau s'écarta lentement du débarcadère et Blakhine dit en se signant :

— Nous voilà partis...

IX

Un mois plus tard je rentrais chez mes grands-parents qui étaient retournés en ville.

L'accueil de grand'mère fut affectueux; elle s'en alla immédiatement préparer le samovar; sarcastique comme à l'ordinaire, grand-père s'informa :

— As-tu amassé beaucoup d'or?

— Ce que j'ai est tout à moi, — répondis-je, en m'asseyant à la fenêtre.

Avec solennité, je sortis de ma poche une boîte de cigarettes et je me mis à fumer gravement.

— Ah! ah! — fit grand-père, tout en suivant de l'œil

mes faits et gestes; — voilà où nous en sommes! Tu fumes de l'herbe du diable! N'est-ce pas un peu tôt?

— On m'a fait cadeau d'une blague.

— Une blague! — glapit grand-père. — Tu te moques?

Il se jeta sur moi en étendant ses bras minces et robustes; ses yeux verts étincelaient. Je bondis et fonçai la tête en avant; atteint au ventre, le vieillard s'assit sur le sol et, pendant quelques secondes, il me fixa, en clignotant d'un air stupéfait; sa bouche noire était entr'ouverte; puis il me demanda avec calme :

— C'est toi qui m'as poussé, moi, ton grand-père? Le père de ta mère?...

— Vous m'avez assez battu, — murmurai-je, comprenant que j'avais fort mal agi.

Souple et léger, grand-père se leva, s'assit à côté de moi, m'arracha ma cigarette d'un geste adroit, la jeta par la fenêtre et dit d'une voix effrayée :

— Petit sauvage, comprends-tu que Dieu ne te le pardonnera jamais? pendant toute ta vie? Mère, — continua-t-il en s'adressant à sa femme, — écoute donc, il m'a frappé. Lui! Il m'a frappé. Interroge-le!

Elle ne me questionna pas; mais elle s'approcha tout simplement de moi, me prit par les cheveux et me secoua tout en disant :

— Eh bien, voilà pour toi... voilà pour toi...

Elle ne me faisait pas mal, mais j'étais indiciblement honteux, mortifié surtout par le ricanement caustique de grand-père; il sautillait sur sa chaise, se frappait les genoux et piaillait :

— Oui, comme ça, comme ça...

J'échappai à grand'mère et courus dans l'antichambre, où je me couchai, écrasé, vidé; j'entendais chanter le samovar.

Grand'mère vint; elle se pencha vers moi et chuchota tout bas :

— Pardonne-moi; je ne t'ai pas fait mal, j'ai fait attention. Mais je ne pouvais agir autrement! Le grand-père est un vieillard, il faut le respecter; il a eu aussi ses misères; il a le cœur rempli de chagrin; il ne faut pas l'humilier. Tu n'es plus un petit garçon, tu dois comprendre ça... Il faut comprendre les choses, Alexis.

Ses paroles me lavaient comme de l'eau chaude; ce chuchotement affectueux faisait naître en moi à la fois de la honte et du soulagement; j'étreignis grand'mère avec violence; nous nous embrassâmes...

— Va vers lui, va! Mais ne recommence pas à fumer tout de suite, laisse-lui le temps de s'habituer...

Je rentrai dans la chambre, je jetai un coup d'œil sur le grand-père et je faillis éclater de rire : il était heureux comme un enfant, il rayonnait, il balançait ses jambes et tambourinait sur la table avec ses pattes couvertes de poil roux.

— Ah! voilà le bouc! Tu veux de nouveau donner des coups de corne? Ah! brigand! Le portrait de son père! Un franc-maçon, celui-ci, il entrait, il ne se signait pas et il se mettait tout de suite à fumer. Ah! Espèce de Bonaparte...

Je gardai le silence.

Le soir, lorsqu'il s'assit pour lire ses psaumes, je m'en allai avec grand'mère par la campagne; la petite hutte à deux fenêtres où vivaient mes grands-parents était située aux confins de la ville, sur les derrières de la rue des Cordiers, dans laquelle jadis grand-père avait possédé une maison.

— Voilà où nous avons échoué, — dit grand'mère en souriant. — Le bonhomme n'arrive pas à trouver un endroit où il soit tranquille; il ne fait que déménager. Ici non plus, il ne se plaît pas; moi, j'y suis bien!

Devant nous s'étend sur trois kilomètres la grande route de Kazan; campagne aride, coupée de ravins, bordée par une ceinture de forêts et par une rangée de bouleaux. Pareils à des cornes, les rameaux d'aubépine émergent des ravins; les rayons du crépuscule glacé leur donnent une couleur de sang. Un vent léger balance les brins d'herbe grise; au delà du premier ravin dansent les silhouettes noires des filles et des garçons du faubourg. Au loin, à droite, se dressait le mur rouge du cimetière des vieux-croyants; on l'appelait « l'ermitage de Bougrof »; à gauche, au-dessus du ravin, un groupe d'arbres faisait tache sur le ciel : c'était le cimetière juif. Tout, autour de nous, était pauvre, tout se serrait en silence contre la terre éventrée. Les petites chaumières des extrémités de la ville regardaient timidement par leurs fenêtres la route poussiéreuse, où erraient des poules chétives et mal

nourries. Près du couvent Diévitchy, un troupeau broutait; les vaches meuglaient; de la caserne arrivait l'écho de la musique militaire; les trompettes de cuivre rugissaient et tonnaient.

Je raconte à grand'mère ma vie sur le bateau et je regarde autour de moi. Après ce que j'avais vu, je me sentais triste ici, un peu comme un poisson dans la poêle. Attentive et silencieuse, grand'mère écoute, comme j'aime à l'écouter; quand je lui parle de Smoury, elle se signe avec ardeur et déclare :

— Quel brave homme, que la Vierge lui soit en aide, quel brave homme! Prends garde, ne l'oublie pas! Rappelle-toi toujours ce qui est bien et bon; ce qui est mal, oublie-le, tout simplement...

Les gens passaient à côté de nous sans se presser, traînant derrière eux de longues ombres; la poussière s'élevait en nuage de dessous leurs pieds et ensevelissait les ombres. La mélancolie du soir s'étendait toujours plus impressionnante; par la fenêtre arrivait la voix grognonne de grand-père :

— Seigneur, que Ton courroux ne descende pas sur moi, que Ta colère ne me châtie pas...

Grand'mère me dit en souriant :

— Il ennuie sûrement le bon Dieu! Tous les soirs il se lamente, et à quoi bon? Il est déjà vieux, il n'a plus besoin de rien et il ne fait que geindre et se plaindre... Le bon Dieu qui écoute les voix du soir doit se divertir et penser : « Voilà Vassily Kachirine qui s'égosille de nouveau!... » Viens... Allons nous coucher.

***

Je résolus de me livrer à la chasse des oiseaux chanteurs. Je me disais que ce serait un bon gagne-pain; je les attraperais, grand'mère les vendrait. J'achetai un filet, un cercle, un piège, je fabriquai des cages et me voilà, à l'aube, tapi dans un ravin, parmi les broussailles; grand'mère, munie d'un sac et d'un panier, parcourt le bois et cherche les derniers champignons, les baies et les noix.

Le soleil de septembre, encore las, vient à peine de se lever;

tantôt ses rayons blancs fondent dans les nuages, tantôt ils tombent sur moi, en éventail d'argent. Au fond du ravin, la pénombre règne encore; un brouillard blanchâtre s'en élève; le flanc argileux et abrupt est sombre et nu; l'autre côté, en pente plus douce, est couvert d'herbe jaunie, d'épaisses broussailles aux tons roux; un vent frais arrache les feuilles et les sème dans le ravin.

Tout en bas, dans les buissons, chantent les chardonnerets; j'entrevois, parmi les hautes herbes, leurs têtes aux couleurs écarlates. Autour de moi s'affairent les mésanges curieuses, gonflant drôlement leurs joues blanches; elles sont en rumeur et s'agitent, telles les jeunes bourgeoises de Kounavine, aux jours de fête. Prestes, intelligentes, méchantes, elles veulent tout savoir, tout toucher, et l'une après l'autre, elles tombent dans le piège. Elles font pitié à voir quand elles se débattent; mais, pour moi, l'affaire est sérieuse, il s'agit d'argent. J'introduis les oiseaux dans les cages, les cages dans le sac; et l'obscurité rend les oiseaux silencieux.

Une bande de pinsons s'est posée sur un buisson d'aubépine; ils sont ivres de soleil et gazouillent follement. On dirait des écoliers espiègles. Un laneret avide et gros a oublié de s'enfuir. Posé sur une branche, il lisse du bec les plumes de ses ailes, et ses yeux noirs examinent attentivement ce qu'il trouve. Une alouette soudain s'élève, prend un bourdon au vol, le fixe avec précaution sur une épine et s'immobilise de nouveau en tournant de tous côtés sa petite tête grise et futée. Sans bruit passe le bec-croisé, oiseau de bon augure, l'objet de mes rêves les plus ardents. Que j'aimerais à l'attraper! Un bouvreuil, qui a abandonné ses camarades, se cache dans un aune rouge, important comme un général; il pousse de temps à autre un cri de colère et secoue son bec noir.

Plus le soleil est haut, plus les oiseaux sont nombreux, et leur gazouillement animé. Le ravin se remplit tout entier de musique; la note dominante, c'est le bruissement continuel des buissons frôlés par le vent. Les voix espiègles des oiseaux ne parviennent pas à étouffer cette rumeur d'une douceur mélancolique et paisible, chant d'adieu de l'été; elle me chuchote des paroles particulières qui, harmonieusement, s'unissent

les unes aux autres pour former une chanson. Et, en même temps, involontairement, ma mémoire ressuscite les images du passé.

De plus haut, je ne sais d'où, grand'mère m'appelle :

— Où es-tu?

Elle est assise au haut de la pente; sur l'herbe, elle a étendu un linge et elle y a déposé du pain, des concombres, des radis et des pommes. Et au milieu de toutes ces bonnes choses, trône et scintille au soleil une très jolie petite carafe à facettes, avec un bouchon qui représente la tête de Napoléon le flacon est rempli d'eau-de-vie de genièvre.

— Ah! que nous sommes bien, mon Dieu! — s'exclame grand'mère reconnaissante.

— Moi, j'ai composé une poésie!

— Vraiment! dis-la-moi!

Je lui raconte quelque chose qui ressemble à des vers :

L'hiver se rapproche, je le vois bien,
Adieu, mon beau petit soleil d'été.

Mais sans m'écouter jusqu'au bout, elle m'interrompt :

— On a déjà fait une poésie pareille, seulement elle est plus jolie...

Et elle se met à scander :

Hélas, le soleil d'été s'en va
Dans les nuits sombres, au delà des forêts lointaines.
Hélas, je reste seule, toute seule.
Où sont mes joies du printemps?
Quand je sors le matin, sur la grand'route,
Je me rappelle mes promenades de mai.
Les champs dépouillés ont l'air lugubre;
C'est là que j'ai perdu ma jeunesse...
Ah! mes amies, mes chères amies,
Dès que tombera la première neige
Prenez mon cœur dans ma blanche poitrine
Et enterrez mon cœur dans la neige.

Mon amour-propre d'auteur n'est nullement blessé; la poésie me plaît beaucoup et la jeune fille me fait pitié.

— Voilà comment la douleur s'exprime! Tu comprends, c'est une jeune fille qui a composé ces vers; elle s'était pro-

menée au printemps avec son ami, et l'hiver venu, elle fut abandonnée; alors elle a souffert... Ce qu'on n'éprouve pas soi-même, on ne peut l'exprimer ni si bien, ni si exactement. Cette délaissée, tu vois quelle belle poésie elle a su faire.

Lorsque grand'mère vendit pour la première fois des oiseaux et qu'elle en obtint quarante copecks, elle se montra stupéfaite.

— Voyez-vous ça! Je pensais que c'était une amusette, un jeu d'enfant, et voilà que ça rapporte!

— Tu les as vendus trop bon marché...

— Crois-tu, vraiment?

Aux jours de marché, elle en vendait pour un rouble et davantage, elle n'en revenait pas de son étonnement : quelles sommes on pouvait gagner avec des bagatelles!

— Y comprends-tu quelque chose? Une femme doit laver du linge ou frotter les planchers pour un quart de rouble par jour! Et nous, nous gagnons des roubles! Ce n'est pas bien! Et c'est mal aussi d'enfermer des oiseaux dans des cages. Ne le fais plus, Alexis!

Mais la chasse aux oiseaux me passionnait; elle me rendait indépendant, sans gêner personne sauf les pauvres oiseaux. Je me fabriquai de bons filets; en conversant avec de vieux oiseleurs, j'appris beaucoup de choses; je m'en allai tout seul jusqu'à près de trente kilomètres de chez nous, sur les bords du Volga, à la forêt de Kstor, où l'on trouvait, dans les sapins, des becs-croisés et des mésanges d'Apollon appréciés des connaisseurs, des oiseaux blancs à longue queue d'une rare beauté...

Parfois, je pars le soir et je rôde toute la nuit sur la route de Kasan, couverte d'une boue épaisse, quand tombent les pluies d'automne. Je porte au dos un sac de toile cirée où sont mes pièges et mes cages, avec l'appât nécessaire. A la main, j'ai un solide gourdin de noyer. Il fait froid et j'ai peur dans les ténèbres automnales, très peur... De chaque côté de la route, des vieux bouleaux frappés par la foudre étendent sur ma tête leurs branches mouillées; à gauche, au pied de la montagne et sur le fleuve obscur, tremblotent quelques rares clartés, aux mâts des derniers bateaux, qui

semblent s'en aller vers un précipice sans fond; les hélices grondent en battant l'eau; les sirènes mugissent.

De la terre couleur d'airain, émergent les isbas en bordure de la route, des chiens affamés et hargneux accourent; le gardien de nuit agite sa crécelle et crie d'une voix craintive :

— Qui va là? Qui est-ce que le diable m'envoie?...

J'avais très peur qu'on ne me prît mes pièges et j'emportais toujours des pièces de cuivre pour les gardiens. Au village de Fokino, je me liai d'amitié avec le garde qui geignait sans cesse :

— C'est encore toi? Ah! tu n'as peur de rien, tu navigues de nuit comme de jour, hein?

Il s'appelait Nifonte. C'était un petit homme à cheveux gris qui ressemblait à un saint; souvent il sortait de sa blouse une pomme, un radis, une poignée de pois et me les donnait en disant :

— Tiens, mon petit, je t'en fais cadeau; régale-toi!

Et il m'accompagnait jusqu'à la barrière :

— Marche et que Dieu soit avec toi!

J'arrivais à la forêt vers l'aube, je plaçais mes pièges, je disposais les appâts, puis j'allais m'allonger à l'orée, en attendant la venue du jour. Tout était silencieux, comme figé dans un profond sommeil d'automne; à travers la pénombre grisâtre, j'entrevoyais à peine les vastes prés au pied des monts; ils étaient coupés par le Volga, mais se prolongeaient au delà du fleuve et se fondaient, se dispersaient dans les brouillards. Très loin, derrière les forêts qui bordaient les prés, le soleil blanc se levait sans hâte; aux crêtes noires des bois s'allumaient des clartés et le paysage s'animait bizarrement. Le brouillard montait avec une rapidité croissante au-dessus des prés; il s'argentait aux premiers rayons et en même temps dévoilait des buissons, des arbres, des meules de foin. Les prés paraissaient fondre sous la chaleur du soleil et ils s'étendaient, balayés par les rayons fauves et dorés. Le soleil touchait l'eau dormante près du rivage et il semblait que le fleuve tout entier se précipitait et s'entassait du côté où le soleil s'était jeté. Il s'élevait toujours plus haut à l'horizon; joyeux, il bénissait et réchauffait la terre dénudée et transie, et la terre l'encensait avec les doux parfums de

l'automne. L'air transparent faisait paraître la campagne immense en l'élargissant à l'infini. Tout semblait voguer vers le lointain et vous inciter à partir aux extrémités bleues du monde. J'ai vu, je ne sais combien de fois, le soleil se lever à cet endroit, et chaque fois un monde nouveau, d'une beauté toujours nouvelle, apparaissait à mes yeux.

J'aime le soleil d'un amour spécial; j'aime son nom aux syllabes si douces, son harmonie mystérieuse; les yeux fermés, j'aime à offrir mon visage à ses rayons ardents, les saisir sur la paume de la main, quand ils passent, comme une épée, à travers la fente d'une palissade ou entre les branches. Lorsque le soleil se lève sur les prés, d'instinct, sans le vouloir, je souris de joie.

Au-dessus de moi, bruit la forêt de conifères; elle secoue de ses pattes vertes, les gouttes de rosée; à l'ombre, sous les arbres, sur les feuilles découpées des fougères, la gelée matinale étincelle comme du brocart d'argent. L'herbe jaunie est abîmée par les pluies; les brins, couchés sur le sol, gisent immobiles; mais quand un rayon lumineux les frôle, on perçoit un léger frémissement; peut-être le dernier effort vers la vie.

Les oiseaux se sont réveillés; les mésanges de bois, grises, tombent de branche en branche comme des pelotes de duvet; les gros-becs de feu déchiquettent des vers à la cime des sapins; à l'extrémité d'une branche se balance une blanche mésange d'Apollon; ses longues ailes battent; de son œil noir pareil à une perle, elle louche d'un air méfiant sur le filet que j'ai tendu. Et tout d'un coup, j'entends que la forêt entière, si grave et pensive pendant un moment, est pleine de gazouillis, bourdonnante du remue-ménage des êtres vivants les plus purs qui soient au monde; c'est à leur image que l'homme, le père de la beauté terrestre, a créé pour se consoler les elfes, les chérubins, les séraphins et toute l'armée des anges.

J'ai un peu honte d'attraper ces oiseaux et de les mettre en cage; j'aime mieux les regarder, mais la passion de la chasse et le désir de gagner de l'argent étouffent ma pitié.

Les oiseaux m'amusent par leurs ruses : une mésange bleue, après avoir étudié le piège en détail et avec beaucoup

d'attention, a compris ce qui la menaçait, et, pénétrant de côté, elle s'empare adroitement et sans danger des graines éparses entre les bâtonnets du piège. Les mésanges sont très intelligentes, mais elles sont trop curieuses et c'est ce qui les perd. Les bouvreuils si importants, mais un peu niais, se font prendre au piège par bandes, comme des bourgeois cossus à l'église. Quand on les attrape, ils ont l'air très surpris, ils roulent des yeux et essayent de pincer. Le bec-croisé s'en va au piège tranquillement, gravement; la sittelle, oiseau inconnu ailleurs, qui ne ressemble à nul autre, reste longtemps assise devant le piège, remuant son long bec et s'appuyant sur sa grosse queue; elle court sur les troncs des arbres, comme les pics, accompagnant toujours les mésanges. Dans cet oiselet couleur de fumée, il y a quelque chose d'inquiétant; il vit solitaire, on dirait qu'il n'aime personne et que personne ne l'aime. Comme la pie, il a du plaisir à voler et à cacher de menus objets brillants.

Vers midi, ma chasse est finie et je rentre par les prés et les bois. Si je prenais la grande route à travers les villages, les gamins petits ou grands me prendraient mes cages et déchireraient mes filets, casseraient mes pièges; j'en ai du reste fait l'expérience...

Je rentrais le soir, harassé, affamé, mais il me semblait que j'avais grandi pendant la journée, que j'avais appris quelque chose de nouveau, que j'étais devenu plus fort. Cette vigueur me permettait de supporter les sarcasmes de grand-père; il s'en aperçut, changea de ton et me parla avec gravité.

— Laisse donc toutes ces futilités! Jamais personne n'est devenu quelque chose en vendant des oiseaux, je le sais bien! Choisis-toi une place pour y développer toute ton intelligence. On ne vit pas pour des enfantillages; l'homme est une graine divine, il doit devenir épi et fructifier! L'homme, c'est comme un rouble : bien placé, il en vaut trois. Crois-tu que la vie soit facile? Non, loin de là! Le monde est semblable à une nuit obscure, chacun doit s'éclairer soi-même. Nous n'avons que dix doigts et nous voulons prendre plus que les mains ne peuvent contenir. Il faut faire preuve de force, ou de ruse quand on n'a pas de force; celui qui est petit et faible ne

vaut rien ni pour le ciel ni pour l'enfer! Vis en société, mais rappelle-toi que tu es seul; écoute tout le monde, mais ne crois personne. Sois silencieux; les maisons et les villes ne se construisent pas avec des paroles, mais avec de l'argent et des outils...

Il pouvait parler ainsi pendant des soirées entières et je connaissais ses discours par cœur. Ses paroles me plaisaient assez, mais elles ne m'inspiraient pas entière confiance. Ce qui en découlait nettement, c'est que deux Puissances, Dieu et le monde, limitaient la liberté de l'homme.

Assise à la fenêtre, grand'mère faisait de la dentelle; le fuseau bourdonnait entre ses doigts agiles; pendant un long moment, elle écoutait grand-père sans mot dire; puis soudain, elle déclarait :

— Tout adviendra selon la volonté de la Sainte Vierge.

— Hein! — criait grand-père. — Et Dieu? Crois-tu que je l'oublie? je sais ce que c'est que Dieu! Vieille bête, est-ce Dieu qui a mis les imbéciles sur la terre, hein?

***

... Il me semblait que personne au monde ne vivait aussi agréablement que les Cosaques et les soldats : ils avaient une existence facile et joyeuse. Le temps était-il beau? Ils se rassemblaient en face de chez nous, de l'autre côté du ravin, pareils à des champignons blancs sur la terre nue, ils se livraient à un jeu compliqué et intéressant; agiles et forts dans leurs blouses blanches, ils couraient à travers champs, le fusil en main, disparaissaient dans le ravin et tout à coup, à l'appel d'une trompette, ils surgissaient et, en criant « hourra », accompagnés du grondement des tambours, ils couraient sus à notre maison, les baïonnettes dressées; ils me semblait qu'ils allaient soulever et éparpiller notre demeure comme une meule de foin.

Moi aussi, je criais hourra; oubliant tout, je courais avec eux; le battement ardent du tambour faisait naître en moi le désir passionné de détruire quelque chose, de démolir une palissade, de rosser un camarade.

Au moment du repos, les soldats m'offraient du tabac; ils me montraient leurs armes pesantes; parfois, l'un ou l'autre dirigeait sa baïonnette contre mon ventre et criait d'une voix féroce, pour plaisanter :

— Perçons la blatte!

La lame étincelait; elle me paraissait vivante; elle se tordait comme un serpent qui voulait mordre; c'était un peu effrayant, mais... délicieux!

Le tambour, un Morduan, m'apprit à battre la peau d'âne de sa caisse; d'abord il me tenait les poignets, les serrant à m'en faire crier et glissait les baguettes entre mes doigts endoloris.

— Frappe! Un-deux! Un-deux! Tram-ta-ta-tram! Frappe! Doucement à gauche, fort à droite! hurlait-il d'une voix menaçante en écarquillant ses yeux d'oiseau.

Je courais les champs avec les soldats jusqu'à la fin de l'exercice, puis je les accompagnais à la caserne à travers la ville, écoutant leurs chansons retentissantes, regardant les visages bienveillants et qui tous me semblaient neufs comme des sous sortant de la frappe.

Cette masse compacte de jeunes hommes, si fortement unis, s'écoulait gaîment par les rues, et elle attirait les sympathies et donnait l'envie de se plonger en elle, comme dans un fleuve. Ces gens n'avaient peur de rien; ils considéraient le monde avec audace; ils pouvaient tout vaincre; ils pouvaient atteindre à tout ce qu'ils voulaient, mais ils étaient, au demeurant, simples et bons.

Un jour, au repos, un jeune sous-officier me donna une épaisse cigarette :

— Tiens! elle est magnifique; je ne l'aurais offerte à personne; mais toi, tu es un si brave garçon!

Je me mis à fumer. L'homme recula d'un pas et soudain une flamme rouge jaillit et m'aveugla en me brûlant les doigts, le nez et les sourcils. Une âcre fumée de soufre me faisait tousser et éternuer; aveuglé et effrayé, je piétinais sur place; les soldats faisaient cercle autour de moi et riaient bruyamment. Je m'en allai sous les huées et les coups de sifflet. Quelque chose claqua, comme le fouet d'un berger. Mes doigts brûlés me faisaient mal, des larmes coulaient de mes

yeux; mais ce qui m'accablait le plus, ce n'était pas la souffrance, c'était la stupidité de cette plaisanterie, qui pouvait être dangereuse. Et pourquoi semblait-elle si divertissante à des gens, au fond sans méchanceté?

Je montai au grenier et j'y restai longtemps couché, me remémorant toutes les choses inexplicables et cruelles que je rencontrais si fréquemment sur mon chemin.

MAXIME GORKI

(Traduction du docteur SERGE PERSKY.)

(A suivre.)

VOLTAIRE A LA HAYE

EN 1713

La guerre de succession d'Espagne venait de finir, la paix était signée à Utrecht; les Provinces-Unies, alliées de l'Angleterre, avaient été pendant douze années en guerre avec la France, mais les hostilités prolongées n'avaient pas amené de haine entre les deux nations; aussi de part et d'autre ne demandait-on qu'à renouer des relations cordiales. Louis XIV envoya comme ambassadeur à la Haye le marquis de Châteauneuf, homme d'expérience et avisé, qui avait bien servi le Roi dans deux ambassades préalables à Constantinople de 1689 à 1696, et à Lisbonne de 1703 à 1705. M. de Châteauneuf arriva à la Haye dans les derniers jours du mois d'octobre 1713, et comme il était le premier ambassadeur de France après une très longue guerre, les Provinces-Unies désirèrent que sa réception fût aussi solennelle que possible. Madame du Noyer la raconte tout au long dans ses *Lettre historiques et galantes.*

Le matin du jour fixé, le marquis de Châteauneuf quitte la Haye où il est arrivé la veille, pour se rendre à Delft; il est dans un carrosse doré à six chevaux, et ses pages aux plumets bleus et blancs caracolent avec élégance autour de lui. Dans le carrosse qui suivait avaient pris place : le comte de Castanières, neveu de l'ambassadeur, et le chevalier de Roussy, qui était resté pendant la guerre à la Haye, chargé des intérêts français; ensuite un long défilé comprenant les

gentilshommes de la suite du marquis de Châteauneuf, les attachés d'ambassade, les secrétaires, enfin tout le personnel nombreux et inutile d'un diplomate au XVIIIe siècle. Quelle suite imposante de carrosses ce jour-là, sur l'étroite route pavée, flanquée à droite et à gauche de canaux, qui mène de la Haye à Delft! Les Hollandais ne manquèrent sans doute pas d'être impressionnés par la brillante allure de « toute cette belle troupe », comme dit madame du Noyer. L'ambassade arriva sur les onze heures à Delft, cette vieille cité hollandaise parcourue en tous sens par des canaux verdâtres où se reflètent les façades austères de vieux palais républicains. Les bourgmestres viennent aussitôt saluer l'ambassadeur, et ces personnages graves lui font des révérences aussi empesées et raides que leurs grands rabats blancs; ils portent un feutre noir et disgracieux, et ils sont habillés de ce costume noir, laid et triste, que seule la touche de Rembrandt ou de Franz Hals a sauvé du ridicule, et a même su rendre original, et artistique. L'ambassadeur de France, dans son costume de cour brun brodé d'or et sous sa longue perruque bouclée ondulant sur son col de dentelle, les remercie avec aisance en quelques phrases qui paraissent jaillir spontanément. Mais sans perdre de temps, on invite toute l'ambassade à un magnifique banquet organisé à l'hôtel de ville par le maître d'hôtel de « Messieurs les États »; puis l'ambassadeur et sa suite sont conduits à bord d'un grand yacht qui doit les conduire, par le canal, à la Haye. Les bourgmestres de Delft prennent congé de l'ambassadeur, mais le maître d'hôtel et divers autres officiers l'accompagnent.

Le bateau s'arrêta au Hoornburg, où se trouvèrent M. du Tour, et M. Sloot, députés des provinces de Frise et d'Overyssel, pour recevoir le marquis de Châteauneuf. On le fit monter dans le plus beau carrosse de l'État, on l'installa seul au fond, et les deux députés se placèrent vis-à-vis de lui sur la banquette de devant. Les pages à cheval, fiers de leurs montures et de leurs plumets, entouraient la voiture de leur ambassadeur. Ce premier carrosse de gala était suivi de trois autres, appartenant à l'ambassade; ensuite venait une centaine d'équipages, à six, à quatre, ou à deux chevaux. Ce long cortège entra à la Haye par la Wagenstraat, et traversa

les principales artères de la capitale. La Haye n'était alors, ni très belle, ni très peuplée; on l'appelait par dérision « le plus grand village d'Europe »; et l'appellation était exacte, car, à l'époque, toute ville devait avoir une enceinte de murailles fermées, ce que la Haye ne possédait pas. Les carrosses s'arrêtèrent devant l'élégant hôtel du Prince Maurice, et les deux députés dirent au marquis de Châteauneuf qu'il était « le maître là dedans »; ils allèrent alors prévenir « Leurs Hautes Puissances », qui envoyèrent une députation de huit de leurs membres, présidée par le baron van Welderen, député de la Gueldre, pour saluer l'ambassadeur. Celui-ci les reçut entouré de toute sa maison; l'entrevue ne dut pas être moins pittoresque que solennelle; d'un côté les gentilshommes français, emperruqués, enrubannés, les pages, avec leurs nouveaux uniformes bleus et blancs, et les plumets pareils, de l'autre, les grands dignitaires de la République, simplement habillés en noir avec les traditionnels cols blancs. L'ambassadeur les remercia avec beaucoup de grâce, et répondit par un discours de circonstance; « il remplissait par sa bonne mine toute l'idée que donne la dignité », nous raconte madame du Noyer, et la députation hollandaise fut tout de suite conquise par les manières courtoises des Français, et par la splendeur inaccoutumée de leur appareil. Il y eut trois jours de fêtes, et de soupers, au palais du Prince Maurice, après quoi l'ambassadeur s'installa grandement dans un somptueux hôtel au Boschkant.

Parmi toute cette foule élégante qui festoya et s'amusa, durant trois jours et trois nuits, se trouvaient quelques jeunes pages; l'un d'eux venait d'avoir dix-neuf ans, et s'appelait : Jean-Marie Arouet.

Le portrait de Largillière peut nous donner une idée de ce qu'était en 1713 celui qui sera plus tard le grand Voltaire; grand, mince, déjà un peu voûté, il était presque, à l'époque dont nous parlons, un beau garçon. Toute sa figure rayonnait d'intelligence, et de vivacité : le long nez osseux et proéminent, la bouche aux lèvres minces, et perpétuellement tendues, comme pour décocher une épigramme, mais surtout les yeux marrons si vifs, et si étincelants, qu'ils étaient comme un reflet de son esprit.

Ce qui amenait ce pétulant jeune homme à la Haye, c'était le désir qu'avait son père de l'éloigner de Paris, et de ses dangers. A peine sorti du collège, le jeune Arouet s'était mis à fréquenter toute une société de gens qui s'amusaient, et qui rimaient. Il s'était fait connaître dans ce milieu par quelques vers galants, et par trois odes, dont une sur sainte Geneviève. Mais le vieil Arouet le destinait au barreau, et, trouvant que l'atmosphère parisienne l'empêchait de se consacrer sérieusement à l'étude du droit, il avait, au mois de juillet 1713, fait partir son fils pour Caen.

Le turbulent garçon révolutionna cette paisible ville de province; il fallut le rappeler à Paris. Ne se tenant pas pour battu, Arouet, le père, demande au marquis de Châteauneuf, frère de « l'aimable et galant » abbé, parrain de Jean-Marie, d'emmener son fils avec lui comme attaché à la Haye. C'est ainsi qu'en novembre 1713, nous retrouvons le jeune Arouet en Hollande. Cet exil ne devait pas manquer de charme pour lui; c'était une vie nouvelle. Des mœurs étrangères, des sites inconnus devaient intéresser son intelligence vive et si curieuse.

Le travail à l'ambassade n'absorbait guère notre jeune page ou attaché : ce n'était pas pour travailler qu'il était venu en Hollande. Il avait la plus grande partie de la journée à lui, pour flâner dans les rues et dans les salons et pour étudier de plus près cette Hollande, dont il dira plus tard, après ses démêlés avec le libraire Van Duren, que c'est le pays « des canaux, des canards et des canailles ».

Les premières lettres de madame du Noyer, avant qu'elle connût Arouet, nous racontent qu'il était très lancé dans la société haguenoise; et sa satire contre l'académicien La Motte, « Le Bourbier », avait été lue et commentée jusqu'en Hollande. Il fit la conquête des salons, par ses réparties spirituelles, et par les petits vers galants qu'il improvisait avec une adresse remarquable; il était le « plus bel esprit de la Haye », en attendant qu'il devînt le « plus bel esprit d'Europe ».

Arouet aimait à fureter dans les étalages des libraires, étalages en plein air comme ceux des quais de la Seine; ses recherches étaient d'autant plus intéressantes, que les éditeurs hollandais imprimaient sans contrainte tous les livres proscrits

par les censures des pays monarchiques, de France surtout. Son attention fut attirée, un jour, par une brochure bi-hebdomadaire, s'intitulant pompeusement *la Quintessence des nouvelles historiques, critiques, politiques, morales et galantes* publiée par madame du Noyer, et qui était remplie de potins, de fausses nouvelles, de scandales scandaleusement racontés sans l'ombre de pudeur. Le libraire raconta que la même femme dirigeait une chronique, scandaleuse elle aussi, intitulée *le Mercure galant*, et qu'elle s'en servait pour faire du chantage. Mais ce n'était pas assez, et le libraire montra à Arouet les premiers volumes d'une nouvelle publication de madame du Noyer, *Lettres historiques et galantes*, remplies des anecdotes les plus fausses et les plus libertines sur la cour de France, et de scandales haguenois; ces lettres étaient supposées être échangées par deux dames, dont l'une habitait la Haye, et l'autre Paris, mais en réalité, c'était madame du Noyer seule qui les composait. Arouet écoutait avec intérêt ces renseignements, raconte un contemporain, lorsque tout à coup le libraire s'écria : « Mais regardez, la voici elle-même qui passe avec sa fille. » Le jeune homme tourna vivement les yeux, et vit une femme boulotte, petite, « courte-en-jambes », d'une cinquantaine d'années; sa figure semblait commune et vulgaire, mais il n'eut pas le temps de la détailler, car son regard fut captivé par la jeune fille; la tournure lourde et disgracieuse de la mère faisait valoir la silhouette fine et gracieuse de la jeune fille. On ne peut se faire, d'après les documents de l'époque, qu'un portrait assez flou de cette jeune personne, mais, en tenant compte des exagérations flatteuses publiées par la mère dans *la Quintessence*, on peut se donner d'Olympe une image d'ensemble, très séduisante. La jeune Pimpette (c'est ainsi qu'on l'appelait dans l'intimité) avait une stature svelte et élancée, beaucoup de grâce, et de charme, des traits fins et réguliers; la bouche était un peu trop grande, mais les lèvres étaient rouges, et les yeux bleus, pleins de gaieté et de malice, donnaient à toute la physionomie une expression spirituelle, pleine de grâce et de coquetterie.

Notre jeune attaché regarde s'éloigner mademoiselle du Noyer, et se remet à feuilleter les *Lettres historiques et galantes*; décidément il veut se faire présenter à cette madame

du Noyer, qui cultive si bien le scandale, et qui a une fille si jolie.

Le premier secrétaire d'ambassade, M. de la Bruyère, avait autrefois connu madame du Noyer, à Nîmes; ce fut à lui que le jeune page s'adressa pour se faire présenter à l'auteur de *la Quintessence*, qui habitait alors dans un petit hôtel « A la Ville de Paris ». A l'affût de tous les Français spirituels qui passaient en Hollande, elle l'accueillit fort bien, voulant faire briller dans son salon ce « bel esprit » qui promettait tant. Il devint l'hôte assidu de la maison, et eut évidemment l'occasion de voir fréquemment Olympe, et de l'apprécier... Mais avant de raconter les détails de leur aventure passionnée, il faut dire quelques mots de madame du Noyer et de sa fille.

Anne-Marguerite du Noyer était une simple bourgeoise de Nîmes, née Petit. Elle avait épousé le capitaine du Noyer qui devint ensuite maître des eaux et forêts du Languedoc. Il était de famille respectable, mais il s'était ruiné avant son mariage; aussi le ménage du Noyer était-il obligé de vivre d'expédients. Il ne paraît pas que dans sa jeunesse madame du Noyer ait été plus séduisante que quand Arouet la vit, car, à Nîmes, on l'avait surnommée : Girgoule, nom qu'on donne à une sorte de champignons. En 1701 elle se convertit au protestantisme, ce qui fut un prétexte pour abandonner le capitaine du Noyer et pour s'enfuir en Hollande, avec ses deux filles; Olympe, la cadette née en 1692, n'avait alors que neuf ans.

Notre aventurière vécut donc à la Haye d'expédients louches et de chantage. Elle était le type si parfait de la femme gazetière et menteuse que c'est elle sans aucun doute qu'ont mise en scène Dancourt dans *les Vendanges de Suresnes* et Freschet dans *le Mariage précipité*. L'éducation qu'elle donna à ses filles (les nombreuses liaisons d'Olympe étaient publiquement connues et commentées) suffiraient de nos jours à lui donner une situation difficile dans la société. Mais au XVIIIe siècle, madame du Noyer et ses filles avaient à la Haye une très bonne situation dans la colonie française et la récente conversion de la mère au protestantisme lui attirait les sympathies des Hollandais. Les Pays-Bas étaient alors, comme on sait, une république fédérative, aristocratique, et le pouvoir était aux mains d'une élite de riches

bourgeois et de commerçants. La société de la Haye, composée surtout des grands dignitaires de la République, passait pour être plus choisie et plus raffinée que celle d'Amsterdam, et comme toutes les sociétés vraiment républicaines, elle raffolait de titres et de blasons. Madame du Noyer spéculait sur cette faiblesse, elle prétendait appartenir à une des plus vieilles familles du Languedoc; elle insinuait que, n'était son zèle pour la religion réformée, elle aurait à Versailles la place due au « rang de ses aïeux ».

Cela n'empêchait pas, d'ailleurs, les Hollandais de se moquer de la dame à cause de sa démarche; on l'appelait « Alikruuk » (sorte d'escargot). Madame du Noyer avait réussi à marier sa fille aînée à un officier français résidant en Hollande, M. de Constantin. Mais le mariage ne fut pas heureux, la jeune femme se brouilla avec son mari et avec sa mère, et s'enfuyant à Paris, elle se convertit au catholicisme, et se mit sous la protection de son père. Le capitaine du Noyer reçut fort bien sa fille, et c'est probablement cette aventure qui donna plus tard au jeune Arouet l'idée de conseiller à son amie de s'enfuir, elle aussi, à Paris et de se mettre sous la protection de son père et de l'Église.

Pour sa cadette Olympe, madame du Noyer cherchait un mari sortable et riche. « Il faut se marier une fois dans la vie par intérêt, et la seconde par plaisir, » disait-elle. Elle compromit sa fille dans maintes aventures fâcheuses où Olympe ne trouva pas ce que cherchait la mère vigilante : un mari. C'est avec Jean Cavalier, le héros des Camisards cévenols, réfugié en Hollande depuis 1708, qu'arriva le scandale le plus retentissant. Pendant deux ans l'illustre Français, héros populaire en Hollande, avait fait sa cour à mademoiselle du Noyer. La mère indulgente, croyant trouver en Cavalier un parti avantageux, ferma les yeux. Mais un jour, profitant d'une absence de madame du Noyer et de sa fille, Cavalier, pressé par le besoin (il était en prison pour dettes), épousa une vieille Hollandaise qu'il croyait fort riche. Quand l'auteur des *Quintessences* revint d'Angleterre avec Olympe, et apprit ce mariage, elle se vengea avec son arme habituelle, et publia dans ses journaux, et dans ses « lettres galantes » les invectives les plus violentes contre ce pauvre Cavalier.

Celui-ci était d'autant plus à plaindre que sa nouvelle épouse, la vieille Hollandaise, l'avait trompé quant au chiffre exact de sa fortune. Madame du Noyer intenta à l'infidèle un procès qui aboutit à un non-lieu, car elle ne put jamais produire de promesse écrite de mariage; de plus le juge estima que c'était à la mère à mieux garder sa fille; exaspérée, notre furie redoubla d'intrigues et de calomnies, si bien que Cavalier finit par quitter la Hollande. Pour se venger, il fit introduire chez son ennemie, sous le nom du comte de Winterfeldt, grand seigneur allemand richissime, un certain Barillet, ancien laquais et ancien vivandier, qui avait servi dans un des régiments de volontaires que Cavalier leva en Hollande. Madame du Noyer accueillit fort bien ce prétendant autrement riche et noble que Cavalier. Barillet-Winterfeldt s'éprit sans peine de l'infortunée Olympe et ne se fit pas prier pour l'épouser. Les noces étaient à peine terminées, la jeune comtesse n'avait pas encore pu s'enorgueillir de la couronne peinte sur sa chaise à porteur, quand le vrai comte de Winterfeldt accourut. Barillet s'esquiva. Humiliée, bafouée, madame du Noyer se retira aux environs de la Haye, à Voorburg. Un contemporain assure qu'Olympe accoucha à Voorburg d'un enfant Barillet, une fille, mais l'enfant ne vécut que trois mois, et Pimpette, en 1713, reprenait sa vie de jeune fille bien sage.

L'été de cette année vit les du Noyer, mère et fille, se réinstaller à la Haye; la mère recommença à s'occuper activement de ses feuilles libertines; mais il était dit qu'elle n'aurait plus jamais de repos; ce fut le jeune Arouet, cette fois-ci, qui troubla sa quiétude. Olympe avait vingt et un ans quand il la connut. Il lui plut tout de suite par son esprit, son talent à faire des vers. Desnoiresterres nous assure « qu'elle ne le fit pas languir longtemps ». Arouet, de son côté, s'enflamma. Pendant un temps, les amours du jeune couple furent tranquilles; mais ils commirent imprudence sur imprudence. La mère s'inquiéta. Elle craignait pour sa fille un nouveau scandale. Elle ne voulait pas d'ailleurs que sa fille perdît son temps avec un homme qui ne serait jamais un parti convenable, avec ce jeune Arouet, fils d'un obscur contrôleur. Elle ferma sa maison à l'amant, surveilla étroitement sa fille. Mais Pimpette, rusée comme une soubrette de comédie, savait déjouer la

surveillance maternelle, et rejoindre son ami tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Malheureusement la mère mit la main sur la correspondance des amoureux. Elle s'y vit traitée par Arouet de « mère barbare », de « mère ridicule et coquine infâme ». Furieuse, elle alla, munie des lettres interceptées, se plaindre au marquis de Châteauneuf en personne. L'ambassadeur de France n'aurait pas été très sévère en toute autre occasion analogue. Mais la mère d'Olympe était redoutée pour sa méchante langue et le marquis ne se souciait pas de voir son nom grossièrement avili dans *le Mercure Galant*. Aussi promit-il de faire repartir sous peu le coupable pour Paris et il annonça la chose au contrôleur de la Cour des Comptes : « Je n'espère plus rien de votre fils, y disait-il, le voilà deux fois fou, amoureux et poète. »

Ici notre histoire devient presque dramatique. Quatorze lettres écrites par Arouet à Olympe, et presque intégralement publiées, sauf les passages injurieux pour elle, par madame du Noyer, dans les *Lettres historiques et galantes*, nous renseignent en détail sur les péripéties de l'affaire.

Une heure après la visite de madame du Noyer à l'ambassade, un secrétaire d'ambassade avertit Arouet qu'il lui faudrait partir le lendemain pour la France. En attendant, on l'interna à l'ambassade même, dans un petit appartement de deux pièces. Vite, il écrit à la bien-aimée. Dans cette lettre, la première que madame du Noyer publie, il désespère presque de la revoir, et il lui envoie ses dernières recommandations. Nous croyons qu'il est intéressant de reproduire presque entièrement les lettres d'Arouet qu'on ne trouve pas dans les recueils de sa correspondance.

Je crois, ma chère Demoiselle, que vous m'aimez ; ainsi préparez-vous à vous servir de la force de votre esprit, dans cette occasion. Dès que je rentrai, hier au soir, à l'hôtel, M. L. me dit qu'il fallait partir aujourd'hui, et tout ce que j'ai pu a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain. Sa raison est qu'il craint que madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le Roi ; vous pouvez juger de ma douleur, elle me coûterait la vie, si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence. Le désir de vous voir à Paris me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter madame du Noyer et à revoir votre père, des bras duquel vous avez été arrachée pour venir ici être malheureuse...

Si vous balanciez un moment, vous mériteriez presque tous vos malheurs! je serai à l'hôtel toute la journée; envoyez-moi trois lettres pour M. votre père, M. votre oncle, et madame votre sœur. Cela est absolument nécessaire, et je ne les rendrai qu'en temps et lieu, surtout celle de votre sœur : que le porteur de ces lettres soit le cordonnier; promettez-lui une récompense; qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes souliers. Joignez à ces lettres un billet pour moi : que j'aie en partant cette consolation; surtout au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait, faites tous vos efforts pour l'obtenir de madame votre mère; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes, puisqu'il est déjà dans mon cœur. Le valet que je vous envoie est entièrement à moi; si vous voulez le faire passer auprès de votre mère pour un faiseur de tabatières, il est Normand et jouera fort bien son rôle. Il vous rendra toutes mes lettres que je mettrai à votre adresse, et vous me ferez tenir toutes les vôtres par lui; vous pouvez lui confier votre portrait .Je vous écris cette lettre pendant la nuit, et je ne sais pas encore comment je partirai : je ferai tout mon possible pour vous voir demain avant de quitter la Hollande... Oui, ma chère Olympe, je vous aimerai toujours; les amants les moins fidèles parlent de même; mais leur amour n'est pas fondé comme le mien sur une estime parfaite; j'aime votre vertu autant que votre personne, et je ne demande au ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentiments que vous avez...

Ainsi, dans l'hôtel de l'ambassade plongé dans le sommeil de la nuit, seul éveillé et actif, tandis que les autres s'abandonnaient aux bras de Morphée, le jeune Arouet, à la lueur rouge d'une chandelle, noircissait le papier de ses espérances, de ses indications, et de ses promesses. Les trois lettres qu'il demande à Olympe d'écrire font partie de son plan d'ensemble. Il s'agit d'attendrir M. du Noyer, le père de la jeune personne, sur le sort de sa fille cadette, et d'obtenir de lui qu'il facilite son retour en France. Mais par un raffinement de diplomate, (depuis un mois Arouet respirait l'air d'une ambassade, et nous pouvons supposer qu'il avait déjà ainsi acquis un peu de machiavélisme), il veut mettre dans leurs intérêts, bien profanes pourtant, Mgr Le Normand, évêque d'Évreux, et oncle de Pimpette. Il veut lui représenter sa nièce comme une brebis égarée du troupeau de l'orthodoxie, et désireuse de revenir en France pour se convertir, et rentrer dans le giron de l'église catholique et romaine. Le futur Voltaire s'appuyer sur la religion, et faire appel aux évêques! Le

fait est piquant, mais nul ne connaissait mieux que notre héros la puissance dont disposait encore l'église (n'est-ce pas pour cela même qu'il l'attaqua plus tard?) et de plus, il était follement amoureux, ce qui excuse tout. En recevant cette lettre, Olympe fut désespérée; elle ne croyait plus revoir son ami. Mais il y a un dieu pour protéger les malheureux, même ceux qui sont frappés d'amour. Aussi le départ d'Arouet fut-il retardé une première fois de huit jours; mais l'infortuné devait rester prisonnier dans sa chambre et on le surveillait de près. Qu'importe, le ton de ses lettres est plus confiant; il combine avec Pimpette une escapade en carrosse :

Oui, mon adorable maîtresse, écrit-il, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud... soyez discrète, gardez-vous de madame votre mère, comme de l'ennemie la plus cruelle que vous ayez... Tenez-vous prête dès que la lune paraîtra, je sortirai de l'hôtel incognito, je prendrai un carrosse ou une chaise, nous irons comme le vent à Scheveningue; j'apporterai de l'encre du papier, nous ferons nos lettres.

Ces lettres sont probablement les mêmes que celles dont il s'agit dans le précédent billet. Arouet n'oublie pas de joindre l'utile à l'agréable. Mais notre prisonnier était gardé de plus en plus sévèrement à l'ambassade; de son côté, madame du Noyer faisait coucher sa fille dans son lit pour être sûre qu'elle ne puisse s'esquiver pendant la nuit. Cependant le départ d'Arouet avait été encore une fois reculé de huit jours; il avait donc encore une douzaine de jours devant lui; exaspéré de cette réclusion qui l'empêche de voir Olympe, il résolut de tout risquer, et il lui écrivit pour combiner une entrevue, la plus romanesque du monde.

Si vous voulez changer nos malheurs en plaisirs, cela ne dépend que de vous. Envoyez Lisbeth sur les trois heures, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme; vous vous accommoderez chez elle, et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère? Est-ce à vous à me venir trouver? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis le prisonnier de M***. Mais comme on connaît mes habits, et que par consé-

quent on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps, et votre visage. Je louerai même un justaucorps pour plus de sûreté. Mon cher cœur, songez que ces circonstances sont bien critiques; défiez-vous encore un coup de madame votre mère, défiez-vous de vous-même; mais comptez sur moi comme sur vous, et attendez tout de moi sans exception, pour vous tirer de l'abîme où vous êtes.

L'entrevue eut lieu le jour dit; il fallait être habituée aux aventures périlleuses, pour oser ainsi, comme Olympe, se glisser sous un déguisement dans un petit appartement aussi surveillé que celui d'Arouet à l'ambassade; si on la découvrait, c'était le scandale tant redouté de madame du Noyer, la risée publique, la compromission fatale. Mais la jeune femme aimait trop pour se laisser arrêter par si peu, et, entièrement recouverte d'un grand manteau vert-bouteille qui cachait sa figure et dérobait sous de vastes plis sa forme féminine, elle s'efforce de donner à sa démarche une assurance masculine... au fond elle a un peu peur, le portier l'a dévisagée, mais l'a laissée passer tout de même, et sous le justaucorps d'homme loué pour l'occasion, son cœur bat désespérément vite. Enfin elle entre dans la chambre de son amant. Nous ne serons pas assez indiscrets pour dévoiler leur joie, et tout ce qu'ils se dirent; personne ne vint les troubler, et le lendemain, le billet d'Arouet reflète tout l'enthousiasme causé par la joyeuse et téméraire équipée de la veille.

Je ne sais, écrit-il, si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle : si vous êtes adorable en cornette, ma foi! vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvée un très joli garçon. La première fois que vous reviendrez, il vous recevra à merveille; vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Et il lui envoie quelques vers galants :

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé en ce jour;
J'ai cru voir Vénus elle-même,
Sous la figure de l'amour.
L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
Et sa mère a moins de beauté,

Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité,
Olympe, vous êtes trop sage,
Pour être une divinité.

Il est certain qu'il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle, et il n'en est point qu'on doive imiter. Ce sont des ivrognes, des jaloux, et des débauchés.

On me dira, peut être :

Avec quelle irévérrence
Parle des Dieux ce maraud.

Mais c'est assez parler des Dieux, venons aux hommes.

Ici, il lui apprend qu'il craint qu'on n'ait soupçonné leur entrevue.

On compte de nous surprendre ce soir; mais ce que l'amour garde est bien gardé; je sauterai par les fenêtres, et je viendrai sur la brune chez vous, si je puis.

Dans une autre lettre, en date du 6 décembre 1713, Arouet écrit de nouveau à Pimpette sur ce sujet :

Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux n'ait pas été instruite de votre déguisement.

Le « monstre aux cent yeux », n'est autre que notre vieille amie madame du Noyer. Mais cette lettre en date du 6 décembre vaut la peine d'être citée en entier, car elle est peut-être la plus sincère, et la plus touchante que nous ayons d'Arouet à cette époque.

ON a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante demoiselle : l'amour nous excuse l'un et l'autre, envers nous-mêmes, mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir ici prisonnier. Le plus grand malheur qui pouvait m'arriver était de hasarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux ne soit pas instruite de votre déguisement. Ne comptez pas que nous puissions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter; faisons, mon cher cœur, ce dernier effort sur nous-mêmes; je ne puis vous dire dans cette lettre que ce que je vous ai dit dans toutes les autres; je ne vous recommande pas de m'aimer, je ne vous parle pas non plus de mon amour, nous sommes assez instruits de nos sentiments, il ne s'agit ici que de vous rendre heureuse, il faut pour cela une discrétion entière... Adieu, mon cher ange. Adieu, ma chère Olympe, si tu m'aimes console-toi, songe que nous réparerons bien les maux de l'absence; cédons à la nécessité; on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer; je ne trouve

point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour, je ne sais même si je devrais t'en parler puisqu'en t'en parlant je ne fais sans doute que t'attrister au lieu de te consoler. Adieu, encore une fois, ma chère maîtresse, adieu, ma belle Olympe, je ne pourrai point vivre à Paris si je ne t'y vois bientôt.

N'est-ce pas que ce billet est charmant? Il nous fait entrevoir quelle délicatesse, et quel esprit, Arouet mettait dans sa liaison avec Olympe, qui était, ne l'oublions pas, une jeune fille du monde.

Surveillé plus étroitement que jamais, après qu'on eût soupçonné la visite d'Olympe en travesti, le jeune Arouet ne put se rendre à un rendez-vous combiné avec Pimpette. Il était d'ailleurs plus fort en parole qu'en action, il formait les plans d'audacieuses entrevues, mais il n'arrivait à en réaliser aucun. Elle, au contraire, avec une adresse remarquable, exécutait les projets les plus risqués et c'est son esprit rusé et inventif qui leur procura le plaisir des dernières entrevues. Mais contre la double et étroite surveillance de madame du Noyer et de l'ambassadeur, tous les efforts de la jeune fille se brisent, et elle ne peut plus arriver à joindre Arouet.

Ne sachant plus que devenir, notre intrépide Pimpette veut aller se jeter aux pieds du marquis de Châteauneuf pour le gagner à sa cause. La pauvre enfant s'imaginait qu'un vieux diplomate pourrait être ému, et détourné de son devoir légitime, par les manières et les caresses d'une jeune personne de vingt et un ans à peine. Mais Arouet savait que son chef était de la vieille école, et qu'avec lui on ne pourrait arriver à rien en employant la grâce et la séduction; aussi, effaré de l'audace de son amie, la dissuada-t-il vivement d'une pareille démarche qui ne pourrait que nuire à leurs intérêts.

La force de résistance d'une jeune femme même intrépide et amoureuse, comme notre Olympe, a des limites. Énervée, épuisée par tant d'émotions, de machinations, et de douleur, Pimpette tombe malade, et est obligée de garder le lit. Pendant ce temps notre jeune prisonnier ne reçoit plus de billets, et follement inquiet, il se ronge de désespoir dans sa prison. Son fidèle laquais et confident le sauve de cette cruelle indécision, et ce rusé Normand, ce Lefèvre, dont Arouet avait recommandé les talents comme faiseur de tabatières à l'usage

de madame du Noyer, s'en va rôder autour de l'hôtel « A la Ville de Paris » pour s'informer du sort de la jeune fille. En revenant il raconte à son maître qu'on lui avait dit que mademoiselle du Noyer était souffrante. Voilà notre fougueux amant saisi d'inquiétudes, de désespoir, de remords, et pour se soulager il écrit de suite à la malade une longue lettre, que Lefèvre remettra à Lisbeth, la confidente d'Olympe.

Lefèvre m'a raconté, disait-il, que votre mère... *(supprimé par madame du Noyer, dans son édition des lettres d'Arouet, comme injurieux pour elle)* et que vous êtes malade. Le cœur m'a saigné à ce récit; je suis coupable de tous vos malheurs, et quoique je les partage avec vous, vous n'en souffrez pas moins. C'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrin. Le triste état où je suis moi-même, ne me permet pas de vous donner aucune consolation; vous devez les trouver de vous-même; songez que vos peines finiront bientôt, et tâchez du moins à adoucir un peu la malignité féroce de votre mère... Adieu, mon cher cœur, nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes, mais nous nous aimons, voilà la plus douce consolation que nous puissions avoir; je ne vous demande pas votre portrait, je serai trop heureux, et je ne dois pas l'être tandis que vous êtes malheureuse. Adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, informez-moi de votre santé. AROUET.

Le ton de cette lettre est noble et généreux : notre jeune attaché sait fort bien qu'il est cause de tous les malheurs de cette pauvre Olympe; mais il n'a pas besoin d'avoir de remords; car la nature de la jeune fille est passionnée, et il n'ignore pas que les plaisirs de l'amour lui en font oublier les désagréments; tout plaisir est suivi de douleur, et c'est souvent dans cette douleur issue du plaisir qu'on trouve le plus de bonheur.

Plusieurs jours se passent sans nouvelles de la malade. Le temps paraît long au prisonnier qui, pour toute occupation, relit les lettres de Pimpette, et pense à son amour; il se risque enfin le 16 décembre à lui écrire un billet, dont l'exaltation nous montre combien il a dû s'ennuyer, durant ces longues journées de réclusion — un avant-goût de la Bastille.

Est-il possible, ma chère maîtresse, écrivait-il, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer au pied de votre lit, et de baiser mille fois vos belles mains que j'arroserais de mes larmes! Je saurais du moins à quoi m'en tenir sur votre maladie, car vous me laissez dans une triste incertitude là-dessus. J'aurais la consolation

de vous embrasser en partant, et de vous dire adieu, jusqu'au temps où je pourrai vous voir à Paris. Il vaudrait bien mieux que je fusse dans votre chambre, au lieu de votre mère, mes tendres baisers vous en convaincraient, ma bouche serait collée sur la vôtre. Je vous demande pardon, ma belle Olympe, de vous parler avec cette liberté; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour, et non comme un manque de respect. On vient de me dire enfin, que mon départ est pour demain; je m'attends pourtant à quelque délai; mais en quelque temps que je parte, vous recevrez de moi une lettre, datée de Rotterdam, dans laquelle je vous manderai bien des choses de conséquence, mais dans laquelle je ne pourrai vous exprimer mon amour comme je le sens... Adieu, mon cher cœur, voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de la Haye. Je vous jure une constance éternelle; vous seule pouvez me rendre heureux, et je le suis trop déjà, quand je me remets dans l'esprit les tendres sentiments que vous avez pour moi... Adieu, mon adorable Olympe. Adieu, mon cher cœur : si on pouvait écrire des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier. Je baise, au lieu de vous, vos précieuses lettres où je lis ma félicité.

Cette longue épître sent trop la rhétorique, les serments nous font sourire, nous qui connaissons la fin de ce roman; mais Arouet croyait probablement être sincère, même quand il jurait une foi éternelle.

Olympe répondit de suite au billet d'Arouet. Sa réponse est le seul échantillon de son style que nous ayons : il fut trouvé dans le portefeuille de Voltaire avant son entrée à la Bastille, en 1715.

Je ne te parlerai pas de ma santé, c'est ce qui me touche le moins, et je pense trop à toi pour avoir le temps de penser à moi-même. Je t'assure, mon cher cœur, que si je doutais de ta tendresse, je me réjouirais de mon mal; oui, mon cher enfant, la vie me serait trop à charge, si je n'avais la douce espérance d'être aimée de ce que j'ai de plus cher au monde... Fais ce que tu peux pour que je te voie ce soir; je prierai M. de la Bruyère de me montrer la chapelle, la curiosité est permise aux femmes; et puis sans faire semblant de rien, je lui demanderai si l'on n'a pas encore de tes nouvelles, et depuis quand tu es parti. Ne me refuse pas cette grâce, mon cher Arouet, je te le demande au nom de ce qu'il y a de plus tendre, c'est-à-dire au nom de l'amour que j'ai pour toi! Adieu mon aimable enfant, je t'adore, je te jure que mon amour durera autant que moi...

DUNOYER

Ce billet a une grâce et une sincérité touchantes. Olympe n'a que deux ans de plus que son amant, mais pourtant, elle

le traite comme un enfant; elle l'appelle d'ailleurs « mon cher enfant », « mon aimable enfant », elle le tutoie, elle le câline; tout comme, plus tard, George Sand, Olympe devait avoir pour ses amants un cœur de mère. Comme ses serments de fidélité sont sincères et comme on aimerait croire qu'ils furent respectés, au moins pendant six mois! Hélas! tant de sincérité, tant de réel amour, et... trois mois après, ce petit de Merville qui fit s'écrouler tout l'édifice de fidélité, d'amour éternel... Mais n'anticipons pas, ne nous pressons pas d'accabler la pauvre Olympe : certains ont affirmé qu'elle ne cherchait qu'à apaiser par les sens son âme chagrine, et qu'elle restait fidèle de cœur à Arouet.

Enfin, revenons à ces journées d'hiver, où nos amoureux se juraient pour de bon une foi éternelle, oubliant que sur cette terre tout s'use. Nous ne savons pas si Arouet réussit à voir Olympe le 16 au soir à l'ambassade, mais le voyage fut remis au 18, et le 17, dans l'après-midi, eut lieu leur dernière entrevue.

Ce fut dans la cuisine du cordonnier Van den Bergh, dont la femme avait bien voulu abandonner ses fourneaux pour l'après-midi, qu'ils se virent pour la dernière fois à la Haye. La scène devait être pittoresque : une cuisine hollandaise au carrelage reluisant, des ustensiles de cuivre au mur, une grande horloge à pied, un fourneau petit et bas, comme on en voit encore dans les vieilles maisons de Leyden, un mobilier en bois blanc grossièrement incrusté. Dans ce décor de Metsu, ou de Gérard Dow, Arouet et Pimpette s'étreignent encore une fois, échangent les derniers baisers, les dernières caresses, et la livrée bleue et blanche du page se mêle étroitement aux vastes plis des immenses paniers de mademoiselle Olympe. Avec quel ravissement la serre-t-il dans ses bras! et il essuie ses larmes, en lui rappelant qu'on se reverra bientôt à Paris, et qu'on sera si heureux!

Le lundi 18 décembre au matin, Arouet partait en voiture pour Rotterdam; il était accompagné par le comte de Maussion, secrétaire d'ambassade, et par le valet de chambre de l'ambassadeur, Fèvres. Le trajet ne dut pas être gai pour notre héros, que chaque cahot de la lourde voiture éloignait de son Olympe.

Le paysage hollandais n'a guère changé depuis le XVIIIe siècle, nous le voyons par les scènes d'hiver des « petits maîtres » dans les musées; la route de Rotterdam est la même de nos jours qu'au XVIIIe siècle, nous pouvons donc parfaitement nous représenter le paysage que notre infortuné Arouet contemplait machinalement d'un œil triste et morne, en songeant aux boucles blondes d'une certaine demoiselle, qui était tranquillement en train de prendre son chocolat à la Haye. Elle n'était pas réconfortante, cette dernière vision de Hollande pour notre héros : un brouillard blanc, fin, ouateux, qui enveloppait tout, et semblait même amortir les grincements des essieux de la voiture; on pouvait néanmoins discerner, au premier plan, tout près de la route, un peu de prairie verte, un canal à moitié glacé, et peut-être, de temps en temps, les ailes d'un moulin tout caché par la brume; Arouet emporta de Hollande ce triste souvenir, jusqu'en 1722, où, déjà célèbre, il vint y rejoindre la comtesse de Rupelmonde :

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde
Avec qui, les amours et moi,
Nous courons depuis peu le monde[1].

Mais revenons à Arouet; on l'embarque à Rotterdam, sur un bateau en partance pour Anvers; gros désappointement, car il avait compté passer par Gand, où Olympe devait lui écrire. Le comte de Maussion, profitant de ce que le bateau est amplement approvisionné de jambons, de pâtés, et de vins du Rhin, pour festoyer avec les autres passagers, passe gaîment la journée. La bonne chère était proverbiale, à bord de ces larges *zolderschuiten* qui glissaient doucement sur les canaux, entre deux prairies. Mais toutes ces ressources étaient perdues pour Arouet qui restait, la mort dans l'âme, enfermé dans sa cabine. « Du fond de ce yacht » il écrit le 19 décembre à Olympe, à l'adresse de madame Santoc de Maison, comme il était convenu. Sa lettre est pleine de promesses et de passion :

Je vous laisse dans la situation la plus cruelle; je connais tous vos malheurs mieux que vous, et je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimée

1. Lettre de Cambrai., 1722.

peut servir de quelque consolation, nous devons un peu nous consoler tous deux; mais que nous servira le bonheur de nous aimer sans celui de nous voir? c'est alors que je pourrais, avec raison, me considérer comme le plus malheureux des hommes, tandis qu'avec vous je serais le plus heureux des mortels. J'aime votre vertu autant que vous, n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse; je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de résolution, vous en seriez cruellement punie, en restant dans le pays où vous êtes. Quelque part que je sois, je passerai des jours bien tristes si je les passe sans vous, mais je mènerai une vie bien plus misérable, si la seule personne que j'aime reste dans le malheur... Enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous, et si dans cette lettre dont je vous parle, vous ne parlez que d'estime, marquez-moi dans l'autre tout l'amour que le mien mérite. Aimez-moi toujours...

AROUET.

Quel diplomate raffiné est devenu le jeune attaché, durant les deux mois de son séjour à la Haye!

Le voyage, tantôt en « coche d'eau », tantôt en voiture de poste, dura environ dix jours. Il ne dut pas passer des fêtes de Noël bien gaies cette année-là, notre jeune Arouet; sans doute d'ailleurs méprisait-il ces plaisirs simples.

Le 28 décembre la voiture de poste déposa Arouet dans une des vieilles rues de Paris; un peu inquiet, mais content malgré tout de se retrouver chez lui, notre amoureux prend le chemin du logis paternel, situé sur la rive gauche, dans la cour des épices. Le fils prodigue fut très mal reçu par son père, qui venait de recevoir une lettre vraiment trop dure du marquis de Châteauneuf, « comme on n'en aurait pas écrit d'un coquin », raconta plus tard Voltaire. Le vieil Arouet, indigné contre son fils (ce qu'il lui reprochait, soyons-en persuadés, ce n'est pas son aventure elle-même, mais c'est d'avoir mécontenté un gentilhomme du rang du marquis de Châteauneuf, qui avait bien voulu faire à la famille Arouet, l'honneur de se charger de leur fils, etc.) s'était procuré une lettre de cachet, et il annonça à son fils son intention de lui faire goûter de cette noble prison, la Bastille.

Ne se souciant pas du tout d'avoir l'honneur d'être incarcéré avec les Grands du Royaume, Arouet fit intercéder sa mère, ses amis, et après beaucoup de peine on arriva à ce que le

vieil Arouet consentît tout simplement à le déshériter, et à l'envoyer aux Iles. Au lieu d'être touché de la clémence paternelle, notre jeune homme pensa que son père était un vieux tyran barbare, et il essaya de gagner du temps pour que le fameux exil « aux îles » se passât en conversation; non pas qu'il détestât les voyages en mer, mais comment persuader Pimpette de venir le rejoindre aux Antilles, et comment correspondre avec elle de si loin? On voit que notre amant fidèle ne pensait qu'à Olympe, et à la revoir le plus tôt possible. La correspondance n'était pas facile avec la Haye, et de plus il avait eu l'imprudence de se faire adresser ses lettres à la maison paternelle; le père indélicat, voyant arriver de Hollande une enveloppe adressée d'une main délicate et féminine à son fils, la décacheta tout simplement et la lut. La missive d'Olympe ne paraît pas avoir mal impressionné le vieil Arouet, mais sur la prière de son correspondant, la jeune fille adressa dorénavant ses lettres à M. Dutilli, rue Maubuée, à la Rose rouge; c'était plus sûr.

La lettre de mademoiselle du Noyer avait donné au vieil Arouet des doutes sur la fidélité de la jeune personne, et il se radoucit au point de consentir à redonner à son fils sa place légitime dans son affection et dans son testament, à condition que le jeune homme entrât dans l'étude de Me Alain, rue Pavée-Saint-Bernard. De deux maux, il faut choisir le moindre, et le jeune Arouet entra chez Me Alain, en faisant la moue. Pour se consoler de son métier terre à terre, notre héros entreprend activement toutes les démarches qui doivent aboutir au retour de Pimpette à Paris; il va trouver le père Tournemine, son ancien régent, pour lequel il avait gardé la plus grande affection, et il le supplie de l'aider dans ses efforts. La religion est le grand ressort qu'il veut faire agir; Pimpette, la frivole Pimpette, doit persuader à son oncle de la faire revenir en France « dans l'intérêt de l'église ».

Marquez à votre oncle, lui écrivait Arouet, que vous voulez vous retirer dans une communauté, non comme une religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le conseiller; ne manquez pas à le nommer Monseigneur.

Pendant qu'Arouet dépensait ainsi des trésors de diplo-

matie et d'activité, la jeune demoiselle devenait de plus en plus froide.

Vous n'avez plus qu'un pas à faire, lui mandait Arouet de Paris, partez dès que vous aurez reçu les ordres de M. votre père; vous m'aimez, ma chère Olympe, vous savez combien je vous aime; certainement ma tendresse mérite du retour; si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs, et pour vous obstiner à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la première nouvelle que j'en aurai.

Cette terrible menace n'émut guère la jeune fille qui devint encore plus distante.

Devant le mutisme permanent d'Olympe, Arouet se lassa à la longue; la dernière lettre de lui que madame du Noyer cite est en date du 10 février 1714 :

Ma chère Olympe, toutes les fois que vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu mes lettres, car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait sur vous ce qu'il ne peut faire sur moi, et comme je vous aime toujours, je me persuade que vous m'aimez encore : éclaircissez-moi donc de deux choses; l'une si vous avez reçu mes deux dernières lettres, et si je suis encore dans votre cœur; mandez-moi surtout si vous avez ma dernière que je vous écrivis le 20 janvier, et dans laquelle il était parlé de l'évêque d'Évreux, et d'autres personnes dont j'ai hasardé les noms. Que votre lettre soit plus longue que la mienne, je trouverai toujours plus de plaisir à lire une de vos lettres de quatre pages, que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. Je vous envoie par la poste mille tendres baisers...

Madame du Noyer ne juge pas à propos de nous communiquer les autres lettres qu'Arouet écrivit certainement, pour accabler Olympe de reproches. Que se passait-il, pendant ce temps, à la Haye? C'est évidemment là qu'est la clé du mystère; le fait est simple et banal : Olympe ne pouvait décidément pas se contenter d'amour par correspondance, et le jeune Guyot de Merville, un page de l'ambassade, âgé de dix-sept ans, devint l'heureux rival d'Arouet. Ce jeune amant était encore jaloux de Voltaire, et ne lui pardonnait pas d'avoir été aimé pendant un mois et demi par Olympe. Quant à madame du Noyer, elle n'eut pas de chance, et se trouva aussi maltraitée dans les billets du petit de Merville que dans ceux d'Arouet. Elle s'en vengea en écrivant sous un

faux nom, dans *le Mercure galant*, à propos de la nouvelle liaison de sa fille :

> ... Ce qui prouve bien le bon petit cœur de la demoiselle, qui, inconstante dans ses amours, persiste constamment dans son mauvais naturel, et inspire à tous ses amants, en eût-elle mille, des sentiments de haine et d'horreur, pour celle qui lui a donné la vie...

Olympe résida en Hollande, à Rijswick, près de la Haye, jusqu'à la mort de sa mère; en 1716, le fameux Barillet-Winterfeldt reparaît, mais nous ne croyons pas que mademoiselle du Noyer ait jamais repris la vie commune avec lui. Il garda le titre de baron de Winterfeldt (il devait être un frère naturel du comte de Winterfeldt) et comme tel entra dans l'armée prussienne, où il acquit même le grade de lieutenant en 1736; on pense qu'il fut tué à la bataille de Kollin en 1757.

Revenue en France, Olympe revit souvent Voltaire qui devenait de jour en jour plus célèbre. Elle garda toujours une certaine affection pour ce grand homme, auquel pendant presque deux mois elle avait voué un amour éternel. Il fut certainement de beaucoup le plus spirituel, et le plus distingué de ses amants, et pourtant ils furent nombreux. Voltaire ne garda pas rancune à l'infidèle; en 1721, il essaya, au moyen de trafiquages louches, comme il en avait l'habitude, de lui faire un important cadeau en argent; toutefois, la combinaison, qui portait sur des papiers de Law, échoua; par bonheur, la mort d'un oncle donna à Olympe une belle maison dans le faubourg Saint-Antoine, et des rentes suffisantes. En 1736, Voltaire lui fit tenir, par l'intermédiaire de l'abbé Moussinot, « une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire ». Il ne l'oubliait donc pas; en 1742, il écrit au sujet d'Olympe : « Elle est pensionnaire du Roy, et est d'ordinaire dans une terre qui lui appartient, et où elle nourrit les pauvres. » Quelle fin pieuse et sage pour la frivole Pimpette!

Il serait vain de prétendre que ce roman de deux mois vécu par Voltaire, lorsqu'il n'avait que dix-neuf ans, ait eu la moindre influence sur sa vie et sur son œuvre. Le seul mérite de cette petite histoire est d'être généralement ignorée, car Voltaire qui nous a tant laissé de détails sur sa vie, n'en a

jamais parlé; ce qui donne de plus un charme si romanesque aux amours d'Arouet et de Pimpette, c'est qu'ils furent courts. La liaison fut interrompue, en son moment le plus passionné, elle n'eut pas de suite, et cela valait mieux, car une suite ne pouvait se composer que de déceptions, et d'un refroidissement graduel.

Les lettres d'Arouet révèlent une nature pleine d'un enthousiasme réel, point de scepticisme cynique : Voltaire n'était encore que le petit Arouet, et il avait dix-neuf ans. Malgré les banalités galantes, au goût de l'époque, le style fait pressentir le grand écrivain; les phrases sont déjà courtes et claires, et elles présentent cette tournure particulière au génie de Voltaire. Madame du Noyer elle-même avait reconnu les qualités du style d'Arouet; elle les compare aux *Lettres portugaises* et à celles d'Héloïse et d'Abélard, surtout, dit-elle, « cette manière d'exagérer les malheurs et les besoins qu'on a de se consoler mutuellement l'un l'autre, par une tendresse et une confiance mutuelle ».

Si madame du Noyer avait vécu assez longtemps pour voir grandir démesurément la gloire du « petit Arouet » qu'elle avait dédaigné jadis comme prétendant éventuel pour sa fille, alors Voltaire aurait été vengé superbement. Mais le ciel lui refusa ce plaisir... Madame du Noyer mourut en 1719.

FABRICE ALLIZÉ

SCRAFIC

Quand, au sortir de la messe du bourg, la veuve Le Dréo eut appris de la bouche du voisin Boënnec que son grand fils venait de se noyer à Porz-Carn, elle eut l'air d'abord de ne pas saisir. Puis, quand Boënnec lui eut répété la chose, en précisant qu'une mauvaise lame, malgré le beau temps, avait fait le coup, elle poussa un cri qui glaça tout le monde, et brusquement se mit en route.

Tête baissée, Catel Le Dréo a foncé devant elle, et se hâte, sur les pas de sa douleur. Elle se hâte, à grand bruit de socques. ses cotillons à l'ancienne mode tressautant d'une façon qui ferait rire, n'était ce qu'on sait déjà ou ce qu'on devine. Elle se hâte, sans reconnaître aucun des groupes en beaux habits qui lui font place silencieusement, sans voir les ajoncs qui fleurissent, ni les orges qui blondissent, ni les roseaux qui bruissent, rien, rien de ce lumineux dimanche de juin que le bon Dieu a voulu choisir pour lui prendre ce qu'elle avait de plus cher.

Boënnec, qui la suit à dix pas, se demande à quoi bon tant courir. Qu'est-ce que ça changera, dites, à son malheur, qu'elle arrive là-bas une heure plus tôt, une heure plus tard?... Mais Catel ne se demande pas à quoi pense Boënnec. Vers Kéréon, elle enjambe un échalier, et maintenant elle continue du même train, par le sentier qui zigzague à travers champs jusqu'au

ménez. Sa maison est au bout, sur la gauche. Est-ce le « là-bas » auquel pensait Boënnec? Non, il sait bien qu'à l'approche du hameau elle prendra à droite et non à gauche, par le chemin de sable qui conduit à la grève... C'est fait. Une dune se dresse, et puis une autre. Et soudain un souffle plus vif, une grande voix dominatrice : la mer. En un point de la vaste plage grise qui la borde, des gens immobiles semblent attendre. Qui? Elle peut-être et sa douleur. Une douleur humaine, c'est toujours intéressant à regarder. Oui, si ces gens sont là, c'est à cause d'elle, à cause de ce qui lui arrive, et dont la nouvelle, déjà, fait le tour du village, se glisse par les portes ouvertes, accueille les derniers équipages au débarquement : « Vous savez bien, Catel Drézen, la veuve du défunt Le Dréo : eh ! bien, son fils Laurent s'est noyé. » Seigneur ! quoiqu'elle ait de la langue comme une vraie bigoudenn, et pas peur d'exercer celle des autres, certes, elle n'en demandait pas tant !

Ceux-ci, du moins, se taisent. Ils se taisent parce qu'elle est là, et que c'est à elle de parler.

Elle n'en doute pas, la pauvre Catel. Les grandes douleurs ne sont pas muettes, en ce pays de plein air. D'instinct s'est faite la distribution des rôles, au bord de la mer retentissante, dans cette scène qui en répète tant d'autres. Eux ils sont le chœur, loquace en l'absence du protagoniste, discret maintenant, révérencieux, tout oreilles. Elle... elle entame son *lamento*, jailli du cœur avec des larmes, comme ses larmes attendu pourtant, elle le sait. Sur un accompagnement de larmes, de cris qui explosent ou qui s'étranglent, les paroles s'enchaînent et se succèdent comme les versets d'un cantique funèbre, ponctués en refrain d'apostrophes à Dieu. Elles disent dans la forme rituelle la jeunesse et la force perdues de Laurent, et son malheur à elle, qui lui survit :

« Et où est-ce qu'il est maintenant, le pauvre gars? A rouler au fond de l'eau, lui qui nageait si bien !

» Avec du sable et des rochers comme lit, des rochers pour lui déchirer la peau, et du sable pour lui remplir la bouche, mon Dieu !

» Parmi les poissons et les crabes qui lui mangeront les yeux, mon Jésus !

» Ses yeux qui étaient si brillants et si gais !

» Et sa bouche qui s'ouvrait si souvent pour rire et pour dire des blagues, mon Jésus ! mon Dieu !

» Car c'était un dégourdi comme il y en a peu, et personne ne dira le contraire.

» Où est-ce qu'il n'était pas le bienvenu? Dans quelle noce est-ce qu'on n'était pas fier de l'avoir?

» S'il fallait chanter une chanson nouvelle, dites-moi s'il avait son pareil, et mêmement pour les anciennes?

» Ou bien pour conduire une gavotte ou pour danser le *jabadao*?

» Un dégourdi, mais bon pour tout le monde, mon Jésus ! mon Dieu !

» Un gars honnête qui n'aurait fait tort d'un liard à personne; qui travaillait sur l'eau comme il travaillait à l'usine, mon Jésus !

» Qui ne rentrait jamais soûl à la maison, un peu liché tout au plus.

» Et qui aurait nourri une femme comme il nourrissait sa mère, mon Dieu ! mon Dieu béni !

» Il était ma joie et mon soutien, et j'étais trop heureuse avec lui.

» Et c'est pourquoi vous me l'avez enlevé, mon Jésus ! mon Dieu !

» Qu'est-ce qu'elle va devenir, la pauvre vieille mère, sans son fils?

» Car elle n'est plus qu'une vieille, une pauvre vieille femme, à présent.

» Qui n'a plus qu'à mourir, elle aussi, mon Sauveur, mon Dieu ! »

Et Catel, ce disant, s'abandonne à une tempête de sanglots. Autour d'elle, c'est le grand silence qui convient, en attendant les paroles calmantes qui conviendront aussi. Le silence? Pas tout à fait. Des sanglots répondent aux siens, timides, étouffés, des sanglots d'enfant. Qui sanglote ainsi? C'est Fanchic, l'autre fils, le petiot. Et le cantique, aussitôt, de reprendre :

« Ah ! c'est toi, pauvre Fanchic ?

» Tu es si petit, vois-tu, que je t'avais oublié; si petit et si maigre, ma foi, qu'on ne peut te compter pour de bon.

» Pleure, pleure, tu as raison de pleurer, mon Dieu !

» Comment te passeras-tu de ton grand frère, pauvre Fanchic?

» Et comment feras-tu pour le remplacer, mon Jésus?

» Tu as treize ans sonnés, et qu'est-ce que tu sais faire, dis un peu?

» Qu'est-ce que tu sais faire, que manger ta part de pain, et réclamer du beurre quand il n'y en a pas?

» A treize ans il y a beau temps que Laurent gagnait l'argent de son pain, Dieu béni !

» Qu'il maniait l'aviron et savait étarquer une voile...

— Moi aussi, geint Fanchic.

Catel s'arrête un instant, suffoquée ; mais ce n'est que pour mieux poursuivre :

— Toi, mon pauvre maigriot? Toi, avec ta langue peut-être.

» Mais pas avec tes bras, bien sûr, pas avec tes bras, Seigneur Dieu !

» Dis, c'est toi qui mettras la plate à l'eau, si on la ramène, comme il faut l'espérer?

» C'est toi qui la tireras au sec?

» C'est toi qui mouilleras les filets?

» Pourvu qu'ils ne soient pas perdus, mon Sauveur !

» Dis, c'est toi qui les lèveras, tout seul?

» Car Laurent faisait cela tout seul.

» Tout seul ! Et plus personne pour le faire, mon Dieu !

» Ah ! la plate n'a plus qu'à pourrir, maintenant !

» Et les filets n'ont plus qu'à rester au grenier, jusqu'à ce que les souris les aient rongés maille par maille !

» A moins que je ne vende tout, pour payer notre pauvre pain, Jésus !

» En attendant que nous allions le mendier de porte en porte et de village en village,

» Le sac sur l'épaule et le bâton à la main, mon Jésus ! mon Dieu ! »

Précision décisive, qui porte à son comble l'émotion dont l'assistance a faim et soif. Des femmes pleurent avec Catel, d'autres ont les larmes aux yeux. Les hommes remuent un peu pour cacher leur trouble. Tout à l'heure, quand ils se répandront dans les hameaux, ils pourront employer la for-

mule : « C'était une pitié de l'entendre !... » Peu à peu, cependant, Catel s'est apaisée, et l'on s'apaise. Silencieuse, elle regarde du côté de la mer, et tous regardent du même côté.

— C'est là, — observe le chef du chœur, dont le moment est venu.

Et son doigt désigne une double pointe de roche, noire, de toute l'écume qui bouillonne alentour.

Le chef du chœur est Olivier Bariou, un matelot d'âge et d'expérience, reconnaissable de loin à son feutre éternel, et qui porte toute sa barbe. Son rôle est de faire sortir du milieu de cette barbe grise et bouclée des propos justes, exacts et raisonnables. Il renseigne, il explique, et Catel, saturée de lyrisme, le questionne d'un ton posé. Voici : la lame est arrivée par le travers. Laurent, les yeux fixés sur une bouée, n'a pas vu venir cette maudite lame. Sans reproche, il se fiait trop à sa chance : le malheur tombe sur vous quand vous vous y attendez le moins. Une plate, ça ne tient pas sur la mer. La sienne est entre les deux eaux, à cette heure. Il y a un moment, on voyait encore le bout de son étrave... Si on la retrouvera? Bariou ne dit pas non. Et qui sait? Peut-être sans grosse avarie. L'endroit n'est pas trop malsain : au pied même des Gloanejen, on trouve du sable.

— Et lui?

— Lui aussi, peut-être. On cherchera. On fera son possible.

Un temps. Catel interroge la mer comme une énigme. Vous croyez peut-être qu'elle tend le poing à la « gueuse », qu'elle l'injurie, qu'elle l'accable de ses imprécations maternelles? Eh bien! non : elle se tait et elle regarde les lames qui déferlent à intervalles réguliers. D'où elle se tient, on suit de profil leur course. Elles passent l'une après l'autre, se formant et se déformant sans repos. Derrière la masse d'eau qui se gonfle, une masse d'eau s'affaisse pour se gonfler à son tour. Elle se gonfle, s'élève, s'élance et explose en gerbe sur la roche. Elles n'ont pas l'air méchant, ces lames dans cette lumière de printemps. On dirait qu'elles jouent comme de grandes filles rieuses. Elles ont dû jouer avec Laurent, le faire sauter en l'air avec la plate et son aviron de godille, et rire, sans malice, du bon tour...

— Allons, qu'est-ce que nous ferons de plus à demeurer ici?

Elle entraîne du côté de la maison Fanchic, qui la suit à regret. Et les autres, ayant eu leur pleine mesure de son affliction, se dispersent à leur tour vers la bonne soupe dominicale qui mijote dans la marmite de fonte. Toute bleue comme la ceinture des Saintes Vierges, dans son cirque de roches et de dunes, la mer reste seule à élever la voix, et rythme à coup de vagues le silence, comme une puissante horloge montée pour l'éternité.

*
* *

La plate a été retrouvée le soir même, et ramenée à la remorque, lentement, lentement, par Bariou aidé de Boënnec. La voilà au sec, maintenant. Non, elle n'est pas abîmée ; à peine écorchée à tribord : un coup de coaltar, il n'y paraîtra plus. Pourvu que les gamins ne l'entaillent pas avec leurs couteaux ! Tâche d'ouvrir l'œil, Fanchic.

Trois jours après, c'est Laurent qu'on repêche. Bariou vient l'annoncer à Catel :

— Vous comprenez, — lui explique-t-il, — nous sommes dans la pleine lune. La mer descend très bas. Alors, Youenn Boënnec et moi, nous sommes allés faire notre tour du côté des Gloanejen, quand ils sont venus au sec. Nous pensions bien que le pauvre gars était dans ces parages. Mais nous n'étions pas seuls à le penser : croirez-vous que Fanchic y était déjà?

— Voilà donc pourquoi il s'est levé si tôt !

— Sûr et certain ! Avec lui nous n'avons pas eu la peine de chercher. Il n'est pas sot, le petit gars ! Du premier coup il avait mis la main dessus : « Tonton Olivier, qu'il me dit, viens-t-en m'aider, donc. — Qu'est-ce que c'est, Fanchic? Tu as trouvé une dormeuse? — Ce n'est pas une dormeuse, qu'il répond, c'est Laurent qui est ici. — Pas possible ! dit Boënnec. — C'est vrai pourtant », qu'il redit. Oui, ma foi, c'était vrai : le pauvre Laurent était bien là, lui ou du moins son corps... Allons, Catel, ne pleurez pas. Il ne faut pas pleurer, Catel.

— Je ne peux pas m'en empêcher : ça me pique trop les yeux.

— Donc, Fanchic l'avait trouvé, comme je vous dis. Quant à le tirer de là, c'était une autre affaire. Je pense qu'il avait peur un peu de le toucher. Et comment est-ce qu'il aurait fait son compte? Il n'avait pas la force qu'il faut, le pauvre petit! Heureusement que nous sommes venus !

— Heureusement ! — ponctue Boënnec, qui vient d'arriver.

— Les jambes étaient engagées dans un trou de roche, et certainement il aurait fallu une mer à tout casser pour le sortir de là. Mais nous ne l'y avons pas laissé. Il aurait été plus réglementaire d'attendre les gens de la mairie : seulement le flot l'aurait recouvert, en attendant. Nous l'avons porté en haut, sur le sable.

— Il n'est pas trop défiguré? — interroge la mère entre deux sanglots.

— Pas trop. Vous savez, la roche est rude aux Gloanejen, les moules sont coupantes, et il y a toujours des homards et des congres à rôder là dedans... Nous lui avons couvert la tête de sa blouse... Enfin, l'important est qu'il soit retrouvé. n'est-ce pas? Comme ça, vous pourrez le mettre en terre bénie, et c'est une grande consolation.

Oui, oui, c'est un grande consolation; Catel le pense comme eux : ce qui ne l'empêche pas d'éclater en larmes en arrivant près du cadavre, qu'entoure à peu près la même garde que l'autre jour. A genoux près de lui, elle pleure très fort et longtemps. Ses pleurs n'ont pas eu le temps de sécher que d'autres jaillissent. Il en jaillit à chacune des constatations navrantes qu'elle fait à haute voix :

— Comme ses pauvres mains sont blanches et gonflées !... Comme sa bague d'argent lui serre son pauvre doigt !... Et ses pauvres pieds, qu'est-ce qu'ils ont fait de leurs sabots?... Où est-ce qu'il est parti, son béret neuf?

Quelqu'un lui souffle :

— Il pourrait être resté quelque chose sur lui.

En effet ! Ce n'est pas une raison parce qu'il a perdu la vie pour ne point sauver ce quelque chose.

Et Catel, avec des doigts pieux, mais résolus, lui retourne méthodiquement les poches, encore pleines d'eau et de sable.

Elle en tire une montre en nickel, qui risque bien de ne plus marcher, un couteau « Véritable Pradel » (la meilleure marque, affirme Bariou), qu'on dérouillera, une blague à tabac en cuir, un mouchoir bordé de rouge, orné en noir du cuirassé *Vergniaud*, — cadeau du cousin Canévet, qui le lui apporta de Toulon, — et puis, sous le mouchoir, un porte-monnaie où il ne doit pas y avoir grand'chose, assure-t-elle, en pensant que huit jours avant sa mort il lui avait remis son mois de soudeur, d'où elle extrait toutefois quelque menue monnaie, une pièce de dix sous, une autre de vingt, et puis (qu'est-ce à dire?), bien serrés dans le compartiment du milieu, une grosse pièce en argent et une petite en or. C'est donc que Laurent ne lui avait pas tout donné, l'autre samedi? Il faut bien le croire. Et puis après? A son âge, on a ses petites dépenses qu'on n'a pas besoin de confier à sa mère. Et s'il les lui avait remises, cette pièce jaune et cette pièce blanche, elle n'aurait pas l'agrément de les découvrir, à cette heure. Une vraie surprise ! C'est comme s'il l'avait fait exprès, le cher fils !

— Hein? — fait Bariou, pour plaisanter un peu. — Ce ne sera pas plus mal dans votre armoire que dans celle aux poissons.

Et Catel pense sans déplaisir qu'elle doit bien un verre de goutte à Bariou et à Youenn Boënnec, pour leur peine.

***

L'eau des toits s'en va aux citernes, celle des ruisseaux à la mer. Et l'argent, où va-t-il?

La pièce de cent sous est partie, et aussi la pièce de dix francs, et beaucoup d'autres pièces encore... Les enterrements coûtent cher, quand on fait bien les choses. Le menuisier avait dit :

— Un cercueil? Il y en a de tous les prix. Si vous le voulez à l'ancienne mode, tout plat, à six faces, ce sera trente francs. Mais si vous le voulez à la mode nouvelle, à sept faces en bon sapin du Nord, ce sera vingt francs de plus. On ne peut pas faire à moins, Catel. Sept faces : il faut plus de bois, et c'est plus ouvrageux.

Catel n'a pas hésité :

— Vous le ferez à sept faces.

Mettre dans une caisse démodée le corps de son Laurent, lui si faraud de son vivant, si entendu pour sa toilette? Quel jeune homme mieux que lui sut faire monter sur un plastron de chemise à grosses raies les cinq boutons du pantalon-ceinture, ouvrir d'une façon plus cavalière le bas d'un gilet de drap bleu, mieux allonger un béret sur le front ou, quand la mode vint aux casquettes, incliner plus crânement la sienne sur l'oreille droite ou gauche? Qui laissait pendre avec cet air de n'y pas penser une cigarette à sa lèvre? Qui se donnait un balancement aussi aisé des épaules, en se promenant, les mains dans les poches, par les après-midi de dimanche, sur les routes pleines de jeunes filles?... Un cercueil au rabais ! Il viendrait, la nuit, lui en faire le reproche.

Le menuisier est donc venu avec sa belle châsse, et a fait constater un autre progrès à Catel : c'est qu'au lieu de clous, il y a des vis. Des vis, vous comprenez, c'est bien mieux : on n'a pas à frapper dessus à coups de marteau. On tourne : ça ne fait aucun bruit.

Et puis ce qui se visse peut se dévisser : il semble à Catel, grâce à ces vis, que son Laurent sera moins prisonnier là dedans.

Tout de même, avec ces vis et ces sept faces, voilà cinquante francs qui sont allés dans la poche du menuisier. Et il a encore fallu, une fois la cérémonie achevée, régaler les porteurs, payer les sonneurs, le bedeau, le prêtre. Et puis il faut vivre, on a beau pleurer. Le pain de quatre livres ne moisit pas sur la table, le lard s'en va morceau par morceau du charnier. On ne peut pas toute l'année se contenter des berniques, des moules et des bigorneaux que Fanchic trouve à la grève, en y mettant le temps. Où sont les bonnes *cotriades* de Laurent, les daubes odorantes de pommes de terre et de poisson frais?

Un samedi soir qu'elle est allée au village chercher des tripes chez la bouchère, qui est aussi épicière et cabaretière, comme elle tendait sa monnaie, cette femme lui dit, en baissant un peu la voix, et du ton geignard dont elle lui aurait demandé la charité :

— Il y a aussi vingt-quatre francs et six sous qu'il vous reste à me devoir.

— Vingt-quatre francs et six sous ! Depuis quand donc, Seigneur Dieu?

— C'est pour les dépenses de ce pauvre Laurent. Vous savez qu'il les faisait de préférence ici, le cher gars ! Bien sûr qu'il ne vous les aurait pas laissées à payer s'il avait vécu !... Si vous voulez voir, c'est marqué sur mon livre. Tenez : cinq réaux le 29 mai ; deux écus quatre sous le 31...

— Oui, — approuve Catel en regardant avec docilité ces chiffres et ces lettres qu'elle ne sait pas lire.

— Encore un écu trois sous le 2 juin...

— Oui, oui, c'est marqué.

Elle approuve tout, comme approuvent ces messieurs qui sont dans la salle autour d'une petite table chargée de grands verres où il y a des liquides bruns, jaunes, rouges : le sous-brigadier de douane, le garde-maritime, le maître d'école, un gérant de *friture*. Ce sont eux que la patronne regarde, et dont les hochements de tête la soutiennent. Mais, généreuse, elle revient à Catel :

— Et vous, Catel, vous ne prendrez pas quelque chose? Ne dites pas non : une goutte de doux, si le fort vous fait peur?

Mon Dieu, le fort ne fait pas peur à Catel, parce que — vous savez — le fort, il n'y a encore que ça pour donner de la force. Elle accepte un verre de vulnéraire, qu'elle vide d'un trait, avec une grimace horrible, pour témoigner devant tous que si elle boit ce breuvage, c'est par raison et non par goût. Puis, ayant remercié et promis la somme pour le lendemain — oh ! ça ne presse pas ! — elle s'en va, à demi réconfortée dans son souci.

Et voyez sa chance : à peine sortie, elle rencontre Olivier Bariou, assez gai, comme il est naturel à la fin de la semaine. Elle lui conte l'histoire des vingt-quatre francs six sous. Et d'abord Bariou lui jette un froid en lui assurant d'un ton jovial que Laurent a laissé traîner quelque autre dette, soit chez le marchand de cordages, soit chez le marchand de tabac. Mais quoi? Est-ce une raison pour se désespérer?

— Entrons ici.

Ici, c'est une des vingt-trois auberges du village. Catel ne demande qu'à s'en remettre à une énergie plus allègre que la sienne. Il la pousse dans la salle commune qui est en contre-bas de la route. Une odeur d'alcool flotte dans la fumée des pipes

et la rumeur des voix. Des hommes, entassés par groupes, parlent tous ensemble, en soufflant leur haleine au nez les uns des autres. Quelques-uns paraissent peu solides sur leurs jambes. Mais tous disposent à leur gré du lendemain, tous bâtissent fièrement l'avenir, tous disent : « Moi » avec une pleine confiance dans l'infini de leurs forces, avec la certitude candide de faire la pluie et le beau temps. Beaucoup de ces hommes sont de ceux dont la femme ou la mère dit aux voisines :

— *Quand il est à jeun*, il n'y a pas de plus grand travailleur, il n'y a pas de meilleur marin, il n'y a pas d'ouvrier plus adroit. C'est dommage qu'il boive tant.

Dommage? Allons donc ! Comment les idées pourraient-elles affluer mieux que le verre en main? Quand l'espérance est-elle plus inventive? C'est alors qu'on voit les aubaines fondre sur les gueux, les baies se peupler de poissons, les filets ramener de l'or, et que les soucis s'échappent du cœur comme l'eau d'une gouttière.

— Il ne faut pas se faire de bile, — conseille Olivier après avoir commandé un cognac et un vulnéraire. — De la bile? Pourquoi? A quel sujet? C'est une pauvre dette qui vous fait peur? Un jour vous devez, le lendemain on vous doit. Y a-t-il eu quelqu'un au pays d'aussi endetté que tonton Bariou? Deux fois jeté à la côte, son bateau perdu la deuxième, et sans remboursement encore, faute d'une faillie prime d'assurance qui n'avait pas été payée. Plus un sou dans l'armoire, des enfants plein la maison. Il a bien fallu faire des dettes à ce moment-là. Des dettes? Heureusement que j'en ai fait. C'est grâce aux dettes que j'ai pu ravoir un bateau, des agrès, des engins, regagner ma vie. Où est-ce que j'en serais, sans les dettes?

Il dit cela d'un tel ton ! Catel ne demanderait qu'à se laisser convaincre ; mais elle n'a pas encore, malgré les vulnéraires, dégagé complètement ses pieds des lourds sabots du bon sens.

— Vous allez, Olivier, vous allez ! Bon pour vous, peut-être, qui êtes un homme, qui avez un métier...

— Et Fanchic?

— Fanchic !

Catel soupire, lève les yeux :

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de lui?

— Il ne peut pas être mousse, comme un autre?

— Qui voudra l'embarquer?

— Attendez : il y a mousse et mousse. Mousse de bateau? Non, bien sûr : il ne pourrait pas ; il n'a pas les bras assez durs. Je voulais dire mousse d'usine. Il aura toujours la force de frotter une boîte dans la sciure et de porter des couvercles de fer-blanc aux soudeurs, en attendant qu'il devienne soudeur lui-même.

— Comme son frère.

— Justement ! Ce n'est pas un mauvais métier.

— Si j'allais chez monsieur Garreau, où travaillait Laurent, vous croyez qu'il me prendrait Fanchic?

— Pourquoi pas?

Alors inutile de traîner. Demain, sans le réconfort du vulnéraire, peut-être qu'elle n'oserait plus. Mais la politesse exige qu'elle offre d'abord sa tournée. Olivier refuse : plus tard, quand Fanchic aura apporté sa première paie.

La voilà partie à grands pas. La voilà qui pénètre sous le portail de l'usine, où s'inscrit en grosses lettres : *Défense d'entrer*. La voilà qui, d'une main tout de même hésitante, mais sans frapper (elle ignore ces grimaces des villes), ouvre la porte du bureau où le directeur fait des écritures. Qu'est-ce que c'est? M. Garreau se retourne d'une pièce sur son fauteuil de molesquine avec la mine fâchée de quelqu'un qu'on dérange Mais il a reconnu la mère de Laurent Le Dréo. Ses deux filles sont allées à l'enterrement. Les ouvriers de l'usine ont offert une couronne. Il est décent que M. Garreau fasse bon accueil à cette mère en deuil, et qu'il soupire un peu avec elle. Voyons, qu'est-ce qu'il peut faire pour lui témoigner sa bonne volonté? Prendre Fanchic à l'usine? Diable ! Diable ! Ce n'est guère le moment : l'atelier aurait plus besoin d'un ouvrier que d'un mousse. Et puis, bien gringalet, ce garçon ! Enfin, qu'elle l'amène : on lui trouvera toujours un emploi... Là ! Voilà qui est fait. Est-ce qu'elle ne va pas s'en aller, la bonne femme?

Pas encore : Catel rumine une idée, tourne la langue, la retourne, et se décide :

— Si c'était un effet de votre bonté, monsieur Garreau...

M. Garreau dresse une oreille inquiète.

— De me faire un mot de billet pour la mairie...

La malheureuse ! Sur quel nid de serpents elle vient de mettre la main ! M. Garreau a sursauté :

— La mairie ! Elle se fout bien de vous, la mairie ! Vous ne connaissez pas encore la fripouille qui vous administre, avec l'aide d'une pire fripouille, son secrétaire. Voilà dix ans qu'à eux deux ils vous rançonnent, dix ans que je m'époumonne à le crier sur les toits, dix ans que vous vous entêtez à leur donner raison avec votre bulletin de vote.

« Pas moi, du moins », a bien envie de dire Catel. Mais M. Garreau ne l'entendrait pas; il ne la voit plus, ne s'adresse plus à elle. Par-dessus la tête de la pauvre femme qui n'en peut mais, il flagelle de son indignation toute la commune, comme si elle se pressait dans les dix mètres carrés de son bureau. Rappellera-t-il des faits notoires? Il les rappelle : cette majoration de deux cents pour cent des frais de peinture du bateau de sauvetage; ces secours à des inondés, qui furent alloués à des morts; ces terrains en bordure de l'eau, escamotés aux riverains et vendus le prix d'une bouteille d'eau-de-vie à des compères; ces bons de pain fictifs dont le montant était porté sur des factures de complaisance... Vous en faut-il encore? Il va, il va, la parole tonitruante, foudroyant le maire infidèle, faisant une bouillie de son éminence grise de secrétaire, un massacre des conseillers complices, bafouant de son ironie une population stupide qui, pareille aux sauvages de la Guinée, n'a de culte que pour les fétiches malfaisants, et finissant par s'apercevoir qu'il n'a devant lui qu'une pauvre vieille éberluée, qui ne fait pas de politique, qui ne vote pas, et qui ne connaît de la République que son effigie sur les pièces d'argent.

— Vous comprenez, ma brave femme, ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous.

Et, radouci, il lui rédige d'une belle écriture le « mot de billet » qu'elle demande. Il « se permet de recommander à la bienveillante sollicitude de monsieur le maire la nommée Catherine Drézen, veuve Le Dréo, qui, par la perte du fils qui était son unique soutien, noyé le 6 du courant parmi les brisants dits les Gloanejen, se trouve vouée, à défaut d'un prompt secours, à la plus noire misère, etc. »

Même, pendant qu'il y est, il lui libelle une autre feuille pour le syndic des gens de mer, « encore un joli coco ! », en précisant que l'effet de cette double requête sera celui d'un cautère sur une jambe de bois ! Catel palpe les papiers d'un doigt reconnaissant et révérencieux, palpe la pièce de cent sous qui s'y trouve jointe, avale avec componction le verre de vin que la bonne lui remplit à la cuisine, et reprend le chemin de son *ménez* en se disant qu'au fond ce M. Garreau ne manque pas de cœur, mais qu'il a de drôles de façons et qu'il épouvante un peu trop le pauvre monde.

***

Et puis, soyons justes : les gens ne sont pas si mauvais qu'il le dit. Monsieur le syndic a reconnu, en ouvrant un livre beaucoup plus grand que celui de la bouchère, que Laurent était porté sur les rôles, et a promis d'écrire à Quimper. Le secrétaire de la mairie, ayant mis ses lunettes, a pris « bonne note » de la demande et juré qu'il ferait son possible pour qu'il y fût « donné suite ».

En attendant, Fanchic est entré à l'usine. Oh ! sans le moindre enthousiasme. Il a fallu pour l'y décider lui faire presque un scène. Il pleurnichait, faisait sa vilaine moue. Alors Catel a élevé la voix. Elle lui a remontré son indignité, lui a répété sur un ton dénué de douceur :

— A quoi es-tu bon, vaurien? Dis un peu, à quoi?

Alors Fanchic, faisant son examen de conscience, a loyalement récapitulé en lui-même ses occupations coutumières. Mettre des plates à l'eau sans la permission du patron, et se sauver à toutes jambes quand il vient, ramer ou godiller au sec, dessiner à la craie des bateaux sur des portes ou les y graver à la pointe d'un couteau, fumer, en crânant, des bouts de cigarettes, pêcher des crapauds de mer avec des épingles boëttées de bigorneaux, chiper du crin à la queue des chevaux pour en tresser des lignes, manger dans les champs des grains de blé vert ou des petits pois sucrés, se baigner sans caleçon, se battre à coups de cailloux avec les gamins de son âge, dresser des lacs contre les moineaux, les poursuivre avec une fronde, voilà l'emploi le plus clair de ses journées : emploi

malfaisant, délicieux, mais qui ne rapporte pas un centime.

Ses anciens camarades de jeu ont disparu l'un après l'autre : la plupart embarqués sur des bateaux du port, quelques-uns partis à Brest, aux Pupilles, ou engagés à des usines, eux aussi. Lui-même il commence à connaître la nécessité de gagner des sous, depuis que Laurent n'est plus là pour lui en donner. Il se résigne.

A midi, sa mère vient lui porter sa soupe dans un pot de fer émaillé. Le soir, il mange à la maison. Elle lui pose des questions sur son travail, feint de s'y intéresser pour l'y intéresser lui-même. Mais il ne répond que par *oui* ou par *non*, ne sortant de cette réserve que pour lui apprendre, avec des yeux brillants d'admiration, que Thomas Calvez a porté vingt-trois mille sardines à l'étêtage, et que Tin à Floc'h a pêché douze mille petits maquereaux, que le Pemp s'est fait tailler une misaine si large qu'on la borde à l'étambot, que le nouveau canot de Cridou est un fameux *clipper*...

Après tout, qu'est-ce que cela peut faire, qu'il aime ou qu'il n'aime pas son travail, s'il en vient à bout comme un autre, si au bout du mois vient la paie? Elle, la première, est-ce qu'elle aime le sien? Certes, elle n'est point lâche : qu'il s'agisse de traire la chèvre, d'arracher les pommes de terre, de ramasser du goëmon, de fendre du bois (bien que ceci devienne pénible à ses reins moins souples), elle fait tout ce qu'elle a à faire. Mais elle le fait sans cœur à l'ouvrage, parce que celui qui était la fierté de sa vie n'est plus là.

Elle a bien pleuré, bien crié sur le cadavre, sur le cercueil, sur la fosse, parmi les gens qui écoutaient. Mais sa vraie détresse est dans cette solitude. Ce qu'elle éprouve maintenant, elle ne le dira pas, on ne le lui demande pas non plus. C'est son secret de mère douloureuse, et vous seul, ô Jésus, pouvez connaître cette croix. Et comment le ferait-elle entendre? Ce sont des pointes qui pénètrent soudainement dans sa chair, chaque fois que surgit du passé une image trop nette ; et c'est encore un poids qu'elle ne peut ôter de sa poitrine, elle a beau soupirer.

Maintenant qu'elle n'a plus trop d'inquiétude au sujet du pain quotidien, que Fanchic gagne quelques écus à l'usine et qu'elle touche la part de sa plate, louée à un pêcheur de Ker-

vedal, elle peut se donner davantage à sa peine. Elle ne la partage qu'avec sa voisine Isabelle, qui est veuve comme elle et qui, le printemps dernier, a conduit en terre sa fille unique. Sans Isabelle et le café au lait, quelle joie lui resterait-il en ce monde?

Et Fanchic? Fanchic est un enfant qui, à treize ans, n'en paraît pas dix, et qui, pour l'esprit, n'en a pas davantage. C'est perdre son temps que de compter sur lui. Absorbée par son deuil, comment prendrait-elle garde aux façons de son petit? Or, un jour qu'elle lui portait son manger à l'usine, quelle n'est pas sa stupeur d'apprendre qu'il n'y est pas venu, ce matin là! Et d'abord, au coup qu'elle en reçoit, elle découvre du moins qu'elle l'aime, son Fanchic. Mais s'agit-il bien de s'inquiéter? Un mousse l'a vu rôder de bonne heure sur la côte... De fait, quand il rentre à la maison vers la fin de l'après-midi, chargé d'une demi-douzaine de vieilles et d'autant de tacots, tout s'explique le plus simplement du monde : ce matin, comme il était en avance, il s'est laissé emmener en canot par Gloaguen, qui avait des casiers à poser de l'autre côté de l'île Conq. Il croyait avoir le temps de revenir. Mais ce fut beaucoup plus long que ne l'avait dit Gloaguen, parce que le vent contraire tomba sur eux, et qu'il fallut tirer des bords. Après il a eu honte de rentrer à l'usine. Alors il est resté en mer, on a pêché à la ligne, relevé les casiers, fait la soupe. Et voilà !

Et voilà? Il a vite fait d'arranger les choses, ce petit sans-tête... Enfin elle admet. Le plus fautif en l'affaire ce n'est pas Fanchic, c'est Gloaguen. Il ne pouvait pas prévoir le vent, ce grand niais? Et s'il lui a fait perdre sa place, à cet enfant?... Allons, tout s'arrangera. On ira trouver demain M. Garreau, on lui dira la vérité ou autre chose...

Fanchic fait sa moue, regarde de travers une assiette du vaissellier, et déclare d'une voix sourde, mais péremptoire :

— Je ne retournerai pas à l'usine.

Qu'est-ce qu'il dit? A-t-elle bien entendu? Il ne retournera pas?... La corde ! La corde !

Ladite corde est un bout de filin lové et pendu à une cheville, qui peut servir de drisse pour un mât, de longe pour la chèvre ou d'instrument pour les justes sévices. Catel a quelquefois la main leste et, quand elle s'est saisie de cette corde,

tant pis pour ce qui se trouve à sa portée, reins, dos, bras ou jambes : Fanchic, en ce cas, n'a d'autre ressource que de se couvrir le visage de ses coudes, ou bien de jeter ses sabots s'il les a aux pieds, et de se sauver au plus vite. Mais, cette fois, il a beau voir la corde vengeresse au poing maternel, il ne bouge pas ; l'air têtu, il répète :

— Je ne retournerai pas à l'usine.

Catel en est si saisie que les bras lui en tombent, et la corde aussi.

— Pourquoi est-ce que tu n'y retourneras pas, propre à rien? — lui dit-elle d'un ton où ne gronde plus qu'une fausse colère.

Pourquoi? Comment répondre? Est-ce qu'il sait au juste? Du moins est-ce qu'il sait le dire?

— Dis pourquoi, — insiste la mère. — Est-ce qu'on t'a battu?

— Non.

— Insulté?

— Le contremaître m'a appelé puceron.

Il s'est permis cela, le contremaître? Tout s'explique et se justifie. Puceron ! Est-ce que ses enfants, à ce malhonnête, sont mieux que ceux des autres? Elle le sait bien, que Fanchic n'est pas fort. Elle-même le répète assez, mais elle n'entend pas qu'on le tourne en ridicule ni qu'on lui fasse honte de son corps.

Elle le regarde comme elle ne l'a jamais regardé, et ses traits durcis par le travail, le vent, le soleil, que son bonnet de bigoudenn fait encore plus durs, se détendent. Le pauvre ! Il a des bras gros comme des allumettes, un buste de rien du tout, mais avec cela un petit air fier qui la satisfait. Ah ! ce n'est pas une fille. Sous le béret élimé et verdi, elle retrouve, entre les longs cils bouclés, les yeux pleins de malice de Laurent.

— Et depuis les autres mousses m'appellent puceron aussi.

Eux aussi ! C'est bien : ils ne le feront plus. Elle ira trouver M. Garreau ; elle lui contera la chose ; elle lui dira ceci et cela...

— Ce n'est pas la peine, mère ; je ne retournerai pas à l'usine.

— Bon ! bon ! Tu n'y retourneras plus, puisque c'est ton idée, — finit par concéder Catel, qui croyait qu'il n'y avait plus d'homme à la maison, et qui découvre, mi-résignée, mi-flattée, qu'il en reste un.

*
* *

Le lendemain, toutefois, tandis que Fanchic est Dieu sait où, Catel, effarée un peu d'avoir cédé, est allée voir si le syndic a une réponse. Hélas ! non. Et il ne sait pas... il ne peut pas dire... il ne prend pas sur lui de promettre... Est-ce que ce sera la même histoire à la mairie? Du coup elle se désespère, elle se demande si ce n'est pas elle qui devra abandonner le ménage pour entrer à l'usine, quand voici venir Fanchic, des rayons plein les yeux, qui pose, d'un air négligent, une pièce de quarante sous sur la table.

— Où est-ce que tu as trouvé ça?

— Je ne l'ai pas trouvé, je l'ai gagné.

— Gagné? Toi? Et comment?

— J'ai été avec des Parisiens.

Des Parisiens ! Catel, comme Fanchic, sait ce qu'il faut entendre par ce vocable. Qu'ils viennent de Paris ou d'ailleurs, ce sont des messieurs et des dames bizarrement vêtus — pas du tout comme les bourgeois du pays — qui débarquent au village soit du petit train, soit d'automobiles, un peu avant midi, et qui, assaillis aussitôt d'une nuée de gamins, leur posent des questions toujours les mêmes : « Où est-ce, le Trou de l'Enfer? Où, la roche des cinq victimes? Où, la Torche? Où, la barre? » La barre ! Elle n'existe qu'en carte postale. Mais ça ne gêne aucun des moussaillons : « Par ici, monsieur, madame ! » La barre, la roche des cinq victimes, le Trou de l'Enfer, la Torche, ils montreront tout ce qu'on veut, avec des commentaires servis dans leur meilleur français de l'école : « Ils étaient en train de manger leur *collationné*, monsieur. Il faisait beau comme aujourd'hui. La mer ne bougeait seulement pas. Alors une lame sourde est venue, etc. » Et ces messieurs, mesdames de s'exclamer, d'épiloguer sur la lame sourde. D'ailleurs, il y a les croyants et les esprits forts, ceux qui s'écrient : « Voyez donc quel tourbillon dans ce gouffre ! »

et ceux qui répondent : « J'en fais autant chaque matin dans une cuvette »; les héros qui, sublimes de sang-froid, vont jusqu'à la croix rouillée qu'on a scellée dans la roche, et ceux, surtout celles qui les poursuivent d'objurgations suraiguës : « N'allez pas là ! Il y a du danger ! Il faut être fou !... »

Voilà ce que Fanchic, mis en verve, raconte à sa façon à Catel, qui le savait un peu, mais que le récit amuse. Guider des Parisiens, ce n'est guère un métier ; cependant, s'il y a des pièces de quarante sous à prendre...

— Oh ! proteste Fanchic, tout le monde ne sait pas la manière.

— Alors, tu la sais, toi?

— Si je ne la savais pas, comment aurais-je gagné un écu?

— Mais tu ne m'as donné que quarante sous.

— J'ai acheté une ligne et des hameçons avec le reste.

Sans prévenir? Ce bout d'homme n'attend pas de grandir pour faire le maître...

A partir de ce jour, c'est de nouveau la vie libre pour Fanchic, la seule qu'il eût connue jusqu'à son entrée dans l'usine, mais fortifiée maintenant de l'autorité dont il se sent tout à coup investi, justifiée par les pièces d'argent ou de cuivre qu'il rapporte journellement à sa mère.

La route, les champs, les cours de ferme, où juillet se dispose à entasser les gerbes de blé et d'orge, mais surtout la jetée, le port, les roches, les plateaux goémonneux que le jusant découvre de Porz-Karn à l'anse de la Joie : vaste domaine où Fanchic opère, s'ébat, zigzague au gré de son humeur.

Armé toujours de deux lignes, l'une en crin et l'autre en ficelle, parfois aussi, quand la marée descend très loin, de la longue perche bidentée ou de l'haveneau de Laurent, il part chaque matin en chasse. Des mains agrippé aux aspérités du granit, il se laisse tomber le long des hautes parois suintantes, pénètre en des failles mystérieuses où sa venue met en fuite de petits crabes plats et noirs qui courent se nicher dans leurs trous, l'œil aux aguets, les pinces prêtes à la bataille. Il trotte parmi les fucus épais, glissant sur leurs vésicules gluantes, dégringolant de temps à autre (ce ne saurait être de bien haut), poussant, si la mer est assez basse, jusqu'à la zone

sauvage des laminaires. Des tumultes soudains, sous des creux de roches, le font sursauter. Qu'est-ce? Un homard, une dormeuse? Un congre? Ou un vulgaire crapaud de mer? Tremblant, les mains en fièvre, le cœur battant, mais la tête froide, il fourrage de la perche ferrée ou du crochet à ormeaux, comme un fox-terrier qui guette un rat. Quelquefois, il étouffe le bruit de ses pas, il rampe jusqu'à la margelle d'un trou d'eau, brusque vivier vert et mauve où rôdent des vieilles en velours versicolore, qu'il compte bien vendre quatre ou cinq sous pièce au village, ou savourer, le soir, avec sa mère, abondamment poivrées, sur un lit de patates. Au premier flot, il cueille de grosses crevettes qui bondissent dans son haveneau et qu'on lui achètera trente sous la livre à l'hôtel. Au besoin, un tour dans l'herbier vert y ajoutera beaucoup de petites, pour faire le poids.

Tout cela seul? Oui, de préférence. Ce n'est pas que Fanchic répugne aux camaraderies. Il a partie liée avec un certain nombre de petits va-nu-pieds ou traîne-sabots dans son genre, qui pataugent avec délices dans les mares et s'exaltent en commun à grand renfort de : *Mon Dieu ! Mon Jésus !* sur la découverte d'une bande de sprats ou de chinchards prisonniers du jusant, ou d'un *poch aan touac'h* — d'un « sac de couvreur » — qui est ce que vous, citadins, vous appelez poulpe, pieuvre, seiche, ou d'autres noms également fadasses. Il s'amuse avec eux, avec eux échange, outre quelques coups, les aménités usuelles, telles que: *tas de fumier, bête pourrie, crotte de chien, tête de porc*... Mais ce ne sont pas des amis : des compagnons tout au plus, et dont il ne veut pas s'encombrer. Il va son petit bonhomme de chemin, admet les alliances, mais redoute les intrusions. Il n'est pas mauvais d'être à plusieurs pour soulever les grosses pierres qui peuvent abriter des ormeaux : mais il ne veut pas être dérangé dans ses guettes lointaines, et garde pour lui ses découvertes. Parfois, aux grandes marées, l'un d'eux, qui coupe du goémon avec les siens, lui crie en le voyant se hâter vers la laisse de basse mer :

— Où est-ce que tu vas, Fanchic?

— Par là, — répondit-il avec un geste large, en se gardant de préciser.

Quand d'aventure la place est prise, il est tout prêt à croire

qu'on empiète sur ses droits. S'il pouvait, il disposerait le long de la côte des écriteaux interdisant à tous de pêcher sur les grèves de François Le Dréo.

Or ce solitaire a fait une conquête, et laquelle? Celle d'un Parisien. Il s'appelle Edmond, il aura quinze ans dans deux mois, et, quoique parlant et pensant en monsieur, il s'habille en matelot, porte un béret, une vareuse, de la toile cirée quand il pleut, et marche des épaules comme un vieux loup de mer. Quand on l'écoute, il sait tout. En réalité, il ne sait pas grand' chose. Il ne sait pas faire un nœud marin, attacher un hameçon, jeter une ligne sans la brouiller, pas même jouer à la galoche, « au bouchon », comme il dit dans son drôle de parler. Mais Fanchic, qui est un malin, lui a persuadé qu'il y est très fort, au contraire, et ils font de grandes parties ensemble, aux sous. Si vous voyiez le loup de mer Edmond lancer les pièces de fer, les « palets », comme il les appelle ! Ça tremble, ça vacille, ça roule où ça peut, d'une façon très rassurante pour l'adversaire, ce qui n'empêche pas Fanchic de simuler des frayeurs, de pousser des : « Mon Jésus ! » dramatiques, comme si à chaque coup l'enfant des cités allait lui souffler une fortune. Et le fait est que de loin en loin il abat la galoche, le hasard s'en mêlant, et c'est très bien ainsi, pour entretenir le jeu, surtout quand il y a peu de monnaie sur elle. Mais dès qu'elle s'y empile, Fanchic, ayant au préalable posé une pièce en bonne place, prend ses mesures, fait un pas, lance la deuxième pièce, et c'est bien rare quand elle n'envoie pas rouler au diable la galoche, tandis que les sous restent près de la pièce gardienne. Et Fanchic de dire, en les ramassant :

— C'est toi pourtant qui devais gagner.

— J'sais bien, — traînaille l'autre. — Mais y a pas : mon'ieux, t'es né coiffé.

Il ne s'en obstine pas moins à vaincre la mauvaise chance, jusqu'à ce que Fanchic ait à peu près gagné sa journée.

D'ailleurs, il a toujours des sous plein la poche, et n'est pas avare de lignes perfectionnées, d'hameçons droits ou irlandais, de pommes ou de gâteaux secs. Fanchic, en le rançonnant, le méprise, ce qui est justice, et ce mépris irait loin, si Edmond ne se rachetait un beau jour par une supériorité

manifeste. Il y a un piano à l'hôtel. Ce jour donc, Edmond s'y exerçait. Fanchic, qui l'attendait dehors, accroupi sur le gazon de la *palud*, l'écouta toute la demi-heure que durèrent les exercices, ravi. Quand l'autre l'eut rejoint, il lui demanda :

— C'est toi tout seul, Edmond, qui as fait sonner si longtemps le piano?

— Mais oui.

— Oh ! c'était joli ! C'était plus joli encore que le piano mécanique du courrier.

De ce fait, Edmond a pris du prestige. Il incarne l'Art, la Civilisation, toutes les merveilles lointaines des cités, que Fanchic ne connaît pas, qu'il soupçonne. Dans son admiration, Fanchic, qui sait vivre, l'invite à manger des crêpes chez sa mère, le jour du pardon de Notre-Dame de la Joie, qui est le 15 août. Il lui ferait plus de plaisir en l'invitant à le suivre dans ses randonnées de pêcheur. Mais décidément, non : il y a un Edmond d'essence plus qu'humaine qui fait sonner les pianos des demi-heures. Mais il y a un Edmond qui, à la grève, redevient un parfait Jeanfesse, un nigaudouille, un *cuign*, et qu'il est préférable de ne pas remorquer. Fanchic fait très pratiquement le départ.

— Attends-moi donc, Fanchic, une seconde.

— La marée n'attend pas, tu sais !

Sur quoi il laisse le pauvre Edmond se morfondre en son coin de falaise.

***

Qui lui a trouvé ce surnom? Il n'y a plus de Fanchic : c'est *Scrafic* qu'on l'appelle.

— Scrafic? — épèle péniblement Edmond, en y mettant l'accent de travers. — Qu'est-ce que c'est que ça?

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un scrafic? — s'étonne Fanchic... — Tiens, regarde.

Comme ils sont au bout de la jetée, il lui indique au milieu du port un vol zigzaguant d'oiseaux blancs comme neige, pas gros, mais terriblement actifs. Leurs ailes ne battent pas sur une lourde cadence, comme celles des goélands. Ils ne volent pas droit devant eux, comme les courlis. Ils ne rasent pas les

vagues, comme les plongeons. Ils ont l'air d'acrobates : ils s'enlèvent, s'arrêtent, virent, tournoient, se suspendent on ne sait à quels fils invisibles, par la plume, par la patte, par le bec, et se laissent brusquement tomber, comme une masse inerte, dans l'eau qui les éclabousse : par jeu, il semble ; on saisit pourquoi, quand on les voit reparaître avec un poisson qui frétille.

Autour d'Edmond et de Fanchic, des messieurs de l'hôtel regardent aussi.

— Ce sont des hirondelles de mer, — traduit l'un.

— Ou des mouettes de la petite espèce, — dit un autre.

— Ne serait-ce pas plutôt ce qu'on appelle des sternes? — insinue un troisième.

Un marin qui lave ses sardines intervient et gouaille :

— Ces oiseux-là, c'est tout pareil à ce gars-ci. Ça ne pèse rien et ça fait un remue-ménage de tous les diables. Voyez-les taper dans le banc des *esprats*. Ce failli mousse fait chaque jour le même métier, et ne laisse sa part à personne.

Il rit, et Fanchic ne se fâche pas.

***

La vérité cependant est que Fanchic, parmi ses roches, oublie volontiers ce qu'il y est venu faire, et laisse souvent reposer ses lignes, son croc, sa perche. Il hume, il écoute, il contemple. Le voici allongé au bord d'une vasque creusée dans le dur granit, pleine d'une eau si calme, si pure, qu'elle a l'air inexistante, et qu'il y trempe le bout du doigt pour la voir remuer ; ou bien qui s'appuie à une saillie pour mieux observer, à l'intérieur de grottes fraîches, des blocs tachetés de vert, de lilas, d'orangé, que le ressac a polis par places en les usant l'un contre l'autre, et dont plusieurs figurent de grosses meules ; ou qui s'attarde à interroger d'étranges crevasses, des fentes roses et mauves qui paraissent béer comme une chair soudain dévêtue, attirante et repoussante à la fois. C'est le repaire des anémones, des étoiles, des oursins. Parfois, au bout d'un de ces sillons, sous quelque pierre glabre, s'entend comme un bruit lent de mandibules : quel seigneur de la mer règne là, sur des débris de goémons putréfiés et sur un massacre de

moules? Il y a ainsi, au Viben, certain congre que personne n'a vu, mais que chacun connaît, et qui arrache boëttes, hameçons, lignes, sans jamais se faire prendre. C'est un gros morceau pour Scrafic : si seulement il lui montrait le bout du nez !

A certaines heures, l'odeur des varechs se fait plus âcre et saisit Scrafic à la gorge, avec une violence qui le délecte. Les souffles salés le soulèvent et gonflent sa poitrine d'enfant maigre, comme si toute la mer, tout l'espace qu'il découvre, y entraient. Le silence ou la rumeur des endroits solitaires le trouble. Il lui semble qu'il aille où il n'a pas le droit d'aller, mais où l'appellent des voix mystérieuses, où l'attirent des bras invisibles. Fanchic est beaucoup trop petit pour tirer cela au clair et pour en parler de façon intelligible ; mais il le sent très bien, quoiqu'il ne soit point là pour s'émouvoir, mais pour observer, guetter et saisir.

Si, à l'un de ces moments, sa mère survenait et lui demandait ce qu'il fabrique, il lui répondrait :

— Je cherche, mère.

Je cherche ! En effet, cela répond à tout.

Qu'à l'extrême pointe d'un promontoire il se glisse sous une table de pierre qui tient par miracle et écraserait vingt Fanchic, et qu'il reste là plus de temps qu'il n'est raisonnable à regarder l'eau couler goutte à goutte entre les touffes de pousse-pieds cernés chacun d'un trait d'incarnat : *il cherche.*

Que, le front penché sur un vivier profond, il taquine ou apprivoise des chabots dont il ne fera rien, s'il les pêche : *il cherche.*

Qu'adossé à une muraille rocheuse, les mains dans les poches, et sifflotant, il passe une heure à suivre les voiles brunes, roses ou blanches qui fleurissent les prés mouvants de la baie : *il cherche.*

Que, séparé par des amoncellements granitiques du monde des humains, il n'ait plus d'yeux que pour l'eau qui s'avance et qui se retire, jusqu'à ce que, fasciné, il croie voir la pierre elle-même s'animer et respirer du même souffle que lui : *il cherche.*

A force de chercher de la sorte, il y a des jours où il ne trouve rien. Ces jours-là, Catel n'est pas contente, et il lui arrive de

s'emporter. L'indignation peut la rendre éloquente. Les raisons, dans sa bouche, s'enchaînent les unes aux autres avec une volubilité admirable. Le foyer, le goémon, la chèvre, le bois qu'il ne fend pas souvent, l'usine qu'il a désertée, tout s'unit pour confondre Fanchic. Fanchic baisse la tête d'un air accablé — pas trop accablé pourtant — et ne répond rien. Non, ma foi, il n'est pas répondeur : mais c'est qu'il n'est guère écouteur non plus. Le ton des paroles lui dit que ce sont des reproches, mais lesquels? Il serait en peine de préciser, malgré toutes les précisions de sa mère; car, tout ce temps, il est ailleurs. Où donc? A Talifern, à la cale, dans le chaos de Conq ou de Cruggen. Un *golvigès* nage dans sa baignoire chaude et lui cligne de l'œil pour l'inviter à une partie de cache-cache ; un vieux *luntrek* lui réclame son hameçon boëtté d'un boyau de sardine ; une anguille se tortille en croyant l'entendre, parmi les pierres vaseuses d'un minuscule estuaire ; des groupes de mulets s'ennuient de ne pas le voir, et vont et viennent le long de la jetée, dans l'eau souillée par les détritus de la pêche.

Ainsi les colères de Catel s'apaisent d'elles-mêmes. Mais elles se font rares. La chance favorise les dégourdis, et Catel commence à trouver que Fanchic en est un. Elle cite aux voisines ses prouesses.

— Hein ! — ajoute-t-elle, — qui l'aurait dit? C'est un bon gars : il gagne sa vie, il aide bien sa mère.

Les voisins sont de cet avis. On est en train de faire à Fanchic une renommée d'enfant modèle. On le cite en exemple aux mauvais sujets :

— Ah ! si tu étais comme Scrafic !

Lui, il accepte sans déplaisir les compliments, en faisant un peu le niais, les yeux baissés, le sourire en moue, la tête dans les épaules et l'air de parer l'avalanche. Sans déplaisir, mais sans orgueil. Au fond, il sent que c'est trop commode d'être un bon fils. Car du diable si, quand il accroche un mulet à l'un des hameçons de sa turlute, ou qu'il met la main sur la carapace d'une dormeuse, il pense à être un bon fils, ou à enrichir sa mère, ou à garnir le comptoir du boulanger ! Tant mieux qu'il en soit ainsi ! Mais s'il en était autrement, que pourrait-il faire pour rien changer à son existence?

Existence délicieuse, et qu'il ne donnerait pas pour toutes les joies du Paradis ! A peine si l'assombrit parfois le souvenir du noyé. Laurent était un grand frère indulgent, facéticux et plein de trouvailles. Il prenait volontiers le petit à bord de sa plate, lui faisait des bouts de ligne, lui enseignait des nœuds compliqués et des stratagèmes, lui payait des hameçons, lui contait des histoires. Mais Fanchic a beau l'aimer par delà la tombe et regretter qu'il ne soit plus, il ne saurait souffrir de cette mort à la façon de Catel, que rien ne console et qui ne veut pas être consolée. Toute l'espérance humaine luit dans les yeux gris de Fanchic. Il a beau être minuscule et chétif, le monde, c'est-à-dire cette grève et cette mer qu'il a sous les yeux, est pour lui une magnifique proie sur laquelle il se rue chaque jour avec une ardeur renouvelée. Et telle est sa joie de vivre qu'un peu d'elle, par instants, se communique à sa vieille mère, et qu'il y a des minutes où ils se comprennent.

Une gêne aussi leur est commune : ils n'aiment plus à revoir M. Garreau. Quand Fanchic le rencontre, il lui sourit d'un air confus. Mais Catel préfère tourner la tête ou prendre un autre chemin, s'il s'en trouve. M. Garreau, qui s'est aperçu du manège, en a conçu de l'amertume et se venge en généralisant : « Tous les mêmes ! Obligez-les, ils vous en voudront. Ils ne vous savent gré que des coups de pied au derrière. Race de primitifs ! » Qu'on vienne l'interviewer encore sur la population des côtes, comme l'autre fois, lors de la grande crise sardinière, il ne mâchera pas aux journalistes, contents ou non, ce qu'il a sur le cœur.

Mais Scrafic ne se fait aucune idée des projets de revanche de M. Garreau. Quatre pas après l'avoir croisé, il sent à nouveau son cœur s'épanouir. La vie est belle pour Scrafic. Pour lui les jours s'écoulent dans la délectation et la plénitude, les jours somptueux de septembre après les jours éblouis d'août, et les jours gris du prochain automne en seraient sans doute colorés, n'était le gros souci qui lui germe dans l'âme — grandira-t-il? — Fanchic s'inquiète à la longue de vivre en marge des autres ; son indépendance lui devient lourde ; il aspire à être classé.

*
* *

Il y aspire surtout depuis le matin qu'il est allé à la sardine avec tonton Olivier, qui a bien voulu lui faire cette joie.

Oui, Scrafic s'est initié — avec quelle passion ! — à toutes ces merveilles : l'abordage, en pleine nuit, de la barque mouillée au milieu du port, le bruit grave de la chaîne dans le silence, le battement des voiles qu'on hisse et qui semblent monter, monter jusqu'aux étoiles, le glissement de la coque sur l'eau captive et ses premiers bonds de conquérante entre les brisants de la passe, vers l'horizon indéfini, son propre désarroi dans ce monde-fantôme où il ne reconnaît plus ses roches ni sa baie. D'autres voiliers naviguaient de conserve, apparaissaient sur les crêtes des houles, disparaissaient dans leurs larges plis. A leur bord il a entrevu aussi des équipages, taciturnes comme celui auquel il se trouvait mêlé, la voix des hommes se taisant pour laisser parler le vent dans les voiles, l'eau sous l'étrave, les lames sur la grève de plus en plus lointaine. Où allait-on? Pêcher dans les eaux que son œil mesure chaque jour, ou voguer sans fin sur une mer sans limite?

Mais, aux premières lueurs de l'aube, voici que taillevent et misaine se sont l'un après l'autre abattus, abattus à leur tour les mâts, et que les lourds avirons ont fait gémir les tollets de chêne. Et, pendant que les fronts se découvraient à la fraîcheur de la brise et que se traçaient les signes de croix, les lièges du filet se sont allongés à l'arrière. Accroupi sur la chambre, tonton Olivier s'est mis à jeter de droite et de gauche la farine saumurée qui lève la sardine. Puis, après quelque temps de ce manège, ayant dit : « Voilà la sardine levée », il s'est levé lui-même pour jeter à poignées, le long des lièges, et le plus fort possible, non plus de la farine cette fois, mais de la graine de morue. Et le filet — viens voir, Scrafic ! — s'est rempli dans l'eau d'une lumière d'argent. Ah ! qu'il était imposant ainsi, tonton Olivier ! Il avait beau avoir son drôle de chapeau des villes, Scrafic ne pensait plus à rire de lui : avidement, il regardait son bras droit aller et venir et lancer la graine. Il avait vu quelque chose comme cela, dans les champs, à l'automne et vers Pâques, quand les laboureurs jettent le blé ou l'orge à la terre fraîchement remuée. Mais comme leur geste

était machinal et mesquin en comparaison de celui d'Olivier jetant cette autre semaille aux sillons mouvants de la mer !

Or, en même temps, de tous côtés, s'abattaient pareillement voiles et mâts, ramaient à autres coques noires d'autres paires d'avirons : et d'autres patrons se tenaient accroupis sur d'autres chambres, ou s'y mettaient debout, eux aussi, tous grandis comme tonton Olivier, tous montant et descendant selon les jeux de la houle, mais toujours droits, apparaissant de toute leur taille sur un fond de ciel ou de mer. Était-ce possible? Celui-ci, c'était Corentin Stéphan, le cagneux. Et celui-là, Nona Kervarec, le grêlé. Et celui-là, « sous le vent à eux », c'était Hervé Dilosquer, surnommé Goutte-de-Rhum : des gens que Scrafic connaissait comme sa poche, qu'il croyait connaître plutôt! Être un jour l'un d'eux, quelle fierté ! Jeter comme eux, à tour de bras, la rogue ! Et, en attendant, être ce mousse d'Olivier, qui semble déjà un vieil habitué du bord, qui est préposé à tant de choses importantes, qui repêche de l'haveneau les sardines tombant du filet, qui déniche dans la chambre les sacs à pain, qui passe un caillou pour la corde basse, qui sait où se cache le lard à frotter les drisses, qui courbe le dos sous les objurgations, qui exagère la douleur sous les taloches (recevoir des taloches est enviable aussi, faisant partie intégrante de la fonction) et qui, le soir, après le départ des hommes, ayant fait la toilette des cirés et des planches, s'endort seul sous la misaine en « cabane », gardien au sommeil léger des nuits précaires de la chaloupe !

Il y a bien les petits pêcheurs qui vont, avec leur petit canot, mouiller des casiers, tendre des tramails, jeter des lignes aux lieus, aux vieilles, aux pironneaux, à tous les rôdeurs des basses. Et c'est une fête pour Scrafic chaque fois que l'un d'eux l'emmène. Il savoure l'imprévu de ces pêches à péripéties: mais son cœur n'est plus là. Il est avec les bateaux à double voile qui s'ébranlent aux mêmes heures, se retrouvent aux mêmes parages, reviennent en file vers les mêmes cales. Il sent que la joie de hisser, d'amener, de nager, de jeter un filet et d'en démailler le poisson se multiplie par le nombre de toutes les barques où s'accomplissent les mêmes gestes. L'amour de la force collective est entré en lui et

l'anime. Son ambition est d'être inscrit sur le rôle d'équipage d'un sardinier.

Pendant tout juillet et jusqu'à la mi-août, les sardiniers étaient dispersés vers le Sud et vers l'Est, vers Concarneau, Belle-Ile, les Sables, là-bas, tout là-bas, jusqu'aux ports inconnus dont les pêcheurs ne parlent pas la langue de Scrafic et de Catel. Mais comme des oiseaux de mer que l'arrière-saison rassemble près des grèves, les voici revenus devant les clochers de la côte natale, et la baie est peuplée de leurs ailes. Hors d'eux, il n'y a plus de vie.

*
* *

— C'est dommage, — a dit un jour Olivier à Catel, — que Scrafic ne soit pas plus fort. Sans quoi je l'aurais embarqué. Mon mousse va partir sur un chalutier de Lorient, et la saison est bien avancée pour en trouver un autre.

— C'est dommage, — acquiesce Catel.

Mais Scrafic, qui assiste à l'entretien, proteste d'une voix vexée, en regardant la terre :

— Je suis assez fort.

— Tu crois, petit gars? — plaisante Olivier.

Il lui prend les mains et les pétrit entre ses paumes.

— C'est avec ces mains-là que tu tireras sur le bois mort par gros temps, quand il faudra armer le petit aviron pour tenir debout? Tiens, regarde les miennes : voilà des mains ! Tu n'en trouveras pas dans toute la paroisse de plus grandes ni de plus larges.

Et il rit dans son collier de barbe grise, par-dessus la tête de Scrafic humilié.

— Veux-tu que je te dise, petit gars? Continue ce que tu as commencé. Plume les Parisiens, fouille les trous de roche, attrape un mulet par-ci, un homard par-là, fais ton métier de *scrafic*, qui n'est pas pire qu'un autre.

— J'aime mieux être embarqué, — reprend Scrafic, têtu.

— C'est vrai, — insiste Catel, — qu'il est plus solide qu'il n'en a l'air. Pieds nus hiver comme été, avec ou sans tricot, et jamais un rhume, jamais une maladie... Peut-être que vous pourriez essayer tout de même, Olivier.

— Tout le monde se moquerait de moi, de me voir un si failli mousse.

Du coup Scrafic ne dit plus rien. Mais son cœur se gonfle et des larmes lui viennent au bord des yeux.

Olivier, qui s'en aperçoit, veut l'égayer d'une blague.

— Tiens, faisons un marché : je te prendrai dans mon bateau quand tu m'amèneras le congre du Viben.

Autant dire : quand tu auras pris la lune.

Farceur d'Olivier ! Mais qui rirait bien le jour où Scrafic...

— Il pèse lourd?

— Plus lourd que toi, bien sûr ! Si jamais il crochait dans ta ligne, mon pauvre Scrafic, tu irais à l'eau avec lui.

— Vrai?

— Je te dis que c'est un monstre. L'an passé, je l'ai tenu sur mon hameçon. Salut de mon âme ! J'ai cru que la roche tirait dessus. Ça, mon gars, c'est encore pire que le gros poisson de la sardine qui casse tout d'une secousse. Une fois il y a un de ces individus qui a mordu à ma ligne. Et pas une ficelle, hein? un vrai câble. Eh ! bien, il en a emporté dix bonnes brasses. Et pourtant je me méfiais du coup, et j'avais pris soin de la passer autour du mât, et je la laissais filer à mesure, tu comprends?

Compris, tonton Olivier ! L'idée est bonne.

***

Qui fut long à s'endormir, ce soir-là? C'est Scrafic. Il faisait étouffant dans son lit clos... Le lendemain, au petit jour, il est allé fouiller, au grenier, dans l'arsenal de Laurent. Il en a extrait deux lignes à congre, et il a pris la plus forte des deux, celle dont l'avançon, en fil de Rennes tanné, est doublé en travers d'un autre fil que les dents du congre useront leur rage à mordre, sans toucher à la ligne même. L'hameçon est grand, rigide, épais, non pas de ces hameçons bleutés et contournés qui cassent, mais un solide hameçon blanc, à l'ancienne mode, qui était la bonne. Scrafic en a vérifié la pointe et le rentrant, s'est armé du *bazcroc* qui aide à hisser les grosses pièces, a couru à l'usine la plus proche se munir de deux sous de boëtte. Et puis, en route pour le Viben !

Il y a, au bout de la pointe qui forme l'anse au Sud, une roche qui fait musoir, brise d'un côté les lames venues du large, et de l'autre ménage un semblant de port, presque tranquille : c'est là.

C'est là que s'installe Scrafic, jetant sa ligne, la ramenant, la boëttant, le cœur plein d'un espoir grandiose et d'une patience inusable. Mais, ce jour-là, rien.

« Ce n'était qu'un essai », se dit Scrafic.

Le jour suivant, il s'organise. Il a pris à la maison une billette bien ronde, l'a écorcée pour la rendre plus lisse, est allé demander à un couvreur qui répare une toiture un peu de ciment, sous promesse d'une cotriade de vieilles (il n'y a pas, vous savez, de poisson meilleur au goût ni plus tendre sous la dent) ; et, avec un peu de sable, quelques boîtes d'eau douce (il en reste toujours au haut des roches, dans les creux), il s'est confectionné un mortier qu'il renforce de pierres, et où il plante la billette comme un mât... Les gens croiront qu'un pêcheur a installé là un pieu d'amarrage, et se garderont d'y toucher.

Vienne le monstre, et, ce pieu-là aidant, on verra si la ligne s'échappe ou casse !

Mais décidément le monstre n'a pas faim, ou il se méfie, et Scrafic rentrerait les mains vides, s'il n'avait pris par précaution sa ligne flottante de crin, qui lui ramène bon nombre de pironneaux, deux lieus et — capture importante — un bar de belle taille, qu'il vendra trente sous la livre à un mareyeur.

Les jours se suivent, et la faction reprend chaque jour, alternant les minutes d'espoir fou et les heures d'attente résignée. Jamais un doute : le monstre est là ; le monstre a vu ; le monstre a flairé ; le monstre mordra, et, s'il n'a pas mordu encore, c'est qu'il a ses raisons que Scrafic ne connaît pas, qu'il connaîtra peut-être et dont il saura tenir compte. La mer était-elle trop calme? ou trop agitée? ou trop claire? Est-ce le flot qui vaudra mieux? ou le jusant? ou l'étale? Est-ce le matin, le plein midi ou le soir? Pour être plus sûr de ne pas manquer le bon moment, Scrafic est à son poste le plus tôt possible, n'en bouge guère, et ne le quitte que très tard. Avant, dès qu'il entendait siffler le train dans la cam-

pagne, vite il ramassait ses lignes, et d'une traite courait à la gare, en quête de Parisiens à remorquer. Il ne se dérange plus pour eux : d'ailleurs, il en part, en cette fin de septembre, plus qu'il n'en arrive. A peine s'est-il aperçu qu'Edmond avait dit adieu, au moins jusqu'au prochain été, au piano de l'hôtel et à l'accoutrement du parfait loup de mer. Il lui arrive de ne plus penser à la soupe qui l'attend vers midi. Un bout de pain, deux sous de pommes vertes lui en tiennent lieu : il se rattrape le soir.

Pour attirer l'indolent et dégoûté solitaire, Scrafic lui soigne de son mieux ses menus. Il enfile sur l'hameçon une demi-douzaine de têtes de sardines, prolongées de boyaux sanglants : des têtes fraîches qui tiennent mieux dans le remous et qui, plus brillantes, se voient de plus loin ; des têtes d'un jour ou deux, qui sentent plus fort et réveillent davantage l'appétit. Ou bien il y accroche des pironneaux entiers soigneusement écaillés au préalable, ou de jeunes tacots, qu'il est notoire qu'un congre valide et bien portant n'a pas l'habitude de dédaigner.

De loin en loin, une brusque secousse. Scrafic sursaute, l'index aux écoutes, tout le corps en arrêt. Qu'est-ce? Parfois, un ridicule crapaud de mer, ou un enfant de congre, ou une dormeuse qui se décroche au sortir de l'eau, ou une simple touffe de *calcou* que l'hameçon a saisie au passage, et qui, entraînée par un coup de ressac, entraîne avec elle la ligne.

Ainsi passe une grande semaine.

— Eh ! bien, failli pêcheur, — lui crie un soir tonton Olivier, — tu n'as pas encore pris ton congre?

Que répondre? Scrafic se tait.

— Dépêche-toi donc, paresseux : voilà deux jours que je suis sans mousse.

***

Or, par un bel après-midi calme de cette fin de septembre, comme il se préparait, une fois de plus, à quitter sa roche avec une pêche assez maigre, une puissance formidable se jette sur sa ligne et l'emporte. Ah ! ce n'est plus le goémon, cette fois, ni le ressac, ni une dormeuse : c'est lui ! A cette

violence impérieuse, impossible de ne pas le reconnaître. Sans lâcher la ligne qui, Dieu merci, se déroule bien et qui lui file, lui file entre les doigts, Scrafic a bondi, a fait le tour de son pieu, et, arcbouté à la roche, se cramponne. La ligne, la belle ligne tannée et renforcée va-t-elle se rompre? Non, non : épuisé par sa fougue, le poisson cède et c'est au tour de Scrafic de l'amener le plus vite possible vers le bord, sans trop se soucier de ses coups de tête. Va-t-il l'avoir du premier coup? Ce serait trop beau, ou du moins trop facile. La ligne se tend à nouveau et file brasse par brasse. Scrafic ne la lâche pas, sans trop tirer dessus. Entre la bête et lui, à la limite de deux mondes, en ce coin de rocher et d'eau sur quoi tombe la paix annonciatrice du soir, c'est la bataille, joyeuse d'un côté, épouvantée de l'autre, haletante et forcenée des deux bords. Trois fois la ligne glisse avec un bruit de scie sur la billette et court au large ; trois fois elle revient ; mais la troisième fois, c'est la bonne. Le temps pour Scrafic de voir émerger le museau noir et pointu du monstre, il lui applique au bon endroit, sous les ouïes, un coup vigoureux de son *bazcroc*, et, à peu près sûr désormais qu'il ne se sauvera pas, traînant sa ligne, butant aux galets, glissant sur les goémons, s'écorchant les chevilles aux paquets de moules, il escalade la roche avec son tumultueux fardeau, pour ne le lâcher que sur le gazon de la falaise, où, tremblant encore de l'émotion du duel, et saisi d'une fureur sacrée, à grands coups de *bazcroc* sur le dos, sur la tête, sur le ventre, avec des cris, des rires et des virulentes apostrophes, Scrafic danse autour de l'ennemi la bamboula de la victoire, jusqu'à ce qu'il l'ait rendu — au moins provisoirement (car ces congres ont la vie dure) — inerte.

Puis, cette tempête une fois calmée, ayant mis de l'ordre dans toutes ses affaires, il s'achemine vers la maison, le bout de la ligne sur son épaule, le congre toujours pendu à l'hameçon et traînant derrière. Retour triomphal ! Les gens qui mangent leur soupe dans des écuelles sur le pas des portes restent la cuiller en l'air et s'exclament de le voir passer, si petit, avec son énorme poisson sanglant et gluant, dont la queue, par moments, bat avec fureur la poussière. Scrafic ne s'arrête pas, Scrafic commande à ses yeux de rester froids, à sa bouche de fermer le passage au rire qui la chatouille, pen-

dant que les « Seigneur Dieu ! » et les « Allez voir ! » s'entrecroisent sur son chemin, et que les petits — des enfants ! — viennent toucher son congre du bout du doigt.

Attirée par le bruit, Catel paraît à l'encoignure de sa maison, et se montre tout éberluée. Scrafic a prévenu sa question :

— C'est lui ! — assure-t-il.

Elle n'en doute pas. Elle appelle à grands cris Olivier. Il s'amène sans trop de hâte, et, lui aussi, il s'étonne :

— C'est toi tout seul qui as fait cette pêche-là?

— C'est moi tout seul.

— Et où ça, mon gars?

— Au Viben, pardi !

— Au Viben?

Tout à coup, ayant compris, le voilà qui éclate de rire :

— Ah ! ah ! tu crois que c'est le congre? Tu crois ça? Eh ! bien, mon fils, tu as tort de le croire.

Et, se tournant vers les gens, grands et petits, qui sont venus s'accoter au mur de l'enclos :

— Écoutez donc, vous autres : Scrafic qui croit qu'il a pris le congre du Viben.

Esclaffement général ! Il n'y a que Scrafic qui ne rie pas. Sa bouche tremble. Ses yeux lui piquent. Il va pleurer. Tonton Olivier s'en avise à temps :

— Écoute, petit gars : c'est tout de même un fameux coup de ligne. Je parierais bien qu'il pèse dans les quarante livres, ton congre. Peut-être même quarante-cinq. Il a dû se débattre rudement ; et tout de même tu es venu à bout de lui. Celui qui a tiré de l'eau un congre pareil est capable de faire un mousse à bord d'une chaloupe. Je te prends. Ça te va?

Si ça lui va ! Il ne sait plus que dire. Il rit ; il pleure en même temps : c'est plus fort que lui.

Catel aussi est bien contente. Elle dit à Scrafic :

— Maintenant, va manger ta soupe. La marmite est sur le feu, le pain est dans l'écuelle, tu n'as qu'à le tremper.

Cependant elle reste dans la cour à causer avec Olivier. Un peu après, elle entre à son tour. Olivier l'accompagne. Elle va à l'armoire, en tire avec précaution un litre d'eau-de-vie à demi-plein, en verse dans trois verres sans lésiner. On trinque.

Scrafic trouve que l'eau-de-vie, ça racle, c'est dur à avaler. Mais il y arrive.

— Quand est-ce que j'embarque?

— Mais ce soir, si tu veux. Demain matin, avec nous autres, si tu préfères... Non? Alors, fais ton paquet tout de suite.

Le paquet n'est pas long à faire : un quartier de pain dans le sac de toile à Laurent, un pantalon ciré, un tricot pour la nuit, une écuelle pour la soupe au poisson, quand on la fait à bord.

— N'oublie pas, — recommande Olivier, — ta ligne à maquereaux; demain c'est elle qui signalera le poisson.

Ils se lèvent, après que Catel a rangé la bouteille dans l'armoire, et quittent la maison. Une courte station chez Olivier, qui connaît les usages et où ils boivent encore une goutte.

— Allons, — fait Olivier, — il est temps de fiche le camp. J'ai des filets à ramasser sur la *palud*, avant la nuit.

Les voilà donc qui se dirigent vers le port, en faisant le tour par la falaise, où c'est la coutume d'étendre les filets au sec : Scrafic, étourdi par l'air, les yeux brillants, un peu saoul ; sa mère loquace et rieuse. Arrivés à l'anse de Poul-Briel, Olivier fait quelques pas vers la pointe du Lestr, et déclare :

— Il y aura de la sardine demain.

— Vous croyez, Olivier? — lui demande Catel.

— Regardez.

Du geste il désigne une tache bleue sur la baie, à environ deux encablures de la roche. Cette tache est mouvante, et très visible dans la pâleur irisée d'une mer fine, huileuse, apaisée. D'autres taches semblables s'aperçoivent plus loin. Sur l'une d'elles des bandes de massacreurs opèrent en grand tumulte. Les marsouins bondissent hors de l'eau, et y plongent dans un jaillissement d'écume. Les longs dos se laissent tomber dans le tas. Les goélands rasent le banc et happent un poisson au vol. Les scrafies font leur tintamarre et ne laissent pas leur part aux autres. Et la mer féconde, la mer nourricière, tranquille ce soir et non stagnante, assoupie et non pas morte, s'étend par delà, à perte de vue, plus vaste encore d'être à peu près vide : deux ou trois chaloupes seulement y creusent leur sillage, la misaine battante faute de vent, et l'on entend, malgré la distance — telle est la sonorité de l'espace — les manches des

avirons gémir entre les tollets de bois, et plangorer l'eau sous leurs pelles. Cédant peut-être à la vertu de l'alcool, Catel soupire :

— Mon pauvre Laurent ! C'est par un temps pareil qu'il s'est noyé.

Et elle se met à pleurer abondamment, et, parmi ses pleurs, à tenir des propos peu suivis, mêlant au regret de son fils celui des sous qu'il gagnait, l'orgueil de ceux qu'il dépensait aussi.

Olivier soupire en écho et dit, pour dire quelque chose :

— Ah ! l'on peut dire !...

Il ajoute, voulant conclure :

— Allons, Scrafic le remplacera.

Et Scrafic, gonflé de sa nouvelle importance, ne se sent pas la moindre envie de pleurer.

— Ce n'est pas tout ça, — reprend Olivier. — Et mes filets qui attendent, avec mes hommes ! Tu viens, mon fils?

Il est temps pour Catel de les quitter. Elle baise discrètement au front son fils qui ne s'y prête ni ne s'y dérobe, et reprend le chemin de la maison, tandis que Scrafic va, sans tourner la tête, à sa première besogne de mousse, ivre du zèle des néophytes et de la confiance des initiés, en faisant de grandes enjambées comme pour se mettre au pas des équipages, quand ils se rendent à la cale où le bateau les attend.

AUGUSTE DUPOUY

L'AMOUR PASSE[1]

XIII

Antoinette se glissa furtivement hors du salon de l'hôtel, y laissant son père que Léry entretenait du siège de Harlem et de Don Frédéric, lieutenant du duc d'Albe.

Elle rencontra Jacques qui l'attendait, vigilant, à la porte du Musée. Il lui pressa la main sans parler. Mais, au regard passionné dont il la couvrit, elle sentit combien il la trouvait belle.

Elle portait une robe blanche et un léger manteau en soie très serré, qui mettait en valeur les hanches et la taille cambrée, flexible et fine.

— Je me sens follement heureuse, — dit-elle.

Puis, subitement inquiète :

— Où me menez-vous?

Elle regardait autour d'elle avec méfiance et, si éloignée de Paris, elle semblait pourtant redouter la rencontre de la baronne de Fleurus ou de Liane de Vernes.

Sans répondre immédiatement, il héla une voiture, donna une adresse. Puis il expliqua :

— J'ai couru toute la matinée pour dénicher un abri. S'il ne vous plaît pas, au moins, il vous étonnera.

A travers les rues polies aux maisons luisantes et multicolores, la voiture atteignit un large canal et s'arrêta.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre. — Pour répondre au vœu qu'il nous a adressé, nous rappelons à nos lecteurs que M. Maxime Formont a publié en 1901, chez l'éditeur Lemerre, un roman intitulé *l'Amour passe.*

Jacques descendit, longea le parapet et s'approcha d'un bateau amarré isolément près de la rive. Il était curieusement surplombé d'une petite hutte en bois d'où sortait une cheminée peinte en bleu.

— Voici notre nid, — dit Jacques. — Une dame respectable me l'a loué pour une semaine.

Et Jacques expliqua à Antoinette qu'il y avait, le long de l'Escaut, et sur le Zuyderzée, des villages flottants composés de petits esquifs pareils, où des familles s'abritaient, allant de rive en rive, de ville en ville, trafiquant, stationnant, écumant tour à tour la mer et les terres.

— Mais il faut maintenant baisser la tête pour y pénétrer, — ajouta-t-il.

Ils descendirent quelques marches, et Antoinette jeta un cri joyeux en entrant dans la chambre proprette et ronde qui constituait l'intérieur du bateau.

Elle n'y vit d'abord ni le lit en bois de fer, ni l'étagère ornée de tasses en porcelaine du Japon, ni la divinité bouddhique en laque d'or, dont la figure s'épanouissait dans un mystique sourire. Elle n'eut d'yeux que pour les tulipes de Harlem blanches et bleues qui jonchaient le plancher, couvraient le lit, bordaient l'étagère et emplissaient l'air de leur fraîcheur. Leurs deux couleurs alternées communiquaient un éclat de fête à la chambre, éclairée par le plafond vitré par où l'on apercevait le ciel.

Antoinette examina mieux le réduit mouvant, toucha l'ivoire poli de quelques netskès, que Jacques y avait placés hâtivement, se plut à deux vieilles estampes chinoises représentant des Hollandais aux barbes pointues, puis remarqua les chaises, très basses, dont le dossier était orné de deux monstres affrontés.

— Me pardonnerez-vous d'avoir choisi un refuge si étrange? — dit Jacques debout devant la porte et suivant les impressions de son amie.

Il ajouta :

— Mon cœur se soulevait à l'idée de vous mener dans une affreuse chambre d'hôtel.

Heureuse, elle vint se réfugier dans ses bras... Lorsque, pâle, elle rouvrit les yeux, elle vit Jacques qui la regardait.

Alors, débordant de tendresse, toute conquise, oubliant la prudence, oubliant la pudeur, elle lui jeta les bras autour du cou :

— Je t'aime, Jacques, je t'aime affreusement.

Elle sentit que l'équilibre de leur amour en ce moment se renversait. Cet homme, à qui jadis elle faisait la loi, avait réussi à la subjuguer, brisant tous les liens qui l'attachaient au passé. Il était à son tour le maître, il tenait les fils de sa vie, pouvant, à son gré, susciter en elle la joie ou la détresse.

XIV

L'automobile longeait des prairies sans fin. A son tumultueux passage, les bœufs levaient doucement leur tête aux grands yeux paisibles, s'immobilisaient dans un court étonnement, puis se penchaient de nouveau, indifférents, vers l'herbe grasse.

— Le temps n'a pas de prise sur la Hollande, — dit Jacques. — Minutieuse et propre, elle continue ses travaux champêtres et patriarcaux comme au temps des premiers Bataves.

— Je crois qu'elle se lave et se nettoie un peu moins qu'autrefois, — objecta Léry. — C'est un signe de civilisation.

— J'ai visité, il y a quelques années, — dit Martigny, — Broeck, un petit village près de Zandaam. Il était entretenu, épousseté et lustré comme l'intérieur d'une montre. Nulle des bêtes admises par Noé dans l'arche n'a le droit d'y séjourner. Les rues, pavées de briques de trois couleurs, régulièrement alignées, sont chaque jour savonnées, brossées et raclées comme un parquet. Quant aux maisons, on dirait, pour le luisant et la nouveauté de la peinture, qu'elles sont en faïence.

Jacques s'étonna que les habitants ne fussent pas honteux de ternir, par le fait d'y vivre, ces lieux si inhumains par leur extrême propreté.

Antoinette se déclara impatiente de voir les tulipes de Harlem.

— Il y en a, — paraît-il, — des espèces représentées par un seul individu. Celles-là valent une fortune.

— Du temps de ma jeunesse, — dit Martigny, — j'ai entendu dire qu'un oignon de l' « amiral Lieksens » valait cinq mille florins.

Léry ne manqua pas de raconter l'histoire de ce matelot qui, en attendant un armateur, mangea innocemment avec son pain, une demi-douzaine d'oignons qu'il trouva dans sa boutique. L'armateur survint, et voyant les restes du festin, tomba en syncope. Le matelot avait dévoré pour cent mille florins d'oignons uniques!

Afin de se reposer, ils passèrent deux jours dans la noble et paisible ville de la Haye, ornée de parcs. Au Musée, Martigny passa rapidement devant la *Leçon d'anatomie du professeur Tulp* et s'arrêta pour admirer à l'aise l'*Intérieur de maison rustique* de Van Ostade.

— Voyez-vous, — disait-il à Jacques, — ce tableau représente pour moi tout le charme secret de la Hollande. Un toit de chaume, trois paysans qui bourrent leurs pipes ou vident leurs verres près de la porte, une femme qui range des chaises, puis une fillette qui tente un caniche en lui offrant une bouchée de pain! Sujet aussi rapproché que possible de la terre et de ses réalités! Pourtant une poésie infinie s'en dégage, tant la vie y est répandue à profusion et tout naturellement. La porte ouverte sur la campagne laisse passer une lumière transparente qui semble émaner vraiment du soleil. Les personnages se meuvent dans un équilibre parfait et nous sentons que leur bonheur, tout animal, est composé d'appétits satisfaits. Peu à peu, cette scène devient idyllique par la puissance calme et la belle sérénité que l'artiste a su y répandre. C'est là qu'il faut chercher le sens de la peinture hollandaise, et la caractéristique de la race tout entière, noyée dans la matière, ancrée dans le positif, et respirant pourtant je ne sais quelle discrète poésie, faite de sincérité et de naturel.

Dans l'après-midi, ils visitèrent l'église Saint-Jacques. Tandis que Martigny montrait à son ami le beau vitrail que Charles-Quint donna à l'église lorsqu'elle fut rebâtie après l'incendie de 1539, Antoinette entraîna Jacques et lui fit monter les trois cent soixante marches de la tour du clocher.

Après maints heurts dans le couloir obscur, parmi les moellons pourris et les poutrelles, ils purent contempler d'en haut la ville avec ses toits rouges, son clair horizon et la campagne égale où broutent les vaches et tournent les moulins.

Penché sur Antoinette, Jacques lui prenait des baisers à travers sa voilette. Car, plus que pour admirer les dunes de sable et les glauques canaux, c'était pour goûter à ses lèvres et pour reposer librement la tête sur sa poitrine que la femme l'avait conduit vers ces hautes solitudes.

XV

Ils eurent des rendez-vous multiples, dans le bateau fleuri, puis, à Harlem, dans une maisonnette de bois, peinte en rouge, étroite et haute comme un coffret mauresque.

Les craintes d'Antoinette se dissipèrent. Emportée par l'amour, elle sortait aux côtés de son amant, ne vivant désormais que pour le voir, désirant sa présence, sa parole et ses caresses.

Antoinette se sentait vivre une existence nouvelle et irréelle. L'esprit engourdi, toute anxiété apaisée, elle égrenait avec délices les divins accidents de la vie amoureuse : les attentes, les rencontres, les lettres glissées dans la main, les regards secrets, les mots chuchotés à l'oreille, les baisers dérobés.

Mais bientôt des gouttes d'orage vinrent rider et ternir la surface tranquille de sa félicité. Après les premiers temps de délicieux abandon, elle commença à distinguer des signes alarmants.

Souvent, le front du peintre s'assombrissait, son sourire disparaissait, des soucis l'isolaient farouchement. A la passion saccadée, inquiétante par son excès et sa véhémence, succédaient des silences mélancoliques et mornes.

Bientôt, Antoinette dut reconnaître que c'était elle qui aimait le plus. Après la courte ivresse des premiers temps, Jacques montrait ce réveil de la raison qui marque le déclin de l'amour.

« C'est moi maintenant qui vide avec délices la coupe

passionnelle qu'il ne touche plus que distraitement du bout des lèvres, » se disait-elle.

Certes, il l'aimait toujours, puisqu'il la désirait. Mais son désir ni son amour ne l'aveuglaient, ne le jetaient dans la sublime démence d'autrefois.

En vain, elle tenta de se consoler, en se disant que ses alarmes ne reposaient sur rien de précis. Dans la solitude de la nuit, évoquant les gestes et les paroles de Jacques, elle n'y trouvait rien qui témoignât de la froideur.

« Il m'aime toujours, raisonnait-elle alors. Tous les signes me sont favorables, et c'est en moi, dans mon esprit empoisonné par le doute, que je forge les armes qui me blessent et me déchirent. »

Mais le lendemain, en examinant attentivement le visage bien-aimé, et en y lisant les soucis ou la distraction, elle était reprise par l'incertitude. Peu à peu, elle s'affermissait dans l'idée de l'indifférence de Jacques.

Car il y a un sentiment intime de divination chez qui aime. Au delà des apparences et des visions précises, au delà des gestes et des paroles, la passion perçoit et sonde le cœur et les pensées, déchiffrant le futur, prévoyant les déceptions lointaines, — tels ces oiseaux sensibles à l'orage, qui déploient les ailes et fuient à l'horizon quand le soleil brille encore et que les brises semblent endormies.

XVI

Antoinette errait ce jour-là à Amsterdam en compagnie de son père et de Fontaine.

Ils allaient au hasard, dans la ville tranquille, regardant les vieilles maisons en briques, dont les pignons avançaient curieusement sur la rue, puis les magasins obscurs où s'étalaient les épices des îles, près des canaux bordés d'arbres.

Antoinette écoutait à peine son père. Elle observait secrètement Jacques dont l'esprit semblait absent. Il prêtait une oreille distraite à Martigny acquiesçant par politesse à ses propos et tout adonné en réalité à des réflexions intérieures.

— Heureusement qu'il ne fait pas attention à moi, — pensait Antoinette. — Autrement, il serait révolté comme si je

lisais ses secrets. Il croit réussir à se cacher de moi et à feindre l'amour!

Et comme elle était portée à tout remarquer, elle s'émerveilla, au milieu de son chagrin, de découvrir combien l'être qui ne se sent pas observé livre par l'expression de son visage ses préoccupations intimes.

Et tandis que le cœur d'Antoinette était ainsi serré par les affres de la jalousie et du chagrin, Martigny continuait à jeter au vent des paradoxes ailés. Car chez lui l'émotion esthétique se traduisait par de superbes effusions verbales.

Lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel et qu'Antoinette put rester seule avec Jacques, elle provoqua une explication :

— Vous paraissez très soucieux aujourd'hui, — lui dit-elle. — Auriez-vous de mauvaises nouvelles de Paris?

Comme il répondait évasivement, elle insista :

— Vous me cachez quelque chose! De vous à moi cela est très mal.

— Il s'agit de petites contrariétés dont je ne voulais pas vous parler. Je reçois en effet chaque jour des lettres dans lesquelles mes amis me reprochent mon absence et me disent que je vais rater le Salon de cette année. Vous pensez que le Salon m'importe peu, et pourtant ces avertissements et ces conseils finissent tout de même par m'agacer!

Et il continua sur ce ton, se déclarant décidé à rester autant que possible près d'elle, mais aussi faisant des allusions aux affaires qui l'appelaient à Paris, aux portraits commencés, à son tableau destiné au Salon qu'il n'aurait pas le temps d'achever. Il parlait gauchement, sans sincérité, incapable de feindre et étalant naïvement son désir de rentrer. Antoinette, qui soupçonnait déjà depuis quelque temps que Jacques recevait des lettres de Marguerite d'Auriac, se raffermit dans ses craintes. Quelle que fût du reste la cause qui attirât son amant à Paris, il était certain qu'après la première fièvre, il avait maintenant assez d'elle et que le passé le reprenait. Les prétendus reproches des amis et ces misérables prétextes relatifs au Salon ne réussissaient pas à donner le change à Antoinette.

Après l'avoir laissé parler aussi longtemps qu'il voulait, elle se contenta de lui demander :

— Est-ce que vraiment le temps presse comme l'affirment vos amis?

— Il est évident qu'il faudrait que je rentre. Mais qu'importe?

Elle parut le croire et s'inquiéter. Elle reprit :

— Mais alors, il faut rentrer. Nous pourrons nous voir facilement à Paris.

Comme il acquiesçait par son silence, une douleur aiguë perça Antoinette. Elle dit encore :

— Papa fera ce que nous voudrons. Quand désirez-vous rentrer?

— Décidez vous-même.

— C'est aujourd'hui lundi. Samedi prochain, voulez-vous? Ou même jeudi.

Comme il ne répondait pas, elle ajouta très calme en apparence :

— C'est peut-être plus raisonnable de partir jeudi.

Il dit :

— Oui, c'est mieux jeudi.

Le cœur d'Antoinette se remplit d'angoisse; tout devint ténébreux autour d'elle. Elle conclut :

— C'est mieux en effet. Puisque l'on part, que ce soit le plus tôt.

Et, souriant, grâce à cette fierté innée qui dominait en elle jusqu'à la souffrance, elle allait se retirer. Arrivée à la porte, elle s'arrêta :

— Il est prudent de ne plus nous revoir seuls avant de rentrer à Paris. Mon père veut passer la journée de demain sur le Zuyderzée et il ne comprendrait pas que nous refusions de l'accompagner.

— Nous ferons comme vous voudrez, ma chérie, — répondit Jacques.

Elle feignait ainsi une prudence excessive afin de le punir, et s'attendait à des protestations. Mais voilà qu'il se résignait à se priver d'elle, insouciant, poli.

Elle vit avec désespoir qu'elle ne pouvait plus le faire souffrir, et que c'était elle qu'atteignaient toutes les blessures, en elle que naissaient toutes les douleurs.

Et lorsque, le surlendemain, ils reprirent les mêmes chemins

pour le retour, Antoinette ne retrouvait plus rien de l'enivrante et claire gaieté qui l'avait accueillie à l'arrivée. Mornes et décolorées s'allongeaient les routes, et elle croyait y respirer quelque chose d'irréparablement funèbre, comme si la nature entière agonisait avec son amour.

XVII

A leur rentrée à Paris, avant de la quitter, Jacques avait promis de lui écrire dès le lendemain. Pourtant, trois jours passèrent sans qu'il donnât signe de vie. Puis, un mot vint avertir Antoinette qu'il l'attendait chez lui. « Il y serait toute l'après-midi, disait-il, impatient de la revoir après la courte séparation. »

En arrivant, la jeune femme le retrouva empressé et tendre. Elle avait résolu ce jour-là de se montrer froide et distante. En le privant ainsi de toute caresse, elle espérait le décevoir et en même temps s'habituer elle-même à le regarder comme un étranger. Car la jalousie éveillait sa fierté et la poussait tout de suite au renoncement. Haïssant de souffrir, elle était impatiente d'atteindre rapidement les limites de la douleur, afin d'en finir plus vite.

Mais lorsqu'elle revit ce visage aux yeux tendres, au doux sourire, lorsque, surtout, elle sentit de nouveau les lèvres aimées, toutes ses résolutions furent oubliées et elle s'abattit contre la poitrine de l'homme.

Mais, bien vite révoltée contre elle-même, honteuse de ses chaînes, elle se décida à s'en délivrer. Elle préférait tout, plutôt que de prolonger l'anxiété dans laquelle elle respirait depuis quelques semaines.

Se refusant donc à toute précaution, imposant silence aux voix intimes qui lui faisaient pressentir qu'elle allait perdre ses dernières illusions, Antoinette pencha la tête vers Jacques et l'interrogea résolument :

— Dis-moi, as-tu revu madame d'Auriac ?

Il resta interloqué, hésitant, la regardant.

— Tu l'as revue, n est-ce pas? — continua-t-elle.

— Pourquoi me poses-tu cette question? Je ne comprends pas.

— Réponds-moi sincèrement, Jacques, — dit-elle, désireuse de tout détruire au besoin pour posséder la certitude. — Nous nous sommes aimés sans mensonges et sans lâchetés. Ne commençons pas à ressembler à tout le monde. Oses-tu nier que tu m'aimes moins qu'auparavant?

— Voyons, Antoinette, c'est fou! Tu es donc jalouse! Je ne m'y attendais pas de ta part.

— Tu ne t'attendais pas à me voir jalouse?

— Non, puisque je t'adore et que nous ne nous quittons pas.

— Est-ce que madame d'Auriac n'est pas ta maîtresse?

— Je te jure que non!

— Alors, Jacques, tu mens; je vous ai vus entrer ici ensemble.

— Comment? tu nous as donc suivis! Tu étais là hier à nous épier!

L'aveu lui échappa et déjà il le regrettait.

Antoinette resta un moment comme frappée à mort.

Puis, amèrement :

— Je ne savais pas que tu l'avais vue hier. Tu me l'apprends. Mais, autrefois, avant notre voyage, je vous avais suivis et je n'ignorais pas qu'elle avait été ta maîtresse.

— Et tu as pu garder le silence si longtemps!

— A quoi bon parler? Je ne voulais pas dresser l'irréparable entre nous, puisque je t'aimais et qu'il était trop tard!

— Et maintenant, Antoinette! Pourquoi parles-tu maintenant?

— Parce que je souffre, parce que la jalousie et le soupçon s'acharnent sur moi, parce que je ne vis plus. C'est une torture que de porter le masque du sourire, de plier lâchement sous tes caresses, tandis que mon cœur est ravagé par l'angoisse.

Comme il restait silencieux, abasourdi par cette révélation, hésitant s'il devait avouer ou persister dans les mensonges :

— Notre amour est fini, bien fini, — ajouta-t-elle. — Te souviens-tu de mes pressentiments lorsque j'affirmais que, en m'engageant dans la passion, j'allais attirer sur moi la souffrance?

Jacques fut touché de ses yeux gonflés par les larmes,

de son teint pâle. Un élan de tendresse le délivra de l'incertitude et de l'hésitation.

Il alla résolument vers elle et l'attirant :

— Je te jure que tu te trompes, Antoinette, — lui dit-il. — Je n'ai vraiment aimé que toi.

Comme elle faisait le geste de l'arrêter, incrédule :

— Non, je ne mens pas, je veux tout avouer. Tu verras! tu verras! Il faut s'expliquer, car tout est préférable à l'incompréhension. La haine et la violence qui viennent se greffer sur les amours finissantes seraient vraiment trop indignes de nous.

Et il se confessa avec un grand accent de sincérité.

Oui, il avait été l'amant de madame d'Auriac. Il ne savait pas au juste comment elle l'avait attiré. Il se sentait alors si las, si découragé des jeux coquets et cruels par lesquels Antoinette répondait à sa vive tendresse! Désespérant de lui plaire, une volonté méchante le poussait à prostituer son amour pour elle, à avilir son cœur, à s'abandonner à d'autres sentiments, afin d'y puiser l'oubli. Un jour, il fut présenté à Marguerite d'Auriac. Elle l'accueillit avec sympathie, le flatta en le distinguant parmi tous ceux qui l'entouraient, de sorte que, sans l'aimer, il fut quand même charmé par la magie de ses nombreuses attitudes, par les parfums troublants qui émanaient d'elle.

— Encore en ce moment, Antoinette, — disait-il, — un geste de toi, un seul mot d'amour auraient suffi à me faire tout oublier. Je me serais éloigné de madame d'Auriac sans hésitation, ni regret.

— Et pourtant, tu as fini par l'aimer.

— Je n'ai jamais aimé réellement que toi.

— Pourquoi donc y a-t-il un voile devant tes yeux, pourquoi es-tu la proie des préoccupations qui t'éloignent de moi?

— Je t'aime de toute ma tendresse! Est-ce que cette certitude ne te suffit pas?

— Je veux savoir la vérité entière. Il ne faut pas m'épargner. Ta pitié me serait une offense, tout autre son que celui du vrai me blesserait. Je ne peux plus supporter les soupçons, les anxiétés. Il est nécessaire que désormais je voie clair. Du reste, Jacques, j'ai une telle affection pour toi, que je suis

prête à tout comprendre et à tout excuser. Lorsqu'on s'est assimilé tellement la pensée d'un homme, on éprouve aussi une indulgence infinie pour ses actes.

Ému, il s'approcha d'elle, reconnaissant en ses propos l'écho de sa propre pensée. Lorsque Antoinette parlait, il sentait plus vif et plus grand le lien qui les avait unis.

Dans un élan de générosité, il voulut la payer de retour, avouer toute la vérité, se montrer son égal :

— Écoute, Antoinette, je te jure que je ferai l'impossible pour oublier madame d'Auriac. Je lutterai sincèrement et je dois vaincre. J'avoue que, sans l'aimer, sans l'estimer, je suis obsédé par son image. Hier, j'ai cédé à une sorte de faiblesse en consentant à la revoir. Il y a en nous des fatalités qui nous entraînent.

Il s'arrêta, car il vit qu'Antoinette pleurait, le corps secoué par la violence de la douleur. Chaque mot la blessait, chaque aveu troublait les sources de sa vie.

Jacques comprit qu'il venait de prononcer dans le feu de la sincérité des paroles irréparables. Toute la chambre était remplie de ce froid mortel et inhumain, que laisse souvent après elle la vérité.

Se penchant sur Antoinette, il tâcha, par des baisers, par des paroles, de la tirer de l'angoisse, d'alléger ses souffrances.

Il lui dit que ses pleurs, sa détresse à elle, le lavaient et le régénéraient. Il était sien. Nulle image ne pouvait désormais l'atteindre. Il serait à sa merci, comme autrefois, il se sentait de nouveau son jouet, le reflet de son esprit, l'esclave de sa caresse.

Sans le croire, elle s'épanouit au son de ces paroles favorables. Et elle souhaita que la mort vînt avant qu'elle fût réveillée de cet enchantement.

XVIII

Pendant quelque temps, ils se virent presque constamment. Un nouveau soleil paraissait éclairer leur amour. Mais ce fut court.

Bientôt l'enfer recommença.

Antoinette se contenait de toutes ses forces, essayait de feindre, de cacher son désarroi intime, de paraître oublieuse du passé et comme si elle accordait une confiance illimitée à l'avenir.

Elle écartait avec soin tout ce qui pouvait raviver la douloureuse blessure. Elle évitait de prononcer le nom de sa rivale, épargnant à Jacques toute question gênante et redoutant également la vérité et le mensonge. Car elle savait que tout, hors le silence et la gaieté, détruit et brise l'édifice branlant de nos tendresses. La jalousie, surtout, excelle à achever les amours finissantes.

Elle avait toujours présentes à l'esprit les paroles de son père affirmant que le jaloux est un véritable entremetteur qui, sans le vouloir, aide et facilite la réussite de son rival. Ce sont nos paroles violentes et soupçonneuses qui précisent et illuminent ce qui restait encore vague et indéterminé dans l'esprit de celui qui s'éloigne et se détache de nous.

Pour ne pas dire des vérités douloureuses, Antoinette se taisait. Mais son silence laissait deviner à Jacques ses pensées. Ainsi, de toute façon, une correspondance affreuse, une communauté d'inquiétude, les unissait.

Un jour, ne pouvant plus résister au doute, elle vint l'épier au coin de la rue d'Aumale et eut la triste chance de le voir sortir presque aussitôt de son atelier et se diriger vers la maison de la rue Spontini où habitait sa rivale. Le lendemain, à une demande indifférente d'Antoinette, il répondit par un mensonge : « Il avait travaillé très tard, disait-il, pressé de finir un portrait. Il n'avait pas bougé jusqu'au soir de son atelier. »

Elle fut réduite à surveiller les signes de lassitude sur le visage de l'homme, et à vouloir deviner la part de bonheur que l'autre femme lui volait. Leur amour acquérait quelque chose de sauvage, d'âpre et d'éperdu.

Mais en vain s'acharnaient-ils à tuer ce qui les séparait. Plus grande et plus douloureuse renaissait, à chaque réveil, leur détresse. Ils semblaient comme précipités d'un haut sommet qu'ils essayaient inutilement de gravir à nouveau.

« Pourquoi lutter encore? se disait Antoinette. Comment n'ai-je pas la force d'en finir, de mourir ou d'oublier? »

Essayant de se soustraire sans explications à ces tortures,

elle espaça les rendez-vous, inventa des empêchements. Mais, lorsqu'elle vit que Jacques s'y accommodait, qu'il était tout disposé à transformer en amitié leur union, elle céda de nouveau, pantelante et misérable.

Tout en sachant que chaque caresse approfondissait et élargissait la tombe de son amour, elle s'y abandonnait cherchant de mortelles et amères délices. Elle devinait que l'autre gagnait sans cesse du terrain, et que la pensée de Jacques en était hantée. Bientôt, elle la sentit au milieu d'eux. La présence haïssable dominait les moments d'abandon et achevait de les désunir...

XIX

Antoinette connut et goûta toutes les richesses renouvelées de la douleur.

Elle n'avait plus de plaisir à aider son père en ses travaux, elle négligeait le monde, abandonnait toute lecture. Les joies et les distractions qui lui étaient les plus chères perdirent tout attrait et lui devinrent indifférentes.

On eût dit que la douleur la chassait d'elle-même, la traitant comme une étrangère. Rien ne subsistait de ce qui autrefois composait sa personnalité, et, souvent, en se voyant agir, marcher, sourire, elle en concevait de l'étonnement, comme si elle ne se reconnaissait plus.

Négligemment vêtue, car toute coquetterie lui était devenue intolérable, elle errait sans cesse dans son cher bois de Meudon, témoin secret de tout son passé, et elle appelait en vain les larmes qui la soulageraient du trop-plein de sa tristesse.

Quelquefois aussi, saturée de souffrance, elle éprouvait une sorte de calme surhumain, de suprême sérénité.

Et elle reconnaissait que les extrêmes épreuves témoignent d'une mystérieuse élection divine et qu'elles anoblissent et affinent l'être moral. Et de nouveau une sorte de fierté la portait tout entière vers une suprême révolte

Elle se méprisait et voulait s'imposer en châtiment des besognes humbles et frivoles. Elle se forçait à faire des visites, à s'occuper de sa maison, à courir les magasins, tâchant d'abolir petit à petit et méthodiquement l'obsédant souvenir.

Mais il suffisait qu'elle entrât dans le salon de madame de Varesnes ou qu'elle aperçût de son balcon la porte vitrée près de laquelle Jacques était autrefois resté toute une nuit, la cigarette à la bouche, à rêver à elle et à la désirer, et un flot de torturants regrets venaient de nouveau la submerger.

Ainsi s'égrenaient, misérables, ses jours. Elle ne fit même pas attention que les feuilles tombaient, que le ciel perdait sa chaleur et son éclat, que tout annonçait la défloraison autour d'elle et que l'hiver était proche.

XX

Assise au balcon, Antoinette regardait devant elle sans voir. L'écheveau monotone de ses tristes pensées familières se déroulait sans cesse, occupant son esprit.

Elle avait encore espéré voir Jacques ce jour-là et, tout en craignant la douleur qui terminait leurs rencontres, elle avait subi, pendant la matinée, l'agitation de l'attente, ce singulier émoi qui précédait chez elle l'heure des rendez-vous. Puis, après le déjeuner, on lui remit une dépêche qui la fit pâlir. Pour la troisième fois, Jacques s'excusait, remettait au lendemain. Un glas funèbre marqua dans le cœur d'Antoinette la mort de l'amour. Ayant conscience que tout était fini et se sentant incapable de réaction, elle était restée toute l'après-midi chez elle, souhaitant que le jour s'achève et redoutant pourtant l'arrivée de la nuit.

Elle revint à elle en apercevant la silhouette chérie de son père qui remontait l'allée. Quoique le chapeau de feutre cachât presque le visage de Martigny, Antoinette le reconnut de loin à sa démarche et un flot de tendresse vint la distraire de sa douleur. Car cet être si exceptionnel, et pourtant guetté par la mort, était tout ce qui lui restait au monde.

Martigny paraissait préoccupé et pensif. Il était allé cette après-midi rendre visite à la baronne de Fleurus, mais on lui avait dit qu'elle était souffrante et ne pouvait recevoir. Le dramaturge en fut déçu, car, malgré son âge, un besoin de tendresse le rendait encore sensible aux séductions féminines. La baronne de Fleurus, attirée par sa célébrité, s'était

plue à se l'attacher. Mais, changeante et capricieuse, elle le négligea vite et prêta l'oreille à d'autres hommages.

En revenant pensif à Meudon, Martigny reconnaissait avec tristesse que, le long de son existence, il avait été peu aimé des femmes. Non pas que sa figure fût déplaisante ou son naturel désagréable, mais son esprit original, la mobilité propre à son intelligence semblaient intimider les femmes et paralyser leur élan.

Et le dramaturge se consolait maintenant en évoquant les ombres de tous les grands hommes qui furent peu aimés, faute de pouvoir être compris.

Lorsque enfin, en entrant au salon, il considéra Antoinette, sa propre douleur le rendit sensible à celle de sa fille.

Il avait déjà un peu deviné que la jeune femme traversait une crise douloureuse.

Il l'attira sur ses genoux, la caressa comme il faisait lorsqu'elle était encore enfant, et lui dit :

— Tu souffres, Antoinette! Inutile de nier. Je vois que tu as du chagrin! Mais dis-toi que les souffrances présentes ne sont rien au regard des souffrances possibles qui nous attendent plus tard. C'est un lit de roses que notre état actuel. La vraie douleur est blottie dans l'inconnu de l'avenir. Car la douleur, Antoinette, est le résultat naturel de toute vie. Souffrir, voilà le mot d'ordre de l'univers. Si l'Éternel existe, il faut se le figurer comme un expérimentateur à conceptions mystérieuses dont les planètes sont le laboratoire, et la douleur l'unique production. Il lui en faut des quantités chaque jour croissantes. Apprends donc à souffrir et à accueillir avec patience la douleur. Pense que le bonheur et le sourire ne se rencontrent qu'accidentellement, éclairs passagers et courts dans l'obscure et dangereuse nuit qu'est la vie.

Antoinette se serra contre son père. Elle oubliait sa propre angoisse en se rappelant qu'étant encore toute petite, elle avait vu, un jour, son père sangloter dans leur salon de la rue de Prony, le corps secoué par un tremblement. Le souvenir lointain de ce chagrin paternel, dont elle avait d'ailleurs à jamais ignoré la cause, restait vivant dans son esprit. Les larmes de ce bon géant avaient tant frappé et apitoyé son enfance qu'elle les voyait toujours.

Elle dit à Martigny :

— Il ne faut pas que tu aies de la peine, papa. C'est laid!

Il se leva, et déjà il souriait :

— Je ne souffre pas beaucoup, mon enfant, et c'est précisément ce que je regrette. La souffrance n'est laide, comme tu le dis, que tant qu'elle demeure petite et relative. Grande, elle descend au contraire comme une auréole sur le front de l'homme et l'anoblit. C'est le sacre suprême. Les Grecs le comprirent et ils ont imaginé, dans une sublime fiction, Œdipe se dépouillant de toutes les humaines souillures à force de douleur. Malheureux parmi les plus malheureux, le héros thébain touchait par cela même aux divinités.

Puis Martigny reprit :

— Allons dîner, Antoinette? Comme l'amour, la douleur affame! Car elle est généreuse et dévore des forces. Allons dîner; je ne suis plus triste! Mais que la vie est ennuyeuse lorsque l'intelligence vient augmenter ses complications!

XXI

A Madame Louise d'Arcy
Villa des Abeilles
au Cap Martin

Tout a été consommé, et me voilà seule. Je ne verrai peut-être plus Jacques, ou, lorsque je le rencontrerai plus tard, mon cœur se taira en sa présence. Et cette certitude m'est encore plus amère que si je savais ma douleur éternelle.

Pauvres fantômes que nous sommes, ballottés sans cesse sur l'océan du destin, allant au hasard, visités par de rares joies et par de multiples épreuves!

Hier je le vis pour la dernière fois. Il avait manqué encore à deux rendez-vous et cette liaison agonisante finissait par m'être intolérable. Te rappelles-tu, Louison, ce que tu m'as dit en me racontant naguère la mort de ta mère? Tu avais manqué devenir folle d'angoisse et de pitié durant sa longue maladie, parce que tu voyais dépérir le seul être que tu aimais. Puis, lorsque toute vie eut quitté le visage chéri, et que le corps maternel eut pris cet aspect terrible que communique la mort,

tu vins à souhaiter voir les heures passer plus vite et les funérailles se précipiter afin d'éprouver le plus tôt possible l'angoisse de la séparation inévitable. Tu avais hâte de mesurer et d'embrasser d'un seul coup tout ce qui te restait encore à souffrir.

J'éprouvai le même funèbre désir hier, lorsque, attendant Jacques à la gare de Meudon, je le vis venir. Oh! son beau et cruel visage! et comme, en ce moment encore, j'aurais voulu poser mes lèvres sur les siennes! Pourtant, lorsqu'il m'a proposé d'aller à l'atelier, mon corps recula épouvanté. Sans rien expliquer de ce que j'éprouvais, je lui objectai qu'il faisait beau et que ce serait dommage de nous enfermer.

Nous prîmes alors le train pour Versailles. En y arrivant, je sentis combien la beauté de la nature peut serrer le cœur et je subis cette loi inéluctable d'après laquelle toute sensation, même celle de l'art, se transmue en tristesse lorsqu'un tourment nous possède.

Il y a du reste dans l'air et dans les lignes de Versailles quelque chose qui dispose toujours mon âme à la mélancolie.

Jacques fut aussi impressionné que moi. Il me parla de l'air qui se dégage des feuilles mortes et qui grise comme l'éther. Et il trouva des mots suaves et colorés qui s'adaptaient exactement aux sentiments que j'éprouvais, de manière que ce me fut une dernière joie et un dernier regret de voir que nous communiquions encore ensemble et que chaque vibration de sensibilité partie de l'un de nous trouvait son écho dans l'autre.

Sous l'empire de ces impressions poignantes et douces, je lui dis :

— Ne te semble-t-il pas qu'en frôlant ces feuilles mortes, nous secouons et agitons les cadavres innombrables des souvenirs, tout ce qui fut notre joyeux été à nous? Comme la poussée verte des arbres, notre amour a duré et fleuri une saison. Le voilà mort, lui aussi, emporté par le mauvais vent et jonchant notre cœur de ses dépouilles fanées. Ce m'est cruel de marcher sur ces feuilles susurrantes, car j'ai le sentiment de fouler mes propres joies passées.

Il me répondit :

— Pourquoi donc, Antoinette? ne pouvons-nous sceller un pacte d'amitié qui défierait le temps et les événements? Ce qui nous lie, ce n'est pas l'esclavage charnel, mais une unité d'intel-

ligence et d'idées. Elle dure et ne changera point. Veux-tu être ma sœur, mon refuge contre toutes les amertumes du monde?

Le cœur déchiré, je lui dis :

— Il est trop tard! Il aurait fallu m'obéir, lorsque, à Meudon, je te priais de rester mon ami, de ne pas t'entêter à susciter la tempête de la passion dans le courant limpide de notre entente. Mais tu me répondais que tout ce qui n'était pas l'amour te paraissait souffreteux, misérable, dénué de véhémence et de sève. Et encore, tu me disais que, plus que nos esprits, nos corps étaient destinés fatalement à se mêler. Et comme je continuais à résister, tu m'accusais d'être insensible et orgueilleuse. Il ne fallait pas craindre, prétendais-tu, ce que l'amour apporterait, même si cela devait être la cruauté, le sang et la haine. C'est du reste toi qui avais raison. Si j'hésitais, si je me retenais devant la douloureuse et charmante route que tu me montrais, c'était à cause de mon cœur ulcéré. En réalité, je conviens que rien ne vaut en dehors de la passion. Je préfère, moi aussi, maintenant, un seul jour d'amour parfait à des années entières de paisible amitié.

— Si tu n'avais pas craint de souffrir! si tu avais su me retenir, lorsque tu occupais toute ma pensée, Antoinette! C'est en désespéré que je me suis éloigné de toi!

Tandis que les larmes coulaient silencieusement de mes yeux, je lui répondis :

— Je suis mal vue de l'amour. Il est écrit que mes plus chers désirs seront toujours blessés et déçus.

— Pourquoi ne puis-je tout oublier et revivre près de toi une vie nouvelle?

— C'est uniquement ma faute, Jacques. Après avoir péché en laissant passer l'heure propice, j'ai péché par excès d'ardeur, par manque de mesure. La tendresse que je ressentais pour toi dépassait les forces humaines. Si, de ton côté, tu avais répondu avec un égal emportement, notre délire violerait peut-être l'ordre des choses. Mais cela ne pouvait arriver, car il y a, hélas! une loi de cruel équilibre qui veut que les sentiments se contre-balancent et que toujours la douleur jaillisse du cœur humain. Pressé par cette loi, nous n'aimons éperdument que ceux qui nous aiment peu. L'égalité parfaite dans la passion est fugitive et éphémère. Elle vient, puis s'en

va. Elle ne connaît guère de durée. C'est ainsi que la nature accorde et ordonne les forces et les ardeurs.

Je livrais ainsi mes plus secrètes, mes plus torturantes pensées, et ma propre clairvoyance me faisait mal.

Nous touchions le Grand Trianon que l'aigre et noble automne avait orné d'or et de pourpre.

— Asseyons-nous un instant, — dis-je à Jacques.

En effet, mes forces s'en allaient sous l'accablante douceur, et cette beauté intense et funèbre des choses environnantes m'épuisait.

Nous nous assîmes sans parler, intimidés par l'heure parfaite, par tout ce qu'il y avait d'achevé et de divin aux alentours. La végétation se mariait si harmonieusement avec l'œuvre de l'homme, si nombreuses et si parfaites étaient les graduations des nuances, le ciel serrait et encadrait si noblement le paysage, que mon esprit évoqua des accords musicaux, ces architectures harmonieuses de Bach où alternent sans cesse les extases de la chair et la plus pure élévation de l'âme. Alors je sentis un regret et une pitié infinie pour cet amour qui se mourait là, silencieusement, entre nous.

Il m'est arrivé même, pendant un moment, d'avoir une vision si nette de ce qui finissait et s'en allait, que je dis à Jacques :

— Ne te semble-t-il pas, à toi aussi, que quelque chose lutte et se meurt à côté de nous?

Et je me suis retenue à peine d'ajouter :

— C'est nous-mêmes, c'est nous qui mourons!

Et le ciel pâle, les arbres jaunis, tout semblait pleurer l'irréparable...

Nous reprîmes le chemin du retour. Avant de franchir la porte du palais, au moment même où nous montions les dalles usées de l'escalier de marbre, j'attirai Jacques et je lui posai un baiser sur les lèvres, tâchant de prendre et de garder la chère empreinte, d'en aspirer le poison et le miel, ce qui me faisait vivre et mourir. Alors, les pleurs coulèrent encore de mes yeux, mais bienfaisantes cette fois et sans effort, comme si elles lavaient et assainissaient mon âme.

Je le priai :

— Mon cher amour, il ne faut plus nous revoir.

L'empêchant de me répondre, refusant d'entendre les pro-

testations qui ne pouvaient reposer que sur sa pitié ou sur un élan passager, j'ajoutai :

— Respecte mon désir de solitude, pour quelque temps, si tu ne veux pas me faire mal... Nous nous reverrons plus tard... La séparation est nécessaire pour que notre amour finisse dignement et sans être terni par la laideur.

Je crois que, pour un moment encore, j'ai espéré une opposition de sa part, un cri du cœur. Ce fut là ma dernière faiblesse. Je l'ai quitté à la gare de Meudon, puis, du haut du pont, je le vis qui montait dans le wagon et disparaissait de mon horizon, sans, hélas! disparaître, comme je le voudrais, de ma mémoire.

Lorsque je rentrai, la maison me parut morte. Aucun objet familier, pas même ma chambre qui me voit vivre et qui est imprégnée de ma vie, n'évoqua en moi de souvenirs. Mon père parle souvent de ce Crétois qui s'endormit en sa jeunesse et qui s'éveilla après un sommeil séculaire; tout lui était devenu étranger. De même, je me sentais incapable de reconnaître ce qui m'entourait. En entendant, au soir, les pas de papa résonner dans l'escalier, je fis un effort pour m'éveiller à la vie. Je courus au-devant de lui selon l'habitude et je parvins même à sourire en l'accueillant.

Admirable instinct d'un être aimant! Il me regarda sous la lumière vive de l'antichambre, puis me prit par la main et me mena au salon. Là, il m'examina plus attentivement, et, avec un doux reproche, il me dit :

— Pourquoi souris-tu ainsi, Antoinette?

Et il ajouta :

— Tu as donc beaucoup de chagrin?

Il s'assit et me prit dans ses bras où il y a autant de force qu'en son cerveau. Quelque chose de son calme intellectuel, de sa vertu pacifiante descendit en moi.

Il m'a proposé de quitter Paris. Nous allons cette année à San Remo et nous passerons par Nice, donc je te verrai.

Aucun but ne me paraît digne d'un effort, rien ne m'attire plus. Je vis par habitude, les journées ne diffèrent point à mes yeux et je ne sais si le soleil luira de nouveau pour moi.

Au revoir, Louison, et plains-moi car je me sens mortellement atteinte.

NICOLAS SÉGUR

LA MUSIQUE

REPRISE DES CONCERTS SYMPHONIQUES
LA MUSIQUE ARABE

Les concerts Pasdeloup ont donné leur première séance de la saison le 7 octobre; M. Koussevitzky a dirigé son premier concert symphonique le 12; les concerts Chevillard ont repris le 15, ceux du Châtelet et du Conservatoire le 21 et le 22. Nous voilà loin du temps où Berlioz, pour entendre au moins une fois sa *Damnation de Faust*, devait louer une salle et recruter lui-même son orchestre. « Avant 1870, a écrit Camille Saint-Saëns, un compositeur français qui aurait eu la folie de se risquer sur le terrain de la musique instrumentale n'avait aucun autre moyen que d'organiser soi-même un concert, et d'y inviter ses amis et la critique. » En effet, la société des concerts du Conservatoire, fondée en 1828, sous la direction de Habeneck, était alors la seule qui possédât un orchestre régulier. Elle était vouée par sa tradition et par le goût de sa clientèle d'abonnés à ce qu'on appelait la musique classique, c'est-à-dire à celle de Haendel, Mozart, Haydn, Gluck, Rossini, Cherubini, Weber, Mendelssohn. Son très docte et très bienveillant historiographe, Elwart, pouvait écrire en 1866 : « On a vu, par la lecture des programmes des quatre dernières années, que la Société des concerts, fidèle à ses précédents, est toujours très peu disposée à renouveler son répertoire. » Berlioz n'y était représenté que par quatre morceaux de *la Damnation de Faust*, exécutés le 7 avril 1861, et Saint-Saëns n'y avait été admis

que comme pianiste, pour jouer la *Fantaisie* de Beethoven, le 27 avril 1862. Les symphonistes du XVIIIe siècle étaient certainement mieux partagés, car le Concert spirituel, en sa brève saison qui ne durait que le temps du carême, trouvait cependant moyen de faire entendre les œuvres nouvelles de Rameau, de Philidor, de Gossec et de Mozart.

Cependant, si l'on interroge nos musiciens, ils se plaindront presque tous de la difficulté qu'ils éprouvent à faire jouer leurs compositions, et ceux parmi eux qui exercent en même temps la profession de critiques ne laissent guère passer une occasion de saisir le public de leurs doléances ou de leurs récriminations. Les choses en sont venues à ce point que le gouvernement s'est cru tenu d'intervenir. Depuis une dizaine d'années, le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts impose à nos principales sociétés de concerts, en échange d'une subvention d'ailleurs des plus modestes, l'obligation d'exécuter, au cours de chaque saison, un certain nombre d'ouvrages nouveaux dont le total doit former, montre en main, une heure ou une heure et demie de musique. Les musiciens sont-ils satisfaits? En aucune façon, car ils soutiennent que le règlement est mal observé, parfois éludé, et que le choix des œuvres est souvent dicté par d'autres soucis que celui de leur valeur artistique. Désireraient-ils que les autorités officielles en fussent chargées? Ils feraient bien, avant d'émettre un pareil vœu, de consulter les peintres et les sculpteurs, et de leur demander ce qu'ils pensent des préférences de l'État, quand il se mêle d'acheter des toiles dans les Salons ou de commander des monuments pour nos rues et nos jardins publics. Les chefs d'orchestre, de leur côté, déclarent qu'ils ont le plus grand mal à remplir la durée prescrite de musique neuve sans trop heurter le goût de leurs auditeurs et les décourager de revenir. Ils sont bien obligés, en effet, de tenir compte de la recette, car ce ne sont pas les quelques milliers de francs de leur subvention qui leur permettront de suffire aux frais énormes de l'entreprise. Il faut bien dire que les sociétés de concerts sont toutes dans une situation très difficile, qui est exactement celle des théâtres lyriques : les dépenses, dans l'un et l'autre cas, se sont accrues de telle sorte qu'il faut faire salle comble pour

que le budget soit en équilibre, sans perte ni profit; sitôt que le maximum de la recette possible n'est plus atteint, le déficit apparaît. « Si cela continue ainsi, nous n'aurons bientôt plus d'orchestres en France. » C'est une crainte que j'ai entendu exprimer souvent, depuis la guerre ou plus exactement depuis la paix, par des chefs d'orchestre éminents, qui d'ailleurs ne voulaient nullement mettre en cause la bonne volonté de leurs musiciens, victimes eux-mêmes de la vie chère et des tarifs inflexibles qui en sont la conséquence. Avant de leur chercher querelle pour la composition de leurs programmes, il me semble que nous devrions féliciter ces vaillantes troupes et ceux qui les dirigent, de tenir bon malgré tout, en des temps si troublés.

C'est ainsi que je me garderai de reprocher à M. Rhené-Baton de ne nous avoir donné cette fois que les deux premiers *Nocturnes* de Debussy et non le troisième. M. Rhené-Baton n'a pas besoin qu'on lui apprenne que les trois *Nocturnes* forment une suite, et qu'à la « marche lente et mélancolique » des *Nuages* succèdent les reflets dansants des *Fêtes*, qui trouvent eux-mêmes leur apaisement dans la palpitation d'une mer argentée de lune où « s'entend, rit et passe le chant mystérieux des *Sirènes* ». C'est justement de ce chant mystérieux, et délicieux, que vient tout le mal, car il exige des chœurs, et les chœurs sont hors de prix à l'heure actuelle. Voilà des considérations bien prosaïques, mais comment faire, puisque d'autre part il faut bien assurer aux musiciens de l'orchestre, membres permanents de l'association, un minimum de gain pour chaque concert et pour les répétitions qui doivent le précéder? On ne trouve pas toujours, et on ne trouve guère deux fois un bienfaiteur qui prenne à son compte les frais supplémentaires et réponde du déficit.

Le programme du concert du 7 octobre, répété selon l'usage de cette société le jour suivant, ne comprenait que des œuvres françaises : l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, l'introduction au premier acte de *Fervaal*, de M. Vincent d'Indy, et la *Symphonie* de César Franck, en première partie, et dans la seconde, après les *Nocturnes*, la suite de *Ma mère l'oye* de Maurice Ravel et *l'Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas. Magnifique programme, et si bien approprié au talent du chef

que l'exécution n'en pouvait être que magistrale. M. Rhené-Baton n'est pas toujours tendre pour la musique classique : c'est à la musique moderne qu'il a dédié toutes ses complaisances, habile à en deviner les intentions les plus secrètes, heureux de la choyer, entre ses bras puissants, avec de paternelles douceurs.

Je dois à M. Koussevitzky une véritable révélation. Je ne connaissais pas la quatrième symphonie de Magnard [1]. Composée de 1911 à 1913, elle avait été exécutée pour la première fois le 2 avril 1914, à un concert de l'Union des femmes professeurs et compositeurs (U. F. P. C.), sous la direction de l'auteur, peu de mois avant les événements terribles que nul ne prévoyait et qui devaient lui coûter la vie. C'est sa dernière œuvre. Aussi noblement conçue que les précédentes, elle manifeste par surcroît une émotion dont jusqu'ici je ne croyais pas la musique de Magnard capable. Il faut dire aussi que M. Koussevitzky est un musicien merveilleusement sensible, et qui a reçu de la nature le don, si précieux pour un chef d'orchestre, de communiquer son sentiment, de l'imposer à tous les exécutants qu'il dirige et fascine, de les en pénétrer par une sorte de suggestion magnétique dont les indications de sa baguette ne sont que le signe extérieur : force invisible qui rend les sociétés attentives, et distingue du reste des hommes ceux qui sont nés pour les conduire, que leur autorité s'exerce d'ailleurs à la guerre, à la tribune, ou au pupitre d'une salle de concerts. On peut discuter, à tête reposée, certaines des interprétations de M. Koussevitzky, lui opposer les chiffres du métronome et lui reprocher d'avoir exagéré une nuance, précipité ou ralenti un mouvement. Mais qu'importe? Une correction rigoureuse est toujours froide, parce que tout y est dicté, et que l'interprète constamment occupé d'observer exactement les prescriptions écrites n'y peut rien mettre de soi. Un artiste ne pourra s'astreindre à cette gêne; il jouera le morceau selon son cœur, et même selon son humeur du jour, et ces variations, qui font le désespoir des élèves, sont la joie des auditeurs, ravis de découvrir de nouvelles beautés.

1. Sur Magnard et son œuvre, voir l'excellent article de M. Samazeuilh dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1915.

M. Koussevitzky joue de son orchestre en virtuose; c'est pourquoi il anime d'une vie si puissante toutes les œuvres qu'il interprète.

A la dernière répétition de son concert du 12 octobre, je l'ai vu venir à moi, après la symphonie de Magnard, le front ruisselant de sueur et les mains glacées. « Ah! que c'est difficile! » a-t-il murmuré. La musique de Magnard ne propose cependant pas aux exécutants des tours de force ou d'adresse comme on en rencontre en d'autres œuvres modernes. Les instruments y sont maintenus en leurs gammes les plus aisées; les violons sont traités en violons, non en guitares ou en harpes éoliennes; les violoncelles n'imitent pas le flageolet, les cors ne montent pas aux régions de la flûte, la clarinette n'y est pas stridente; les instruments à cordes n'y sont pas divisés à outrance, mais employés le plus souvent en masse, et les instruments à vent leur répondent en chœur : les couleurs de l'orchestre sont largement étalées, sans ce morcellement, ce scintillement qui fait le charme, exquis ou agaçant selon la qualité des pensées, de tant de compositions récentes. Mais la difficulté résulte de cette simplicité même. L'émotion n'est pas à la surface; elle est toute en profondeur. Elle ne vient pas coquettement s'offrir; il faut l'aller chercher, il faut étudier ces lignes sans ornement pour en entendre le langage et en trouver l'accent. Mais à qui veut prendre cette peine, est réservée une belle récompense, car peu à peu, pareille à ces figures de pierre qui dans les contes reprennent par enchantement les couleurs de la vie, la musique engourdie va se réchauffer et frémir. Les lignes deviendront des chants, graves, ardents, attendris tour à tour, des voix à leur appel s'élèveront, murmures éloignés, cris de triomphe, d'alertes refrains passeront même, finement découpés et d'une grâce un peu ironique, à la française, et il n'est pas jusqu'à l'épisode fugué de la dernière partie qui ne s'éclaire d'une sorte d'allégresse raisonnable. Telle m'est apparue, telle est apparue à tout auditeur sans préjugé cette quatrième symphonie. Oui, de jeunes musiciens qui assistaient à ce concert sont demeurés incrédules, je le sais. Je le regrette pour eux. On ne peut, je crois, m'accuser de malveillance pour la musique moderne. J'ai consacré bien des articles et des livres à la

défendre et à l'expliquer. Je suis sensible tout comme un autre à ses raffinements de sonorités et à ses effets pittoresques. Mais ils ne sont pas tout. Magnard s'en est abstenu à dessein, et peut-être à l'excès. Il était misanthrope. Il ne cherchait pas à plaire, et demandait qu'on vînt à lui. Il avait l'âme grande et candide. Il est aisé de railler certaines de ses croyances au progrès par la science et au bonheur futur de l'humanité. Mais ce sont de généreuses illusions. Beethoven en eut de pareilles. Je sais ce qu'un pareil rapprochement peut avoir de fâcheux, pour certains de ces mêmes jeunes musiciens qui méprisent Beethoven, lui reprochent d'avoir été sourd, et d'avoir mal orchestré ses quatre ou cinq dernières symphonies. Beethoven a ses défauts. Mais il est immortel. Magnard me paraît avoir quelques chances de le devenir aussi, quand bien d'autres seront oubliés.

A ce même concert, nous avons entendu un radieux concerto de Vivaldi, l'amusante et parfois attendrissante suite du *Coq d'or* de Rimski-Korsakov, et un assez long fragment d'une messe de Gretchaminov, très élégamment inspirée de la liturgie byzantine, dont M Alexandrovitch a chanté les versets avec un art accompli et la plus sympathique intelligence.

***

Quand Renan préparait sa thèse de doctorat sur *Averroes*, il trouvait cette besogne « assommante » : tel est l'aveu qu'il fait dans l'*Avenir de la science*, dont il réunissait les matériaux à la même époque, pour se distraire. M. Jules Rouanet, chargé de rédiger une monographie sur la musique arabe dans *l'Encyclopédie* fondée par Albert Lavignac et dirigée aujourd'hui par M. Lionel de la Laurencie, a dû s'imposer une tâche plus ingrate encore. Il s'en est tiré à son avantage, et à celui des lecteurs qu'il mérite d'avoir.

M. Jules Rouanet, qui habite l'Algérie, a étudié avec autant de soin que de sagacité, depuis plusieurs années, la musique moderne de l'Afrique du Nord, et publié d'intéressants recueils de mélodies. Mais ce plan de *l'Encyclopédie* l'obligeait à étudier, avant d'arriver à la pratique, la théorie, telle qu'elle

a été établie au temps où la civilisation arabe admettait encore et honorait les sciences profanes, c'est-à-dire entre le IXe et le XVe siècle. Or les théoriciens arabes de la musique ont le même défaut que les philosophes : ils puisent toute leur science dans les auteurs grecs, dont ils ne connaissent d'ailleurs que des éditions incomplètes ou remaniées, et se contentent de raffiner sur des principes étrangers, sans se préoccuper nullement de les mettre en rapport avec les croyances ou les usages de leur temps, et bien souvent sans les comprendre.

Al. Farabi, dont le *Livre de la musique* (*Kitab al mousiqa*) date du Xe siècle et a été connu en Europe dès le XVIIIe; Ibn Sina ou Avicenne, qui a consacré à la musique un chapitre de son livre de *la Guérison*, la société savante des *Frères de la pureté*, au XIIe siècle, et tous les autres auteurs arabes ont emprunté aux Grecs jusqu'à leur vocabulaire; c'est ainsi qu'ils appellent l'octave l'intervalle *du tout*, en traduisant littéralement l'expression grecque *dia pason* dont nous avons fait, avec un sens différent, *diapason*; et l'intervalle de quarte s'appelle chez eux *intervalle des quatre*, comme en Grèce où il ne comprenait jamais que quatre notes; mais dans la musique arabe il en a toujours davantage, ce qui rend cette dénomination incompréhensible pour qui n'en a pas la clef.

Tous ces auteurs s'attachent à la doctrine pythagoricienne dont ils avaient trouvé les éléments dans les manuels et les compilations de l'époque byzantine, comme par exemple le livre de Boèce sur la musique. Ils s'attachent à exprimer les intervalles par des longueurs de cordes dont le rapport soit simple, et autant que possible de la forme où l'un des termes ne dépasse l'autre que d'une unité, comme deux tiers, trois quarts, huit neuvièmes. Ces spéculations sont complètement abandonnées aujourd'hui. Les méthodes de musique qu'on publie au Caire ou à Alger se contentent de diviser l'octave en tiers et en quarts de ton alternés, comme nous la divisons en ton et en demi-tons. M. Rouanet déplore cet empirisme et l'explique par « l'état de décadence politique et sociale des Arabes modernes ». Mais à quoi bon une théorie, si elle ne gouverne pas la pratique?

Le système de Pythagore ne s'adaptait que fort impar-

faitement à la musique des Grecs, à cause des petits intervalles dont elle faisait une grande consommation. D'où les objections d'Aristoxène et sa méthode expérimentale, qui conduit à la gamme tempérée. La musique arabe est bien plus friande encore de ces petits intervalles qui font le désespoir des arithméticiens, mis en présence de l'incommensurable. Aussi n'a-t-elle jamais tenu le moindre compte des prescriptions de la théorie. Résolument empirique, elle s'est transmise par l'oreille, de maître à disciple, jusqu'à nos jours, et seuls parmi tous les peuples civilisés, les Arabes n'écrivent pas leur musique.

S'ils avaient cru possible de lui donner une notation, ils n'avaient que l'embarras du choix. Ils pouvaient prendre modèle sur les Hindous, comme ils ont fait pour les chiffres que nous appelons arabes, ou bien sur les Persans, les Chinois, avec qui ils étaient en commerce dès le début du moyen âge, les Grecs anciens, les Byzantins, les chrétiens d'Espagne, les Juifs et même les Turcs, à qui un prince de Moldavie avait donné, au xve siècle, un système de notation imité de celui des Hindous.

De même, ils ont assisté, comme le fait fort justement remarquer M. Rouanet, aux débuts du contrepoint et de l'harmonie dans la musique européenne, c'est-à-dire de l'art d'associer deux mélodies différentes et d'en observer les accords. Ils n'ont pu ignorer ces « déchants » ni ces « motets » qu'ils entendaient exécuter dans les églises de Grenade et commenter dans les universités. Cependant leur musique est restée réfractaire à toute combinaison, à tout accompagnement.

Aucune ne s'est montrée à ce point intolérante. Les Chinois et les Japonais, qui n'ont pas eux non plus un système constitué d'harmonie, ne dédaignent pourtant pas de frapper des accords, de temps à autre, sur leurs luths, leurs guitares et leurs cithares. Quant aux orchestres du Siam, du Cambodge et de Java, ils exécutent de véritables symphonies dont les sonorités complexes ont pour nous un charme délicieux. Seule la musique arabe n'admet que l'unisson ou l'octave. C'est en quoi elle ressemble le plus à celle des anciens Grecs, comme elle toute en mouvement et en passions, comme

elle étrangère à la contemplation immobile qui seule peut susciter le sentiment d'une harmonie latente ou exprimée. La musique arabe ne sait que chanter, chanter sans arrêt, répandant ses effusions en traits précipités, en longues vocalises, sur les pulsations d'un rythme agité, dilatant ou contractant ses intervalles en un trouble perpétuel. Non, ce n'est pas pour elle que Confucius a écrit que « la musique produit le calme », que « la grande musique est toujours simple », et que sa « perfection n'est pas de pousser les notes à bout ».

Un célèbre chanteur de Médine, qui vivait à la fin du VIIe siècle de l'ère chrétienne, ayant exécuté devant le khalife Yézid II un air de sa composition sur un rythme rapide, son auguste auditeur le lui redemanda une seconde, puis une troisième fois. « Alors il se leva impérieusement et cria aux femmes esclaves placées derrière un rideau : Venez toutes et faites comme moi. Il se mit à tourner sur lui-même en circulant autour de la salle et déclamant des vers d'amour. Les femmes tournaient avec lui. Enfin Yézid s'abattit sur le sol, et les femmes aussi. »

Cette anecdote, que cite M. Rouanet d'après un ouvrage du Xe siècle, est caractéristique : on y reconnaît cette exaltation qui a tant d'attraits pour l'âme arabe et le goût du vertige que les derviches tourneurs ont su employer à des fins moins profanes. Ceux qui ont pu assister de nos jours à un concert arabe, à une séance de danses authentiques, ceux qui se souviennent de l'appel du muezzin, du trépignement des Aïssaouas ou des provocantes Ouled Naïl et de leur spasme obsesseur, savent bien que ces dispositions n'ont pas changé et sont communes aujourd'hui à tout l'islam. Rudyard Kipling le sait aussi : dans son récit intitulé *Sur le mur de la ville*, le jeune musulman Wali Dad, si bien élevé, correct et dédaigneux, a tôt perdu la tête quand une émeute soulève ses coreligionnaires. Mais Kipling n'en est pas trop surpris, car il avait remarqué certaine chanson faite par Wali Dad pour la belle Laloun : « Quand Wali Dad chante cette chanson, ses yeux luisent comme des charbons ardents, et Laloun se renversant parmi les coussins jette à Wali Dad des touffes de jasmin. »

LOUIS LALOY

TABLEAUX DE PARIS

L'atmosphère d'une répétition générale n'a pas toujours sur les destinées d'une pièce, l'influence que souhaiterait l'auteur. Celle de *Judith* avait été menée à souhait; ce fut une soirée dont les privilégiés parlent autant à l'avance que longtemps après et tous avaient obéi à l'injonction de se trouver exacts au lever du rideau. A peine y compta-t-on dix fauteuils demeurés vides : Les titulaires s'étaient cassé le nez à 8 h. 27, devant le péristyle du théâtre, car les grilles extérieures étaient fermées à chaînes, comme devant une émeute.

C'est un signe des temps que le lancement d'une œuvre dramatique soit aujourd'hui tout pareil à celui d'une affaire industrielle. Non par la faute exclusivement des auteurs, mais la concurrence des music-halls et des cinémas, l'importance de leur mise en scène, les sommes dépensées pour une pièce soumise aux exigences d'une critique théâtrale et d'un public blasés, tout oblige un auteur conscient de ses responsabilités, aux efforts qui servent à lancer un produit commercial. L'auteur a donc demandé à l'un des critiques les plus notoires de mettre son œuvre en scène et il s'est adressé pour les décors et les costumes à deux artistes russes ayant déjà donné les preuves éclatantes de leur talent.

Mais, après un léger examen, il faut en rabattre de l'élégance, comme de l'intellectualité des salles de répétition générale!... Et puis, la saison n'est pas mûre. Les véritables Parisiens, encore tout meurtris de leurs dépenses balnéaires, font en ce

moment des économies et des provisions pour l'hiver. Quand on s'est montré quelques-unes de ces comédiennes dont on trouve invariablement à la ville qu'elles paraissent plus jeunes au théâtre et le contraire, dès qu'il arrive de leur voir jouer la comédie; lorsque des personnes bien informées ont désigné à celles qui ne le sont pas, M. Antoine, M. Doumic ou M. Paul Souday, le tour d'une répétition générale est bien vite fait, même quand c'est une répétition générale annoncée depuis dix ans et dont M. Henry Bernstein est à la fois le héros, le manager et le geôlier.

La salle est d'avance subjuguée et si, lumières éteintes, on la sent parfois réticente, avec quel entrain discipliné elle applaudit, lorsque les lustres se rallument!

M. Henry Bernstein seul pouvait écrire tout au long, cette *Judith* et réaliser avec son incontestable maîtrise, les grandes scènes qu'elle renferme. L'année qui commence par une pièce de cette envergure pourrait être une belle année pour la scène. Mais tous les auteurs ne mettent pas dix ans pour écrire une *Judith*. On sait qu'ils y passent dix semaines, tout au plus et ne terminent leur dernier acte qu'après avoir fait répéter déjà les deux premiers,... dans plusieurs théâtres.

Madame Simone est admirable dans ce rôle de Jeanne d'Arc de l'Ancien Testament, dont l'auteur nous fait dire en substance qu'elle est un bas bleu de province, quelque chose comme une lauréate du Concours de la *Vie Heureuse* de Judée, qui fait des cantiques, à la manière de Madame... Burnat-Provins, je suppose.

Mais, que M. Bakst, qui fut si souvent bien inspiré et qui nous montre des généraux assyriens si magnifiquement drapés de vermillon, a peu réussi les costumes de l'héroïne de Béthulie!

On devine ce que M. Antoine a dû souffrir — lui qui n'est pas Russe! — lorsqu'il a vu arriver madame Simone couverte de paratonnerres noirs et coiffée d'un bonnet de coton. Jamais une tragédienne ayant à jouer une scène de séduction — et quelle scène pour une tragédienne! — ne fut costumée ainsi. Sans le talent de l'auteur et celui de l'interprète, on se demande si les spectateurs n'auraient pas souri... Mais

où l'on peut juger de la valeur d'une grande artiste, c'est d'être si indifférente à ce qui n'émane pas de sa seule volonté qu'elle peut jouer dans un costume qui partout ailleurs, exciterait l'hilarité — et faire frémir et soulever les applaudissements d'une salle qu'elle aveugle de son talent.

***

Par-dessus le flot de véhicules et de piétons qui dévale incessamment le long de l'avenue des Champs-Élysées, puis se sépare en plusieurs bras sur la place de la Concorde pour venir s'agglomérer à l'entrée de la rue Royale et de la rue de Rivoli, un avion évoluait à la hauteur de 3 ou 4 000 mètres, selon les dires de ces gens de « sport », qui ne demeurent jamais interdits sur aucun sujet de nature à intéresser la galerie. Blanc, nuptial, métallique, l'air d'une mouette, presque invisible aux meilleurs yeux dans la brume légère qui nous baignait, l'avion réverbérait parfois une flèche de soleil dans la bleuâtre moiteur du ciel. En filant, cet appareil répand un jet de fumée dont les arabesques dessinent progressivement un nom, sur une étendue de plusieurs lieues. Le stylo-céleste, presque invisible, qui trace ainsi, à la vitesse de 150 kilomètres à l'heure, dans la rayonnante clarté d'une émouvante et limpide journée d'automne, le nom d'un industriel, en lettres d'un kilomètre de haut, c'est un de ces nouveaux prodiges, qui trouveront dans quelques jours les spectateurs déjà blasés, mais qui aura fait lever la tête à toute une population.

J'imagine la surprise de Villiers de l'Isle-Adam, qui écrivit cette nouvelle prophétique : l'*Affichage céleste*, voici un demi siècle déjà, se promenant aux Champs-Élysées et apercevant, dans l'amphithéâtre illimité du ciel de Paris, ce nom de Citroën, sur lequel l'avion revient placer, en deux petits jets de vapeur, le tréma de l'e, avec une précision, une grâce qui tiennent du prodige et qui eussent fait jadis s'évanouir les femmes de délices et de crainte. Mais, depuis qu'elles ont renoncé aux baleines et aux buscs de fer, les femmes, on le sait, ne s'évanouissent plus; et c'est une démonstration bien éloquente d'exquise sensibilité qui a disparu. Que sont les

prouesses des danseurs d'autrefois et des cavaliers dans les tournois, des Vestris ou des Jarnac, auprès de celles-ci... Pourtant, c est un aviateur inconnu qui trace là-haut, avec une encre de nuage, cette « anglaise » si déliée, ce *t* qu'il barre si haut, cet *o* qu'il dessine, comme un géomètre ne le ferait pas plus régulier avec la pointe de son compas.

Dans la foule, tête levée, des visages exprimaient la jouissance, comme lorsqu'un acrobate se balance sur son trapèze aux sommets du cirque, avant de se lancer dans l'espace; des ah! de détente explosaient avec le flou tout de même sonore, des hautes fusées d'un feu d'artifices... Mais l'expression la plus imprévue, la plus émouvante, c'est celle d'une religieuse vêtue de drap bleu, à grande cornette empesée, de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul. Elle descendait l'avenue, les mains ramenées au creux de l'estomac, sous les amples manches, le regard droit devant elle, sans paraître s'être aperçue que tous les promeneurs arrêtés regardaient en l'air. Cependant, elle ralentit sa course, tout à coup, son visage étroit et pâle se leva à son tour vers le ciel. Elle ne comprit pas très bien, d'abord et s'arrêta... Puis, elle devina, enfin... Mieux qu'une autre, le sublime lui est familier, elle se meut à l'aise dans le miracle et le ciel est son domaine plus encore que ce bas monde où elle soulage l'infortuné, le malade et l'agonisant... Son regard exprima autant d'admiration que de surprise. Les mains qui se serraient se disjoignirent, elle ouvrit involontairement les bras comme les grandes saintes dans l'extase. Elle épelait, attendant que l'ébauché se précisât. Puis je la vis baisser le front et s'esquiver, évidemment déçue.

Depuis le Grand Palais jusqu'à la Concorde le trottoir, bordé d'un cordon régulier de petites voitures jaunes, de petites voitures grises... comme un ourlet, chacune flanquée d'un chauffeur à veste de cuir, acceptant les clients à l'essai, prenait cette régularité, cette uniformité militaires, disciplinées, qui séduisent toujours l'œil français, quoique les Français disent...

Un nom pour Balzac ou Zola, un nom d'industriel qui avait la fortune de n'avoir jamais été prononcé jadis dans la foule par aucun de ceux qui le répètent aujourd'hui, un nom comme

le Z. Marcas de la *Comédie Humaine* et qui est devenu pour le peuple comme le symbole de la libération souhaitée, l'image de cette petite voiture bon marché dont il rêve, qui va permettre à son cerveau plus encore qu'à sa personne physique de voyager, de parcourir des yeux les cartes de géographie et d'y promener un doigt indécis, en s'écriant : « Ici, non, là, plus loin, plus loin encore... » Ce nom qui, à l'oreille, ne semble d'aucun pays, et qui se trouve à l'aise par conséquent sur toutes les lèvres, fut la caractéristique même du salon de l'Automobile. Il est au point, il est de cette année, comme certaines robes, qui ont l'ampleur et la longueur de jupes que rêvent les femmes, il est de la minute, grâce à une publicité formidable, et, s'il n'a pas tout l'avenir devant lui, qui d'ailleurs n'appartient jamais à personne, il a du moins le moment présent, ce qui est tout de même bien à considérer!

Dans le grand courant qui mêle les nationalités, en dépit d'elles-mêmes et qui ramènera peut-être l'homme à quelques races, par la couleur, qui finiront elles-mêmes par s'effacer, dans une sorte de hideuse nuance café au lait, l'automobile doit tenir la première place. Il aura suffi de pénétrer dans le hall du Grand Palais, vers 4 h. 30 du soir, à l'heure où meurt la clarté, pour se convaincre de l'instrument tranche-frontière qu'elle est aujourd'hui. Les colliers d'ampoules électriques, avec leurs lignes droites, encadraient de vastes panneaux où le nom des exposants se trouvait inscrit au-dessus de chaque stand. Autrefois, nous eussions lu là-dessus les mots : *Angleterre, Amérique, France,* etc... Aujourd'hui, c'est l'individualité de l'industriel qui prime seule, la nationalité de l'exposant ne se devinera — et encore — qu'aux consonances, à la terminaison des noms, qui voisinent d'ailleurs, au hasard du tirage au sort.

Sous les innombrables lignes de lumière blanche qui répandent une clarté uniforme et joyeuse, ce salon-là, n'est-il pas le véritable, désormais pour le peuple? On revoit mélancoliquement, sur les fonds tremblants et gris de la mémoire, certains après-midis du *Concours Hippique,* un jour maussade d'avril... Et des parterres de sculpture, aux *Artistes-Francais,* que longent des visiteurs qu'on ne croirait venus que par une sorte de vague obligation morale...

« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve! » assure un de ces alexandrins omnibus, que dédaignent bien vite les intellectuels, mais qui ne perdent cependant jamais sur les grandes masses populaires leur aspect d'affiche lumineuse... On pourrait inscrire celui-ci, en lettres de feu, au-dessus des noms alignés... Des jeunes gens penchés sur le capot ouvert des voitures, regardent avec attention, puis touchent du doigt les organes de métal brillant ou vernis de noir, échangent des réflexions, puis s'en vont ailleurs, palper encore les moteurs, avec les yeux et les mains.

Avez-vous regardé les visages qui passaient de chaque côté, à hauteur d'épaules? Vous êtes-vous demandé si l'on pourrait obtenir un type à peu près exact de l'automobiliste contemporain, en juxtaposant comme on l'a fait pour d'autres, les calques de centaines de ces visages que nous frôlons... Évidemment non, car, dans le monde entier, qui donc aujourd'hui n'est pas ou ne serait pas volontiers automobiliste!

...La petite *Fiat* rouge, qui a gagné le grand circuit d'Italie, avec une moyenne de 127 kilomètres à l'heure : un objet de vitrine qui donne le frisson, avec sa silhouette vermillon de bourreau romantique, ses petites manettes, ses organes fragiles, ses airs d'orfèvrerie, et qu'on aimerait avoir vu passer dans une course, suivie de son panache de poussière soulevée... Et puis, non loin d'elle, l'*Elisade*, la voiture la plus chère du monde, 250 000 francs, la plus formidable aussi, qui a l'apparence d'une locomotive. Son inventeur ne la quittait guère, visage à lunettes de savant ibsénien. Nous aurions voulu l'interroger, mais il causait avec un visiteur : « Ne l'interrompez pas! s'écria l'ami qui m'accompagnait, d'une voix effrayée : il parle peut-être avec *un* acheteur! »

Plus loin encore, le visage curieux de M. Voisin, tête nue, près de ses voitures... Des traits fins, des yeux clairs, des cheveux noirs, un frémissement continuel des paupières et de tous les muscles, le nez mince, un homme qu'on imagine créé pour voler, une sorte d'artiste du sport avec des nerfs presque féminins...

Et puis, il y a la *Rolls* du Prince de Galles... Mais, les visiteuses ne sont-elles pas aussi bien particulières à observer, ou craintives ou enthousiastes, lorsque celui qui les accom-

pagne palpe un moteur qui lui fait envie... Toute une foule nouvelle, une société étrangement nivelée, s'agitait là, sous l'immense verrière, sans que l'on y pût aisément discerner les classes, il semblait que le but de chacun fût de posséder une voiture, et que ce fût à peu près le seul dans sa vie... — « Habiter l'hôtel et avoir son auto, s'écria auprès de moi une jeune femme, mais c'est le rêve dans la vie!... » Et je dois dire qu'elle ajouta sur un ton confidentiel, qui me fit frémir : « A condition de ne pas avoir d'enfants! »

***

Cinq heures du soir; dans le crépuscule, la cour de l'Élysée paraît plus vaste avec, dans le fond, son grand péristyle vitré, son tapis rouge et, sur la gauche, une auto luisante qui attend. De chaque côté de la grille d'entrée, sur le faubourg, deux gardes républicains au port d'arme... Sécurité, autorité, pérennité de l'organisation, maintien extérieur des traditions... Deux anglais en veston de voyage se sont arrêtés sur le trottoir et regardent en échangeant des impressions, je dois dire avec un certain respect.

Retournez maintenant la tête, observez les quelques magasins qui font vis-à-vis au palais présidentiel; le plus étroit, le plus petit de tous vous frappera par son éclairage vif, ses colorations bariolées, la disparate étrangeté des objets qu'on y voit rassemblés et les mots peints sur la façade : *Oussadba Russe.* De petits objets de Saxe, parmi de petites pancartes manuscrites : *Gateaux et thé russe... Fourrures à vendre...* Et des bijoux d'aspect oriental, une miniature, des dentelles et une icone.

Entrons. La boutique est minuscule, avec un étroit escalier appliqué au mur du fond. Un employé à blouse plissée, d'un rouge turc, s'ennuie derrière une table, au milieu d'objets certainement élégants, mais qui ont un aspect encore sauvage, d'une couleur trop marquée et d'une forme dont le caprice ne s'est pas adapté à certaines règles d'harmonie, certaine perfection dans le fini où excellèrent l'Italie, pendant les XIVe et XVe siècles, la France aux XVIIe et XVIIIe... Une coupe de malachite met là, entre autres choses, son vert

intense, inassimilable, qui est comme au milieu des femmes parées pour l'amour, la présence d'un guerrier mongol chargé de pelages et d'armures.

Le moujick est quasi muet. Nous montons. Mouvement de dames le long de couloirs entresolés. Sur la rue, trois petites pièces, dans lesquelles on ne sait plus très bien où l'on se trouve ou plutôt, qui donnent l'impression d'être loin d'ici, quelque part que nous imaginons, entre *Kamennoï Ostrow* et la *Perspective Newsky*, autrefois, avant les bouleversements, la grande crevasse..., au temps du pouvoir absolu, dont toute la pureté semblait s'être concrétisée dans la personne d'un seul être, le dernier, l'Empereur au regard clair... Du feu dans une cheminée; deux dames dont l'une est sans chapeau, se chauffent les pieds aux bûches, en parlant une langue à la fois musicale et rauque, sur laquelle nous avons entendu souvent des accords, plus marqués encore que tout ce qui a la saveur de l'art russe.

La servante a les bras presque nus, elle porte un tablier court et drapé, ses cheveux blonds se balancent lourdement de chaque côté de son visage... Elle parle français mais avec l'accent... Un air de « comme il faut », en exil, erre sous ce plafond si bas... Et nous nous interrogeons des yeux pour nous demander si la servante elle-même n'est pas une dame, aussi, une grande dame malheureuse. Dans la première pièce une voix féminine qui a l'accent elle aussi, dit : « Il a été payé 50 000 francs, l'année dernière, rue de la Paix... » Je penche la tête. Au delà des portes ouvertes, j'aperçois une main qui balance sur un cintre de chêne clair, un manteau de zibeline... Puis, passe un monsieur tête nue, grisonnant, en veston cambré, qui se frotte les mains et promène avec une feinte indifférence un air de curiosité. Les yeux se sont allumés de l'espoir du gain, tandis que les lèvres, qui font la moue, semblent assurer qu'on n'est pas marchand, qu'on est gentleman, qu'on est quelqu'un...

La muraille est tendue d'un papier bleu sombre, les chaises et les guéridons sont de l'époque des tzars Paul Ier et Alexandre Ier. Au mur, des gravures et des gouaches, genre Kremlin... Les gâteaux russes ont une consistance massive et savoureuse,... les *muffins* sont à la manière anglaise. Mais

les objets féminins, ces éventails, ces étuis, ce manteau qui, l'*année dernière* encore, fut payé par une dame russe 50 000 francs, rue de la Paix, et qui sont à vendre, qui attendent l'offre, nous attirent, dans l'atmosphère parfumée du thé, après tant d'avatars, de fuites, de voyages, de haltes, de déballages hâtifs, de menaces de misère, tandis qu'il faut garder un certain décorum. Et puis, le malheur a besoin d'un long apprentissage. On ne sait pas « y faire » ou bien l'on croit savoir... — et çà ne rend rien!

Je respire un air de roman. Chaque arrivante a peut-être son histoire toute prête sur les lèvres... De quelle tragédie s'est-elle échappée, cette jeune femme blonde, qui me fait penser à Marie Batskirsheff et à Nietotchka Nezvanowna? Et puis, ces émigrés qui reconstituent, au delà de tant de frontières, avec des épaves étiquetées, le mirage de leur pays, ne sont-ils pas captivants comme une page de Dostoïevski? Qu'ils portent le poids de leur fautes, c'est probable. Mais ce sont des erreurs que leurs pères avant eux commirent et plus haut encore... Et puis, l'esprit de l'observateur un peu psychologue, note, emmagasine, déduit, suppose et,... même si la réalité ne lui donne pas toujours raison, ses suppositions ne l'auront-elles pas fait vivre pendant une heure, hors de lui-même?...

***

Les dalhias couleur d'aurore boréale se fanent dans les vasques bleues de la Chine; dans le grand cornet de cloisonné *Ming*, couleur de lapis, les myriades de petits anthéliums penchent la tête, soleils révolus, qui n'attendent plus que d'être jetés à la boîte.

Les douzaines de grandes malles qu'on aperçoit dans l'antichambre, avec leur odeur d'huile de phoque, leurs ferrures brillantes ou ternies, répandent du silence et cette mélancolie des veilles de départ, qui étreint au creux de l'estomac et qui écœure et qui remonte aux tempes et fait pencher la tête et voir gris.

Cependant, c'est bien sur le quai Voltaire, le même roulement assourdi du tramway à trolley, qui va du Palais-Bourbon

vers Alfortville ou quelque banlieue approchante,... et les rumeurs de Paris,... et le glissement de l'eau, la surface huilée de la Seine, entre les bras tordus des platanes automnaux.

Dans l'angle du vaste salon tendu d'ancienne brocatelle, du haut de sa funèbre colonne de portor, la transparente urne de marbre antique, pure et morne comme le regard ouvert et sans iris des statues grecques, domine encore le peuple des objets somptueux. Et les cristaux de roche gemmés du lustre tintinabullent au passage souterrain des trains de la gare d'Orsay, qui s'en vont — certains! — vers Irun et les châteaux d'Espagne...

Les beaux sièges dorés du XVIIIe siècle, depuis dix ans ne se sont point ternis et les meubles magnifiques de la Régence et les paravents de laque de Coromandel et les bustes et les chevaux de bronze doré de Caffiéri, qui se cabrent devant les bûches consumées, et les lits de repos aux bras chantournés et sculptés et les canapés aux accotoirs arrondis comme l'extrémité d'une étroite baignoire, qui évoquent le douillet cabriolage des dames charmantes et délurées, des caillettes que Boucher déshabille et que Fragonard fait s'envoler dans un froufroutement de jupes relevées sur le plateau d'une escarpolette, — rien, rien, rien n'a changé...

Ah! ne vieilliront-ils jamais, eux! Ont-ils donc été créés, pétris, ciselés, construits par des artistes si détachés de toute pensée de la vieillesse et de la mort, uniquement préoccupés d'enguirlander la vie et toutes les coquetteries de l'amour sensuel et passager, que rien, après un siècle et demi, et bientôt deux, ne vient déceler à leur voisinage des pensées de recueillement, de renoncement et de sacrifice. Ils n'évoqueront jamais que des idées aimables de jouissance, de plaisirs sensuels et résumeront toujours la boutade reprochée au roi Louis XV : « Après nous le déluge! »

Depuis dix ans, dans cet appartement, un des rares qui évoque encore le palais, le vaste hôtel d'autrefois, où le premier de tous les luxes, qui alors n'en étaient pas, consistait à gaspiller d'abord l'espace, que d'hommes marquants, de personnages, à toutes sortes de points de vue curieux, supérieurs par les biens de la naissance ou les rapports de grandes entreprises, le nom ou la puissance passagère, ont défilé là...

Que de femmes aussi, comédiennes qui venaient en camarades, ou marquises, ayant usé pour s'y présenter et faire conduire de toutes les petites ruses permises et qui voulaient avoir vu, avoir effleuré des cils et du doigt et pouvoir dire, derrière l'éventail, à un homme qu'elles pensaient alarmer ou, tout au moins, surprendre : « J'y suis allée, mon cher, j'ai vu,... j'ai *tout* vu!... »

Et voilà, voilà que sera bientôt dispersé ce Versailles à la taille d'une Sociétaire, ce palazzo d'un étage, qui faisait penser à ceux de Rome ou de Venise, certains soirs, lorsque la Seine embrumée glissait au delà de sa gaine de pierre, sa gorge scintillante des feux du gaz et des rayons de la lune. La maîtresse du logis faisait, au milieu des habits noirs et des épaules nues, son apparition casquée d'or et de plumages, comme une Minerve de Largillière, ruisselante de perles comme une Vénus de Botticcelli, remplaçant Benvenuto par Cartier, et confondant tous les chefs-d'œuvre de Véronèse et de Tiépolo ou de Van Dyck dans une sorte de furia enivrée de tulles et de velours brodés de pierreries, une joie de répandre la vie et de soulever l'admiration et d'être toujours surprenante et unique et de ne jamais décevoir dans l'imprévu. Et les soupers dorés à Gabriel d'Annunzio, sur la table de Trianon voilée d'or où s'entassaient sur le marbre tous les fruits tels que les a décrits l'auteur du *Feu*, glissant au creux des gondoles noires, sur l'eau morte de la lagune... Et les déjeuners auxquels M. Maurice Barrès prêtait parfois son ironie souriante et sa grave nonchalance amusée et les concerts de violons et d'altos dans le vestibule de marbre, qui soutenaient les danses improvisées d'Isadora. Et les cercles d'auteurs, d'académiciens, de ministres, les entrées sensationnelles de grandes dames venues en curieuses, pendant qu'on les croyait roulant d'une soirée à l'autre, et dont les intimes prévenus disaient : « Viendra pas... Viendra... » Et qui, après avoir bien lutté avec elles-mêmes, se sachant vaincues d'avance, étaient venues!...

Ce décor, ce cadre doivent disparaître. Vers la fin de ce mois, pendant que la comédienne, à laquelle ces objets savaient bien n'appartenir que pour une durée éphémère, — eux qui connurent déjà les convoitises et le détachement de tant de

maîtres, — pendant que la comédienne fait une tournée en Amérique, les emballeurs, les déménageurs, viendront et feront tout disparaître méthodiquement, pesamment, impitoyablement, toutes les pièces de cet ameublement, pour les transporter à la galerie Georges Petit, où le marteau, le fameux marteau de M. Lair-Dubreuil, qui en a déjà tant dispersé depuis vingt ans, dispersera, par le caprice d'une femme qui veut autre chose désormais, ceux-là encore, qui n'en seront pas à leur dernière étape et continueront, eux aussi, à connaître de bons et délicieux maîtres, amoureux — et des maîtres odieux, des maîtres qui ne s'enorgueilliront de les posséder que par stupide orgueil.

Une horloge invisible sonne trois coups. Presque aussitôt, dans la pièce silencieuse, toutes portes grandes ouvertes sur d'autres pièces au parquet miroitant, au sol dallé, des rires, des pas, des frissonnements de l'air, un parfum subtil : mademoiselle Cécile Sorel est prête; sa cour arrive. Elle va pouvoir se rendre chez le couturier... Des journalistes américains, des directeurs de magazine, le plus élégant des peintres de la parisienne, M. Drian, une habilleuse américaine, des dames vêtues avec la dernière grâce, *up to date*, à la mode du printemps prochain... Et l'on entend : « Ma chère vous avez encore aminci... — Trente robes!...— Sans compter celle que Drian m'a peinte de guirlandes de fleurs et de sapajous... — Votre manteau de voyage? — Étrange... — Ni envers, ni endroit, deux faces, antilope et soie imperméabilisée... col et pans de fourrures...

« — Ma chère, dit le prince du magazine en Amérique, je vous préviens : vous allez être à l'arrivée, assaillie par les reporters qui envahiront le bateau... — Quel chapeau?... — Quel voile? ...» Tout le monde parle à la fois, mais la voix de la comédienne domine ces ouragans de salon. Et l'on entend : « Tiepolo... Molière... Shakespeare. Nous allons être en retard.. Doucet... Velasquez... Arthur Meyer... *L'Illustration*... Trente, trente, trente... Quinze manteaux!... Les brodeuses, les parfileuses, la fourrure, les fourrures, mes fourrures!... Une toque surmontée d'un jet d'eau en queues de zibeline... Et Drian, Drian, ma chère, m'a combiné sur un chapeau, des plumes en singe, pour le jour où je ferai ma conférence... »

Deux autos, trois autos, la cour en est remplie... Dans le

large escalier de pierre, c'est une descente qui brise les échos en miettes de cristal et des parfums et des petits pas, toc, toc, sur les degrés...

— Mon sac... Mes documents... Mes albums! Avez-vous les albums!... Mes gants... Encore amincie!... Et des conseils... Une eau piquante... Ma chère, le feu de Dieu!... Pan! Pan! Clac! Les portières se ferment... Chez Doucet!... Doucet Doucet!... *Ou... Cet...* »

Rue de la Paix... Torrent des *Rolls*, des *Voisins* et des *Hispanos*... Deux pièces entresolées mais larges, tapis, glaces, rampes : répétition, multiplication des images... — « Que je vous présente à la duchesse de... » Et des dessinateurs, des dessinateurs de tous les pays, accroupis, assis à plat ventre et des cartons et des feuilles volantes et des entrées, des entrées, des entrées... Un fauteuil... une chaise... « — Monsieur je viens de la part du *Globe*... — Laissez passer le dessinateur de l'*Illustration*... — Vous venez pour *Vogue*, Madame? — Quelle robe Domergue dessinera-t-il? — Asseyez-vous donc...

— Pepe... Pepe!... Monsieur Pepe!... Apportez la robe du deuxième acte de *la Mégère*... Non, donnez d'abord celle du premier acte du *Misanthrope*... — Que je vous présente à la baronne de... — Après nous essaierons les robes de *la Dame aux Camélias*.

A peine une robe est-elle quittée que dix bras se précipitent pour l'emporter et que vingt autres en offrent une nouvelle... Et, toujours souriante, à peine vêtue, les corsages se moulant presque à même la chair, entrant dans une robe qu'on a étalée sur le tapis en serrant les bras sur la poitrine, et ne cessant de donner encore des indications, de vouloir des changements pour celle qu'on emporte, qui disparaît déjà dans le couloir encombré, par-dessus les têtes, la comédienne devant les immenses miroirs plonge, avec le regard de l'oiseau des hauteurs, sur l'image nouvelle qu'elle offre à ses propres yeux... On remonte une jupe, on fait glisser une manche, on agrafe, on lace... Elle sourit, et preste, court dans la pièce voisine se faire admirer, plonger encore dans d'autres miroirs, devant les rampes qui font scintiller les gaines de diamants, les cascatelles de broderies de perles, faisant baller les jupes à panier, les mains

aux hanches, comme une de ces danseuses d'autrefois qui sont représentées là, sur les albums, dans la grâce et la mignardise d'un sourire et de deux pommettes carminées : Fel, Puvigné, Camargo, que peignit La Tour...

Les dessinateurs se sont précipités sur une feuille nouvelle, les dames se soulèvent sur leurs sièges rapprochés, tandis que la sextuple haie qui envahit le fond se dresse sur les pointes, s'écrase des épaules, admire — et que dans cette ambiance nouvelle, la victime radieuse, critique encore, avance, recule, interroge, à quoi M. Doucet s'écrie : — « Ce sont des robes que nous sommes heureux de faire pour vous, mais que vous seule pouvez porter... Jamais une autre femme n'oserait les commander! »

La comédienne sourit, se redresse, puis, pfutt! dans un grand mouvement de soie, disparaît au milieu des murmures, des exclamations...

Nouvelle apparition... Les mots : *Amérique... Amérique...* volent sur les lèvres... Il semble qu'elle soit là, tout entière, à la cantonnade, l'Amérique, avec cent millions d'yeux et que la rumeur de ses applaudissements ou de ses clameurs nous arrivent...

— « Ce sont des robes, dit encore M. Doucet, comme on les aurait faites au XVIIe et au XVIIIe siècle, si les couturiers d'alors avaient disposé de tout ce dont nous disposons aujourd'hui!... » Et il ajoute, avec un sourire indéfinissable : « Ce sont des transcriptions... »

Nous parlons de la bibliothèque de plus de deux cent mille volumes et de plusieurs centaines de mille documents que ce collectionneur célèbre a léguée à la France et qui va passer de la rue Spontini à l'hôtel légué lui aussi par la Baronne S. de Rothschild avenue de Friedland, où l'on fera également des expositions...

Mais, de nouveau, Célimène passe, balayant l'air de ses falbalas, et, tandis que j'entends la nouvelle crise d'admiration suscitée dans la pièce voisine par sa présence et que nous l'apercevons de loin, reflétée par les glaces embrasées, je vois le lourd Transatlantique, l'immensité des mers, les nuits de voyage, les soirs de tournée, le Canada gelé, les foules ignorantes, brutales et le courage de certaines femmes, l'énergie

de celle-ci... Et, dans la pénombre, le splendide appartement qu'on va déménager, les meubles qui seront vendus, tandis qu'elle se sourit dans la glace, cherchant une attitude — et d'un geste rapide, clairvoyant, ramène sur son front serein, les boucles de ses cheveux blonds.

***

Une heure de l'après-midi. La salle immense de ce palace est comble. Un inapaisable bourdonnement l'emplit. Je demeure un instant debout à promener les yeux sur les tables. Vainement je chercherais un Français. Je ne le trouverais pas. Notre langue était jadis celle de la diplomatie; la langue anglaise, elle, est celle des transatlantiques et des palaces. Imaginons-nous être, pour un repas, à New York ou Londres ou, plus loin encore, dans quelque autre caravansérail cosmopolite, où tout serait, à peu de chose près, semblable, le style même, car le style du XVIIIe siècle français est devenu celui des grands hôtels du monde entier, comme la langue anglaise y est la langue parlée.

Jadis, l'automne semblait une saison encore un peu « campagne ». Elle a cessé de l'être. D'abord, la vie d'hôtel est ruineuse. On eût fait un voyage d'un an, avec ce que l'on dépense en trois semaines de Deauville ou de Biarritz. Et puis, les déplacements sont plus fréquents, ils sont constants. Les *week end*, qui se prolongent l'été jusqu'au mercredi, permettent de petits voyages; l'hiver, on fait une cure de côte d'Azur avec facilité. Aussi, Paris peut être regagné en octobre, sans danger. On sait d'avance que ce n'est plus jamais pour très longtemps, et, même pour une période plus longue, les facilités de se déplacer font à tel point partie de l'ambiance moderne, que l'existence y prend une instabilité endémique.

Les imaginatifs finissent par croire qu'un voyage s'est effectué, lorsqu'ils y ont un peu longtemps rêvé. Si nous plongions bien dans nous-mêmes, nous y découvririons tous les pays, à peu près tels qu'ils sont. Aussi, nous ne voyageons que pour savoir si nous ne nous étions pas trompés. Mais les cosmopolites, qui ne sont poussés hors de chez eux que par l'ennui et l'excès d'argent, n'ont pas d'imagination. Le *palace*

leur suffit et c'est pourquoi dans tous les lieux du monde, ce palace est le même.

Que l'existence dans ces caravansérails est vite pernicieuse! On ne s'y sent plus d'aucun pays. Toute originalité, toute personnalité s'en éloigne. Toutes les femmes ont le même collier de perles et les hommes portent le même veston. Les fluides qui s'y croisent, de tant de gens venus de partout, paralysent la sensibilité et l'intelligence. Une force qu'ils ne peuvent plus combattre retient là ces enchaînés qui croient vivre. A les voir, ces voyageurs, combien peu sembleraient dignes de rester stables! Ils redoutent et le froid et le chaud. Ils feraient détester le soleil, comme ils rendent odieux ce qu'ils appellent le *luxe*.

Dans l'assourdissant brouhaha qu'ils créent autour d'eux, comme pour éviter de s'entendre, on ne saurait plus avoir deux idées en place dans le cerveau. Tous les noms de villes de la terre se croisent à nos oreilles... Et l'on songe, devant le coin de ciel éblouissant qui se découpe dans l'arc d'une fenêtre, à quelque petite salle blanchie à la chaux, loin d'ici, sur la grand'route... La route que suit un terrien paisible, qui n'a guère pour dollars que l'espérance et en toute propriété que les souliers de ses pieds, qui lèvent après lui sur le sol, une poussière radieuse.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

LE PRIX BALZAC

Un jury, chargé de décerner le prix Balzac, l'a donné à M. Baumann et à M. Giraudoux. Je n'ai rien à dire ni du vote, ni des raisons. Le lecteur curieux d'aspects concrets, se représentera aisément le cabinet de travail exigu, tendu de damas rouge; dans un coin la cheminée de marbre noir, où flambent des bûches; derrière une table, sur laquelle sont deux candélabres allumés, M. Paul Bourget; à l'autre bout de la pièce, M. Elemir Bourges, enveloppé d'une pelisse, consumé et calciné par tout le tonnerre déchaîné dans son dernier livre; derrière une autre table, M. Léon Daudet; le reste du jury épars; seul, M. de Pierrefeu, emporté par une ardeur persuasive, et bondissant au centre de la chambre.

Le livre de M. Baumann, *Job le Prédestiné*, ne m'a pas donné, je l'avoue, cette poignante émotion qu'on ressent à lire *l'Immolé*. C'est peut-être par le plus injuste des soupçons que j'y démêle de la littérature; mais la concordance exacte du mysticisme de M. Baumann avec celui de Huysmans, la même idée de l'art chrétien, et autant qu'il semble les mêmes antipathies, ne laissent pas de gêner un peu. Dans un livre, où le plus profond de l'âme apparaît, on voudrait une parfaite ingénuité. Il est bien évident que M. Baumann a écrit avec une entière sincérité; mais, sans qu'il s'en doute, sa foi s'est mélangée d'un peu de manière littéraire.

Une autre raison m'empêche de trouver son livre tout à

fait réussi. Le personnage principal est évidemment, et le titre même l'indique, l'homme d'abord heureux, puis pauvre, humilié, abandonné, et enfin ramené, par la même main providentielle, à un destin meilleur. Qu'il fût difficile de construire ce roman, je le crois. Le nouveau Job, Bernard Dieuzède, a été très exactement défini par l'auteur.

Bernard était un de ces hommes doux qu'on supposerait incapable d'offenser même un crapaud. Quoiqu'il admît la chute originelle, le mystère de la malice humaine le dépassait; il avait peine à comprendre pourquoi l'un quelconque de ses semblables aurait envers lui de l'animadversion. Que sa propre fille, à dix ans, le jugeât et le condamnât, il ne pouvait s'empêcher d'en être meurtri. Sa ruine, il l'avait soutenue avec une constance magnanime, peut-être parce qu'il ne connaissait la misère qu'en idée; et il en venait à concevoir, pour lui-même, la pauvreté comme un état plus parfait que la richesse. Dans son avenir de gagne-denier, il envisageait une élévation intérieure, un changement presque joyeux; si des perspectives de détresse le troublaient, il se raffermissait en cette vue mystique : « Je croyais avoir quelque chose et je n'avais rien. Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; que le nom du Seigneur soit béni. » Pour les siens, au contraire, comment ne se fut-il pas tourmenté?

Que ce béat agace sa femme, qui est jeune et jolie, nous le croyons sans peine. Et il est difficile qu'il ne nous agace pas nous-même. Voici pourquoi : M. Baumann, très loyalement, l'a voulu peindre au vrai; et il y a si bien réussi que nous nous demandons si le mysticisme de Bernard, n'est pas tout simplement une veulerie naturelle, et l'incapacité de se débrouiller; nous ne savons pas au juste s'il est un saint, ou s'il est une moule. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas des traits justes dans le portrait que M. Baumann a fait de lui, mais cette ressemblance est celle d'un imbécile. M. Baumann n'a pas voulu non plus qu'il fût parfait. Il condamne les plus innocentes distractions, et une toilette lui semble toujours trop minutieuse. Ce saint a des colères et des impatiences. Faible et maladroit en affaires, tantôt trop ombrageux et tantôt trop patient, il est incapable de gagner la subsistance des siens. Quand sa femme commence à être tentée, il est d'abord aveugle, puis jaloux et inerte à la fois. Il voit le péril et ne peut rien. Sa femme est à demi séduite par le médecin qui soigne son frère blessé, et, en allant voir l'un à l'hôpital, elle voit l'autre. M. Baumann écrit tran-

quillement : « Un mari despote à la mode des vieux siècles aurait, jusqu'à nouvel ordre, consigné sa femme au logis. » Je crois que, même dans les vieux siècles, le moyen n'était pas d'un emploi très facile, ni très heureux. Bernard, rongé d'une jalousie qu'il n'ose pas avouer, va dormir seul et passe une très mauvaise nuit. « Ce qu'il endura cette nuit-là, dit M. Baumann, fut une de ces agonies où l'homme dépasse l'humain, et pour se comprendre lui-même, a besoin de se souvenir quelle fut la sueur sanglante d'un Dieu. » M. Baumann exagère un peu; car Bernard, inquiet de l'âme de sa femme, trouve un moyen admirable de se rasséréner, qui est de prendre sur lui la faute. « Par quel miracle l'exorciser? Bernard prenait en lui sa détresse, ses troubles et ses combats; il faisait sienne la faute, si elle l'avait déjà commise dans son cœur, et, du plus bas des abîmes, il implorait le Juge clément afin qu'elle ne fût pas consommée. » Après quoi, apaisé par ce virement de comptes, il s'endort paisiblement. Mais peu de temps après, sa femme s'enfuit avec un amant.

Toute la partie surnaturelle du livre me paraît, je l'avoue, extrêmement faible et obscure. Nous distinguons très mal les sentiments de Bernard, et quand nous les apercevons, nous ne réussissons pas à les raccorder entre eux. Il en est de tout à fait singuliers. Bernard paraît croire que sa femme ne l'aime plus, parce qu'elle n'aime plus Dieu. « Son cœur, dit-il, est une crypte sans escalier, une crypte désaffectée. Que faire ô Seigneur, pour qu'elle m'aime, si elle ne Vous aime plus? » Surtout nous ne voyons pas comment s'est fait le travail intérieur, qui a amené Bernard, garçon très ordinaire quinze ans plus tôt, au degré de renoncement où nous le voyons maintenant. Ce renoncement même reste inexplicable : comment Bernard peut-il à la fois accepter joyeusement la pauvreté pour lui et la redouter pour les siens? Et, si cet étrange égoïsme est possible, s'il peut se réjouir de l'épreuve qui le rend plus pur, tout en s'affligeant des tourments qu'elle inflige à sa femme et à ses filles, un si curieux état d'esprit ne valait-il pas d'être montré dans le détail? Là est peut-être tout le secret de la faiblesse du livre. L'âme du nouveau Job devait être décrite minute par minute, dans le calme de la souffrance, si l'on peut dire, et dans l'épreuve quotidienne qui le transforme.

Alors seulement nous aurions pu la comprendre. Nous l'aurions vue de jour en jour pénétrée par la foi; ses plaies se seraient ouvertes et lentement fermées sous nos yeux; des fleurs mystérieuses seraient nées de la souffrance et de la prière. Mais de ce roman intérieur M. Baumann a voulu faire un roman à événements. La vie secrète n'apparaît plus que par échappées, et ce qu'on en voit reste inintelligible.

Ce roman extérieur est d'ailleurs assez beau. La vie mystique en est à peu près absente, mais c'est une forte peinture d'une petite ville. Le portrait de la femme de Bernard, de cette Hélène que l'auteur lui-même, dans son antipathie, compare à Emma Bovary, est curieusement dessiné. Les scènes de la vie étroite sont excellentes. Toute la tentation d'Hélène, devinée et silencieusement observée par son mari; la fuite de la jeune femme, la peinture du foyer désolé, la paralysie de Bernard, tout cela fait un drame humain et pathétique. La fin, avec son optimisme douceâtre, est moins heureuse. Les méchants meurent, frappés par la justice de M. Baumann. Hélène, en attendant la conversion, devient une femme d'intérieur. Une hausse heureuse des cours du caoutchouc rend à Bernard sa fortune. Il est difficile de lire ce dernier chapitre sans en être agacé. Et tout le livre tient le lecteur entre l'agacement et l'admiration. C'est peut-être un signe que la peinture est véritable. Après tout, ce grand flandrin de Bernard, qui remercie les Saints Anges quand il croit avoir échappé au sort de Sganarelle, est peut-être un personnage vrai : seulement ce n'est pas Job, c'est Nicodème.

***

M. Giraudoux est un écrivain exquis. Le lecteur, conduit avec fantaisie dans un encombrement de richesses, est encore arrêté par mille énigmes. Des doubles sens, des symboles, des évocations le retiennent. Le plaisir du moment ne laisse plus penser au début ni à la suite. On n'a plus souci d'un dessein général, encore qu'il soit indiqué par une arabesque ingénieuse. On est gagné par un esprit de flânerie et d'amusements. On se divertit au détail du style, qui est curieux. On n'est pas entraîné, mais charmé. De l'histoire d'une jeune fille naufragée

seule et nue, sur un rocher du Pacifique, il a fait le conte le plus léger, le plus divertissant, le plus varié en enchantements et en prestiges. Les lecteurs au cœur perpétuellement offert, qui importunent l'auteur pour qu'il les fasse pleurer, n'ont rien à attendre de lui. Il ne dispense que des songes [1].

D'un spectacle qui amusera à peine un œil indifférent, il fait paraître le saugrenu, le surprenant et le bouffon. Voici au coin de deux boulevards de la rive gauche, un café hanté par des peintres et des modèles.

A cette intersection de la route d'Orléans et des routes de Dreux, à ce carrefour où les seuls passants ne devraient être que tourangeaux, beaucerons et coquassiers de Choisy, était installé tout ce que Paris compte de Japonais expressionnistes, de Suédois cubistes, d'Islandais graveurs, de Turcs médaillers, de Hongrois, et de Péruviens à vocations complémentaires, chacun agrémenté d'une demi-épouse à maquillage individuel et dont aucune n'employait les mêmes couleurs pour les yeux ou les lèvres; chacun dans l'accoutrement qui le faisait passer pour fou dans sa ville natale, mais qui représentait dans ce quartier, et pour la concierge elle-même, le minimum de l'extravagant.

On reconnaît assez bien la suite du travail; tout d'abord l'œil, très fin et très juste, surprend le geste, l'accent, la couleur; il voit sur les bouches de toutes ces jeunes femmes les maquillages différents, du géranium à la framboise. L'esprit est amusé de cette collection de petits museaux peints à la polynésienne. Il est diverti de cette assemblée, tirée de tous les peuples. Il refait, dans le sens inverse, le voyage qu'a fait chacun de ces originaux, et il le revoit dans sa ville natale, à Bergen ou Kiev. Le café, nettoyé de ses hôtes, s'évanouit dans le crépuscule; les hautes maisons ne sont plus, la bouche du métro se referme et s'efface. Il ne reste plus que le paysage antérieur, l'intersection des deux grandes routes au milieu des champs. Toute cette analyse, M. Giraudoux l'a faite en un instant; il en mêle les éléments dans un style flexible, mais d'une solidité et d'une force étonnantes. C'est là le premier degré de son travail. Son génie agile va plus loin. Il aime les anecdotes composées, où il y a de l'imprévu et du retour.

1. Voir *Suzanne et la Pacifique* dans les numéros de la *Revue de Paris* du 1er et 15 décembre 1920 et du 1er et 15 janvier 1921.

C'est sur cette fourmilière que Damalli avait formé le projet de se laisser tomber par mépris et par vengeance, et il avait loué une chambre au cinquième; mais effrayé par la bouche du Métro, il s'était orienté vers la carrière de parachutiste qui l'avait rendu riche et célèbre.

Non seulement le livre fourmille de ces traits, mais l'auteur, que divertit une courbe ingénieuse, compose des sujets difficiles. L'imagination, la connaissance et un goût contrariant, lui signent un passeport pour le pays des vérités fardées. Il lui arrive en route mille aventures. Il voit mille choses secrètes et qu'il n'est pas bon de voir, comme l'âme des paysages. Il en est lui-même envahi. Tout prend un sens à ses yeux, et il y a de l'esprit et une ordonnance dans tout ce qu'il voit. Inversement, le sens des choses lui apparaît en traits pittoresques, de sorte que l'univers lui présente sans cesse des spectacles chiffrés et des vérités sous des apparences. Il a lui-même si bien pris goût à ce jeu, qu'il se divertit à découvrir dans chaque objet un double, et que ses yeux reconnaissent d'abord tout ce qui n'est pas. C'est un jeu plein de surprises. Au surplus tout est jeu dans ses ouvrages, et ce jeu est gouverné, comme la roulette, par des vérités compliquées.

Que, dans cette danse, il ne perde point le rythme de ses pas; que, dans ces maléfices, il ne soit pas mené par les fantômes qu'il suscite, je n'en jurerais point. Dans le livre même qui a été couronné, *Siegfried et le Limousin*, il y a du miroitement et de l'incertitude. Ce qu'on démêle d'abord, c'est un conte curieux et habilement construit. Forestier, qui était un très bel esprit, a été blessé pendant la guerre. Les Allemands l'ont trouvé sur le champ de bataille, nu et agonisant. Après deux mois d'inconscience, il s'est réveillé sans mémoire. Dans l'ignorance où ils étaient de son nom, les Allemands l'ont baptisé Siegfried von Kleist, ou S. V. K. « Il a fallu lui apprendre à nouveau à manger, à boire, à parler allemand. C'est un major Schiffl, de Stralsund, qui s'est chargé de tout cela, et il a mieux réussi que Schlegel avec l'Allemagne de 1800, car S. V. K., qui produit peu, passe pour un des premiers dialecticiens de l'Allemagne. C'est bien lui qui contrôle en ce moment la constitution de Weimar. »

Ainsi Forestier, qui a été un grand écrivain français, est devenu, oubliant sa personnalité, un grand écrivain allemand. Mais cette personnalité oubliée demeure assez forte pour que le nouveau von Kleist récrive, sans le savoir et en les démarquant à l'allemande, les anciens articles de Forestier. Comment, sur ces indices, un ancien ami le retrouve; comment il s'introduit, malgré mille dangers, auprès de Forestier-von Kleist; comment, déjouant la surveillance, il réveille la première âme française, prisonnière dans la nouvelle âme allemande : c'est un très beau sujet, où il y a de l'aventure, de la délicatesse, de la fantaisie et du merveilleux.

On s'aperçoit assez vite que M. Giraudoux ne l'a pas traité. Pourquoi? mystère. Il n'est pas dans sa nature d'empoigner l'ouvrage. « Fais le tour », dit le grand Courbe à Peer Gynt. M. Giraudoux ne suit que trop ce conseil. Il aborde le sujet, le considère sous un angle, s'éloigne, le regarde encore sous un autre profil, ébauche son travail, fouille un coin et s'en va. Forestier, qui devait être la figure principale reste inachevé au second plan; et le personnage du livre, c'est cet ami qui le découvre et qui lui rend son âme, cet ami qui parle à la première personne, et qui est M. Giraudoux lui-même, de sorte que le roman devient le voyage d'un Français en Allemagne en 1922. Les aspects nouveaux, les anciens souvenirs, les contacts sont analysés avec beaucoup de goût et de finesse. Mais je regrette le premier livre, et l'enchevêtrement de l'un avec l'autre ne va pas sans confusion.

***

Ces deux ouvrages, qui sont depuis quelques jours en librairie, appartiennent à la critique. Je suis plus embarrassé pour parler de quelques autres, que les journaux ont nommés. En les signalant, nous dit-on, vous aiderez de jeunes auteurs à franchir ce premier passage qui est le plus difficile. Le délicat, c'est qu'on ne peut guère indiquer les qualités qui auraient pu leur valoir le prix, sans indiquer les défauts qui ont retenu les votes. Et il paraîtra médiocrement généreux d'indiquer les défauts de livres qui n'ont pas encore paru, quand la lecture ne peut pas encore corriger la critique.

Cependant, puisqu'on nous en presse, voici quelques indications sommaires. Je ne donne bien entendu que mes impressions personnelles, et il se peut que les autres membres du jury aient été d'un avis tout différent.

Il m'a paru que les deux livres de M. Baumann et de M. Giraudoux l'emportaient sur les autres, à la fois parce qu'ils sont plus exactement réalisés et parce que leur originalité est plus nette.

On nous a apporté un certain nombre d'essais, où il y a souvent de très belles qualités. Mais les défauts ne sont guère moins visibles. Telle est *la Grand'Route des hommes*, de MM. Jean Gaument et Camille Cé. C'est un livre émouvant, ample, grondant, bouillonnant. C'est la vie ou plutôt le rêve de deux enfants, l'un fils de bourgeois malheureux, l'autre fils d'ouvrier, qui se lient d'amitié au collège, rêvent de conquérir un large destin, et reprennent simplement la grand'-route des hommes. Toute leur existence, de l'enfance à la maturité, se déroule en scènes et en tableaux très variés, et souvent très beaux, mais qui, par malheur, sont terriblement prévus. Le défaut du livre, c'est un goût incroyable pour les poncifs. On dirait que les auteurs, enivrés du plaisir d'écrire, ont collectionné toutes les situations classiques, tous les personnages conventionnels, tous les sujets de dissertation, pour les peindre et pour les traiter à leur tour. Ils l'ont fait avec talent. Mais leur peinture ressemble parfois à de la décoration pour mairie, et leur éloquence est sans merci. Leur esprit ressemble à celui qui animait les jeunes gens il y a une trentaine d'années : ardeur sociale et passion de l'esthétique : l'esprit des universités populaires. Ils sont vraiment ivres de littérature : dans une seule page du chapitre XVIII, on retrouve en quelques lignes Fogazzaro, Renan, Nietzsche, Kipling et d'Annunzio. Mais quand on a constaté ces défauts, qui sont quelquefois insupportables, il reste de la générosité, une belle ardeur sincère, un élan passionné.

Le Songe, de M. de Montherlant, est aussi un beau livre : images de guerre dont l'ensemble ne laisse pas d'être un peu confus et incohérent, mais dont quelques-unes sont magnifiques. La peinture d'une nuit d'angoisse, dans une cagna effondrée, ans lumière, près d'un camarade qui se plaint, et dont on ne

sait même pas s'il est blessé, est un pur chef-d'œuvre. Je goûte moins, s'il faut être franc, un autre livre de guerre, *Un homme à la mer*, de M. François Duhourcau. Je n'en méconnais pas la noblesse. Un officier, ayant à choisir entre son amour et son devoir, choisit son devoir. Mais il y a bien de la raideur dans l'analyse, et bien de la solennité dans l'éloquence.

D'autres ouvrages étaient plus achevés. Parmi eux, on mettra au premier rang un roman d'aventures, qui a tous les défauts inhérents au roman d'aventures, mais qui est de vrais écrivains : *Pour les berceaux et pour les tombes*, de MM. L. Lecoq et C. Hagel. Le conventionnel de l'intrigue, la péripétie pour cinéma, la banalité des personnages qui traînent dans cette sorte d'ouvrages depuis l'origne des temps, me font penser que ce roman n'était pas désigné pour recevoir un prix sous le patronage de Balzac. Mais les qualités du style sont de premier ordre; il est nerveux et vivant. C'est l'Afrique elle-même, sa lumière et sa nuit. Et ces aventures, elles-mêmes, tout imaginaires qu'elles soient, retiennent l'intérêt. *La Victoire des Dieux Lares*, de madame Maxime Jeanne-David, n'est qu'une longue nouvelle, mais très savoureuse. *Aimée* de M. J. Rivière, est une confession, où l'analyse est fort subtile; malheureusement l'auteur n'a guère vu que les signes de ses sentiments, et l'on souhaiterait qu'il eût mis autant de finesse à se comprendre qu'à se décrire. *La Daüne* de M. Serge Barranx, est un livre dont l'agrément est fait de tableaux exacts et pittoresques de la vie rustique; mais le style est vraiment trop imparfait.

HENRY BIDOU

LA CRISE DES PARTIS POLITIQUES

La Chambre était à peine rentrée qu'elle a entendu un discours véhément de M. Mandel à la suite duquel s'est ouverte une controverse sur les partis. Tout le monde savait qu'il y avait une crise des partis, mais personne n'en parlait. Cet accord dans le silence n'empêchait pas le problème d'exister ni d'être traité dans les conciliabules politiques. L'approche des élections générales, les événements intérieurs, survenus en Angleterre et en Italie, en rendaient la discussion publique inévitable. Il a suffi que la question fût posée à la tribune pour qu'elle passât ouvertement au premier plan et pour qu'une vaste consultation commençât d'être donnée.

C'est la presse qui s'est emparée du sujet, et c'est d'abord elle seule qui l'a traité. Le discours de M. Mandel n'a pas eu encore de suite ni provoqué de réplique au Parlement. Mais les journaux ont senti tout de suite l'importance d'une question, qui répond aux préoccupations du public. M. Henry de Jouvenel dans une série de brillants articles parus dans *le Matin* a demandé : Où sont les partis? où sont les idées? Il a constaté que les vieux partis étaient en décomposition, que les vieilles formules ne répondaient plus aux exigences de la politique moderne, et il a conclu qu'il fallait s'unir pour construire quelque chose de nouveau. Il est allé plus loin : il a remarqué que le Parlement travaillait péniblement parce qu'il était mal informé, et il a exprimé sa confiance dans les groupements professionnels. On a fait observer que, s'il est utile qu'un grand nombre de parlementaires appartiennent à des groupements

professionnels et soient pourvus de connaissances nécessaires à l'étude des problèmes contemporains, toute idée suppose pour être défendue, une association et une discipline, c'est-à-dire un parti.

Mais il n'est pas de parti sans une doctrine. Répondant à M. de Jouvenel, qui réclamait l'union, les *Débats* ont rappelé qu'on ne pouvait concevoir que l'association de citoyens ayant des pensées communes et que, en matière financière et économique par exemple, il n'était pas d'accord possible entre ceux qui sont pour l'intervention de l'État et ceux qui sont pour la liberté du travail et du commerce. A l'origine de tout parti, il faut un programme. Lequel? Dans *l'Écho national*, M. André Tardieu qui fait depuis longtemps une vive campagne pour amener la majorité à se dégager et à gouverner elle-même avec des éléments nouveaux, juge cette majorité assez forte pour soutenir un gouvernement sorti d'elle sans avoir besoin d'aucun appui. Mais *le Temps* croit à la nécessité d'une concentration des groupes républicains, et dans *l'Homme libre*, M. Eugène Lautier qui a une grande connaissance de la psychologie parlementaire soutient une thèse analogue en proclamant que l'alliance des radicaux et des socialistes est devenue impossible. Seule *l'Ère nouvelle*, organe de M. Caillaux et de ses amis, défend encore la collaboration étroite des radicaux et des socialistes, sans trop se soucier du peu de goût que les communistes marquent pour cette combinaison ancienne. Bref, presque tous les journaux reconnaissent la nécessité de partis politiques, dans l'état présent des sociétés, et proclament en même temps la nécessité de formations nouvelles. Ce que M. de Jouvenel, qui a des lettres, a résumé en citant un vers célèbre :

> Nous avons faim d'un chant et d'un bonheur nouveaux.

C'est à ce moment qu'est intervenu le Parti républicain, démocratique et social, qui tenait précisément ses assises à Marseille. Ce parti qui continue l'alliance démocratique, longtemps présidée jadis par M. Adolphe Carnot, a aujourd'hui pour chef M. Jonnart, et en l'absence de M. Jonnart, qui remplit une mission diplomatique à Rome, c'est M. Noulens qui a présidé ses travaux. Composé d'éléments modérés, et

aussi d'éléments voisins du radicalisme, mais nullement socialistes, ce groupement a lancé un manifeste où il recommande lui aussi la concentration républicaine et où il trace les grandes lignes d'un programme destiné à jouer un grand rôle lors des élections.

***

Comment, après trois années d'existence, la Chambre en est-elle venue à laisser éclater cette crise des partis? Comment est-elle arrivée, une année et demie avant les élections, à poser un aussi vaste problème? C'est ce que l'histoire de la législature depuis 1919 explique suffisamment. Mais cette expérience, quand on l'examine, ne satisfait pas seulement une curiosité rétrospective : elle contient des enseignements rigoureux pour l'avenir.

Quand la Chambre nouvelle, issue d'un mode de scrutin nouveau, est arrivée en novembre 1919, elle a donné de de grandes espérances. Les élections mettaient fin à la domination radicale-socialiste qui avait duré quatorze ans. Le parti avancé qui avait si longtemps gouverné le pays avait commis les plus lourdes erreurs sur les sujets essentiels de la vie nationale : les électeurs l'ont rejeté dans l'opposition. D'ailleurs les divisions qui se multipliaient entre socialistes achevaient la déroute de l'ancienne majorité devenue minorité. La Chambre avait une majorité modérée, nombreuse, trop compacte peut-être pour se montrer disciplinée et active. On attendait beaucoup d'elle; on attendait trop : car elle avait à résoudre les plus difficiles problèmes; elle recevait un lourd partage; elle devait procéder à une liquidation malaisée. Au bout de trois années, elle n'a pas répondu à tous les espoirs; elle n'a su dégager ni une politique, ni un gouvernement qui la représentent exactement. Elle a eu des intentions plus que des volontés; des représentants plus que des chefs. Elle a subi dès l'abord les conséquences d'un phénomène constant. Après une guerre, une nation renouvelle vite son personnel politique quand elle n'a pas été victorieuse : nous avons fait cette expérience après 1870. Mais quand elle a triomphé; c'est la génération précédente qui continue son

œuvre; c'est l'école dirigeante ancienne qui prolonge sa prééminence. Il faut du temps pour que les générations nouvelles surgissent à leur tour et pour que les personnalités et les caractères se manifestent.

La majorité n'a pas sans doute manqué de conseillers optimistes, qui lui assuraient qu'elle pouvait se contenter de résoudre les difficultés quotidiennes, de soutenir les gouvernements, et qu'elle attendait en bonnes conditions la date des élections, qui seraient faites par un gouvernement émanant d'elle. Elle ne s'est pas laissé persuader, puisqu'elle s'inquiète aujourd'hui de la situation des partis et elle a sagement fait. Si, d'aventure, elle comptait surtout, pour se représenter devant les électeurs, sur un ministère à poigne, elle ferait un faux calcul. Les gouvernements, quoi qu'on dise, ne peuvent fabriquer les élections. Il arrive qu'ils n'y nuisent pas; ils en accentuent peut-être le sens; ils ne les transforment pas. Ni les mœurs politiques de notre pays, ni l'esprit constitutionnel ne se prêtent aisément aux coups de force. On cite assurément des exemples où, selon un mot spirituel, les élections sont plutôt des nominations. Ce sont des accidents, qu'aucun gouvernement n'a jamais réussi à généraliser. Parler d'un ministère de l'intérieur miraculeux, c'est faire un songe. Mac-Mahon a fourni, il y a quarante-cinq ans, la preuve de ce qu'un gouvernement décidé peut ou ne peut pas sur les électeurs. C'est une autre illusion que de croire à la vertu des valses préfectorales. Un ministère énergique se contente de faire quelques exemples utiles et bien choisis. Dans l'ensemble, les préfets et les sous-préfets, quand ils sentent qu'ils ont un chef, ne tiennent pas à le heurter et s'efforcent d'administrer avec correction. Les députés actuels ont remarqué, et les journaux ont rendu publics des faits de ce genre, que certains préfets ou certains sous-préfets manifestaient encore des complaisances inexplicables à des radicaux socialistes, battus en 1919. Ils ont raison de se plaindre de ces survivances de l'administration de jadis. Mais il n'en coûterait pas beaucoup de peine au ministère de l'Intérieur, le jour où il voudrait, pour que des incidents de cette nature, regrettables et en somme assez rares, ne se reproduisent pas. Ce qui défend un Parlement devant les électeurs, c'est son

activité; ce qui compte encore le plus, ce sont les résultats.

Mais la majorité n'a pas encore su préciser la sienne, prendre des initiatives, accomplir des actes positifs. Faire face aux discussions au jour le jour, assurer la durée des gouvernements, rappeler les responsabilités passées, c'est utile sans doute, mais ce n'est pas assez. Veut-on un exemple? Les communistes font campagne contre l'impôt sur les salaires; les radicaux-socialistes qui sont les auteurs de cet impôt se gardent de protester et au besoin s'associent à cette campagne; les révolutionnaires vont plus loin et passant à l'action prêchent le refus de l'impôt. Quelle est la riposte de la majorité? Elle rappelle, et elle a bien raison de rappeler qu'elle était hostile à tout impôt sur les salaires, comme à tout l'ensemble de l'impôt sur le revenu, et que ce sont les radicaux qui ont arraché au parlement et à l'opinion cette prétendue réforme : mais est-ce suffisant, et ne peut-elle faire une proposition de loi, mettre publiquement les radicaux au pied du mur, obliger la Chambre à se prononcer?

Si l'on considère les questions financières, la question du recrutement, la question extérieure, on s'aperçoit que nous sommes dans le provisoire et dans l'attente. Il serait certes plus agréable de ne parler que des faits qui sont à l'éloge de la majorité ou des circonstances qui sont à sa décharge. Elle est composée d'éléments honnêtes et sérieux; elle est patriote, elle se trouve aux prises avec des problèmes très complexes; elle a devant elle toute une série de lois, qui sont un legs du passé; elle a réussi à montrer qu'elle était résolue à maintenir l'ordre social, qu'elle avait de la continuité dans les vues, puisqu'elle a soutenu des gouvernements qui avaient un programme analogue; elle a libéré la politique de vieilles querelles qui semblent anachroniques : c'est quelque chose, c'est même beaucoup. Mais nous vivons dans des temps difficiles, où la sagesse a besoin d'être active.

Qu'est-il arrivé? Les communistes et les radicaux-socialistes ont relevé la tête. Ils mènent contre la majorité la campagne la plus injuste, la plus audacieuse, la plus indéfendable : ils la font cependant. Pendant deux ans les radicaux-socialistes ont hésité. Ils votaient généralement avec la majorité pour le gouvernement; ils gardaient encore le souvenir

du pacte que beaucoup d'entre eux avaient signé avec les éléments modérés au moment des élections de 1919; ils paraissaient se demander s'ils ne seraient pas bien inspirés en se rapprochant des groupes d'union nationale, et il y a eu une heure, que nous avons signalée ici, où ils auraient pu le faire. Ils en ont décidé autrement. Dès le congrès de Lyon, ils ont découvert leur jeu : prélèvement sur le capital, casier fiscal, fraternité avec les socialistes, voilà tout ce qu'ils trouvaient à offrir à l'imagination des électeurs. Depuis ce temps, ils ont fait un progrès. A l'occasion des élections, ils ont renoué le vieux pacte d'alliance avec les révolutionnaires : ils ont donné des gages, en favorisant les candidatures communistes de Marty et de Badina, inéligibles à Paris; ils ont ouvertement fait cause commune avec les socialistes au scrutin de Mai, pour les élections aux Conseils Généraux. M. Herriot a complété cette manœuvre électorale en allant rendre visite aux Soviets. Dans cette coalition, où les radicaux sont les amis des collectivistes qui sont les amis des communistes, il n'y a qu'une idée commune : partir en guerre contre la majorité.

Alors la majorité a compris la nécessité de se défendre et d'agir. On admet sans peine que la première démarche doive être de rappeler le passé, d'évoquer sans cesse et de faire juger les erreurs formidables de l'avant-guerre. M. Tardieu, il y a quelques mois, a dressé à la tribune de la Chambre un réquisitoire enflammé contre le parti radical, qui s'est senti atteint par cette apparition en masse de souvenirs que tout le monde connaît, mais qui n'avaient pas été souvent dénombrés publiquement avec tant de clarté. M. Isaac a prononcé ensuite à Lyon un discours où il s'adressait aux radicaux, qui reprenaient courage dans cette région, où il leur remettait en mémoire des vérités nécessaires; attaquée, la majorité est dans son droit en faisant le public juge des responsabilités du passé et de l'héritage qu'elle a trouvé. Mais ce n'est là qu'une partie de son œuvre et c'en est la partie négative.

***

Il faut reconstruire, il faut faire face aux exigences des temps nouveaux. La majorité était inexpérimentée au sens

parlementaire du mot; elle s'est tenue sur la réserve; elle a fait son apprentissage. Le moment est venu pour elle de se montrer, d'être elle-même, de faire sa propre politique et d'en avoir une. Il y a encore dans la vie parlementaire, dans la constitution des cabinets, dans les programmes, des formules, des clauses de style, des préoccupations de groupements qui sont des survivances. Après trois ans de législature, après les approbations successives données par les élections, il est possible de renoncer à ces entraves et d'aller de l'avant.

Question extérieure d'abord. Presque tous les partis se déclarent partisans de l'application du traité de paix, et les radicaux eux-mêmes n'osent pas dire le contraire. Mais l'expérience prouve que ces mots enveloppent des réalités diverses et d'ailleurs, si tout le monde parle d'appliquer le traité, c'est qu'il n'est pas encore observé. Personne ne croit plus que la France puisse vivre longtemps encore dans l'attente des négociations, des procédures nécessairement lentes, des échéances peu à peu reculées. La preuve de sa bonne volonté est faite, et, si c'était la condition nécessaire d'une politique agissante, elle est aujourd'hui réalisée. L'essentiel de la politique pour la majorité est de savoir ce qu'elle veut à ce sujet. Garanties de notre sécurité et réparations : Comment la majorité les concoit-elle? A-t-elle une idée nette de l'action nécessaire? A-t-elle une idée sur les réparations en nature? et sur ce point a-t-elle accordé les besoins nationaux avec les préoccupations de nos industriels et de nos commerçants? A-t-elle une idée nette sur la politique des gages, et sur un règlement qui nous donne ce qui nous est dû ou l'équivalent de ce qui nous est dû?

Question financière ensuite : des cris d'alarmes ont été poussés, à la Chambre et au Sénat. Tout le monde sait aujourd'hui que nous avons fait de grands sacrifices, que nous payons de lourds impôts, et que nos budgets ne sont pas équilibrés. Quelles sont les perspectives de l'avenir? M. de Lasteyrie a parlé de confier les téléphones à l'industrie privée. C'est une première manifestation d'une politique anti-étatiste qui est devenue indispensable. La majorité a une admirable occasion à ce propos de marquer ses tendances. Elle ne peut pas transformer la face des affaires par un vote : mais elle

peut indiquer résolument une méthode, trouver le cadre de réformes hardies. Où en est la liste des économies à réaliser? où en est l'inventaire des biens de l'État, qui a été réclamé ici même il y a longtemps et dont M. le Ministre des Finances a adopté l'idée? Où en est le projet de décentralisation, qui ne deviendra pas une réalité en six semaines mais qui a été étudié et qui peut être discuté prochainement?

La crise des partis n'est que l'aspect d'un problème plus général, qui est celui des directions de notre politique. Il y a certainement à la Chambre et dans la nation les éléments d'un parti qui aurait un programme analogue à celui que vient de rédiger l'alliance démocratique. Parti d'ordre, rassemblant tous ceux qui accepteront les idées essentielles du programme, opposé à tout ce qui est désordre ou complaisance au désordre. Mais encore faut-il qu'il s'organise et qu'il agisse. Depuis la dislocation du parti socialiste, il n'y a pour ainsi dire pas de parti parlementaire organisé. On voit à la Chambre des hommes appartenant aux mêmes groupes se combattre et se contredire sans que nul ne s'étonne de ces antagonismes que la discipline pourrait éviter. Et surtout on n'a pas l'impression qu'aucun groupement ait des communications régulières et bien établies avec la nation. Les événements d'Angleterre nous ont donné à ce sujet un grand exemple. On a appris que M. Bonar Law avant de devenir chef du gouvernement voulait être nommé chef de son parti, et il a été nommé en effet par les délégués de tous les comités conservateurs du Royaume. Un premier ministre qui prend le pouvoir dans ces circonstances a toute l'autorité nécessaire pour gouverner et il se sent en contact avec le pays.

La première condition pour organiser un parti de gouvernement serait que la Chambre statuât sur la loi électorale. Le scrutin par lequel elle a été nommée réclame plus qu'aucun autre des groupements ayant une volonté commune. Il n'est pas parfait, il a été très critiqué et il pourra être, après l'expérience de 1919, amélioré, comme l'indiquent des propositions déjà rédigées et déposées. Mais de toutes manières il suppose des textes et un certain fonctionnement des quantités proportionnelles. On entend dire parfois tout bas et très bas que le scrutin d'arrondissement avait bien des mérites. Il serait paradoxal

que cette vieille controverse fût ouverte de nouveau devant une chambre élue par le scrutin qui a fait ses preuves pour la première fois en 1919. On comprend que les radicaux-socialistes aient la nostalgie du scrutin d'arrondissement qui leur était si favorable. Dans un grand nombre de circonscription, ils jouaient à coup sûr. Ils pouvaient lutter les uns contre les autres au premier tour avec la plus complète ardeur, puisque le plus favorisé devait au second tour recueillir les voix de l'autre. Le ballottage donnait brutalement un siège à la coalition radicale-socialiste, même quand elle n'avait pas eu d'abord la majorité. Cette coalition était possible dans un grand nombre de cas, où les candidats n'étaient pas très connus, et où le candidat radical qui bénéficiait des voix socialistes n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Le nouveau scrutin a eu le mérite de supprimer le ballottage et ses tractations. Il a rendu bien difficile une coalition plus vaste et plus visible. M. Herriot admettrait-il sur sa liste des communistes ou même des socialistes révolutionnaires? En novembre 1919, socialistes et radicaux n'ont pas fait liste commune, et, même si leur séparation est moins rigoureuse dans l'avenir, leur fusion sera difficilement complète. Les groupements de l'union nationale n'ont aucune raison au contraire de ne pas être rassemblés par un programme commun.

Mais il faut que ce programme existe, et comme ils ont le pouvoir, il faut qu'il ait reçu une exécution. Et c'est la seconde condition de la formation d'un parti. La Chambre a évité depuis deux ans de faire de la politique intérieure. Si par là elle a entendu qu'elle ne voulait pas en faire comme autrefois, elle a eu raison. Mais elle se tromperait, si elle n'en faisait pas du tout. La gravité des problèmes extérieurs explique assez le désir de ne pas compliquer la tâche des gouvernements. Comment y aurait-il cependant une politique extérieure, sans une politique intérieure qui y soit exactement accordée et qui la soutienne? La diplomatie n'existe qu'en fonction de finances, des affaires économiques, des forces matérielles, et de l'esprit public. Pour vouloir une politique extérieure, la majorité ne peut se passer ni d'avoir ni de pratiquer une politique intérieure. Le problème des réparations est le point de jonction des questions intérieures

et extérieures. Il est en étroite relation avec le problème financier et il ne peut être résolu sans un accord interallié. Il n'est plus posé dans les mêmes termes aujourd'hui qu'il y a deux ans, comme prouve le discours prononcé par M. Loucheur à la Chambre, et nous sommes à la veille de pratiquer la politique des gages. Le premier article de tout programme politique est donc de savoir comment un parti considère la question des réparations. C'est sur les affaires financières et économiques que doivent porter les autres articles. Après les expériences faites depuis quelques années, il y a des idées simples, aujourd'hui connues dans tous les groupes, industriels, commerçants, ouvriers, professions libérales. C'en est une de savoir quelles sont les grandes économies que l'État peut réaliser. C'en est une autre de savoir si les particuliers veulent que sous prétexte d'impôts l'État se mêle de toutes les affaires. C'en est une enfin que de savoir si l'État doit se mettre à être lui-même industriel, commerçant, chef d'entreprise et de compagnie, ou s'il doit laisser faire les institutions privées. Et toutes ces questions reviennent à une seule, qui à notre avis est essentielle à tout programme : étatisme ou antiétatisme. D'un côté inquisition fiscale, impôt sur le capital, monopole d'État, interventions, protection, bureaucratie, vie chère : ce sont les doctrines radicales et socialistes. De l'autre : économies, impôt sur les signes extérieurs de la richesse, recours à l'initiative privée, liberté économique, réduction de l'État à ses attributions essentielles. Entre les deux, il faut choisir, et il n'y aura pas de parti véritable constitué sans ce choix préalable.

ANDRÉ CHAUMEIX

CORRESPONDANCE

Nous recevons d'une de nos correspondantes le récit de l'entrée des Turcs à Smyrne. La nationalité de l'auteur, qui appartient à un pays qui est demeuré neutre dans le conflit européen, apparaît comme une garantie supplémentaire de véracité; et la précision des détails donnés est telle qu'ils nous ont semblé pouvoir fournir une contribution utile à l'histoire de ce triste épisode de la guerre turco-grecque.

... Les événements se précipitaient, mais la population européenne restait calme. On était convaincu qu'il y aurait un armistice ou que les Alliés interviendraient d'une façon ou d'une autre avant l'arrivée des Turcs à Smyrne. Et puis quel risque courait une ville située comme Smyrne? On était au bord de la mer et sous la protection des flottes alliées. L'escadre anglaise était arrivée la première, le lendemain ce furent les Français avec l'*Ernest Renan* et l'*Edgar Quinet*.

Le 5 septembre nous traversâmes toute la ville en auto. C'est alors seulement que nous nous rendîmes compte que les Grecs étaient décidés à tout abandonner sans résistance. Une grande agitation régnait autour des Magasins de l'Armée. On évacuait les munitions sur des bateaux, on brûlait les uniformes et les équipements. Des vagabonds pillaient les dépôts. Des milliers de réfugiés affluaient de tous côtés, traînant leurs hardes avec eux. Les trains se suivaient de près, bondés d'êtres humains. Ils restaient en dehors de la ville, ne pouvant débarquer leurs voyageurs. L'animation était encore plus intense sur les quais. Des centaines de blessés étaient couchés sur les trottoirs. Les transports qui partaient regorgeaient littéralement de soldats et de réfugiés.

Les 6 et 7 septembre apparut cette armée qu'on craignait tant... mais dans quel état! Toutes les routes qui menaient à Smyrne étaient encombrées de ses bandes. Quelle différence avec l'armée bien équipée et arrogante qui avait débarqué en mai 1919. Ils arrivaient par bandes de dix à vingt; ils se traînaient, défaillants, pouvant à peine se tenir debout, en lambeaux, les pieds ensanglantés. Voilà dix-huit jours qu'ils avaient quitté Afioun Karahissar et ils n'avaient cessé de marcher. Ils étaient harcelés par les troupes irrégulières turques, les Tzetes. Beaucoup d'entre eux arrivaient sur des chevaux, des mules ou des ânes volés en chemin, chargés de tapis et d'objets volés. Ils essayaient de vendre leur butin et offraient des pierres précieuses, des tapis et des broderies turques, pour des prix modiques. Ainsi des tapis se vendaient pour une ou deux livres turques et on pouvait obtenir un cheval ou une vache pour le même prix. Tous les hommes, sans exception, se vantaient d'avoir pillé, brûlé, massacré, et de n'avoir

laissé aucun village turc debout. Les uns disaient que leurs officiers les avaient lâchés, d'autres qu'ils avaient été tués.

L'exode atteignit son apogée le 8 septembre. Dès l'aube les quais de Smyrne furent envahis par un flot ininterrompu de fuyards. Toute l'armée grecque et toute l'Anatolie se déversaient dans Smyrne. On évaluait le nombre des réfugiés à 400 000. C'était un spectacle impressionnant que cette débandade d'une armée de 80 000 hommes, entraînant dans sa fuite tout l'élément chrétien de l'Asie Mineure.

Une trentaine de bateaux portant tout ce monde partit dans la journée, et vers 6 heures du soir tous les bateaux de guerre grecs levèrent l'ancre. Cette nuit-là Smyrne n'appartint à personne.

Une immense panique se produisit lorsqu'une trentaine de Circassiens faisant partie des fuyards arrivèrent dans les quartiers turcs de Cordélio et, après avoir bu, menacèrent les habitants. Nous allâmes aussitôt sur un petit torpilleur anglais, amarré en face de chez nous, pour demander quelques marins, car nous étions convaincus que la vue d'une patrouille calmerait les esprits surexcités. C'est à grand peine qu'on les obtint. Le commandant consentit enfin à nous donner cinq hommes, mais seulement pour entrer en contact avec les familles anglaises demeurant à Cordélio. Mon frère les emmena directement au quartier turc. A leur vue les gens se calmèrent comme par enchantement. Que de vies les Puissances Protectrices auraient sauvées si elles avaient voulu débarquer 2 000 hommes pour faire la police à Smyrne au lieu de les garder à bord et les faire assister en spectateurs aux horreurs qui se passaient sous leurs yeux! Le commandant du destroyer vint lui-même, le soir, distribuer des fusées aux Anglais destinées à être lancées la nuit en cas d'alerte.

Vers 7 heures du matin le 9 septembre, on entendit une canonnade intense du côté de Bournabat, village habité principalement par la colonie anglaise. C'était la milice de Bournabat qui avait pris les avant-gardes kémalistes pour des Tzetes et leur avait livré une véritable bataille. Il y eut des morts et des blessés des deux côtés et l'entrée des troupes turques à Smyrne fut retardée de trois heures, par suite de ce malentendu. Bournabat eut plusieurs maisons pillées par les Kémalistes.

Les troupes kémalistes firent leur entrée à Smyrne vers 11 heures. Les soldats portaient tous des branches d'olivier pour témoigner leurs bonnes intentions, et poussaient devant eux un troupeau d'agneaux pour les sacrifier. L'officier qui les commandait ordonnait à tous les militaires qu'il rencontrait de briser leurs armes. Il n'y eut qu'un petit incident, d'ailleurs sans conséquence : près de la douane, un soldat grec, au lieu d'obéir à l'officier, lui lança une bombe qui le blessa légèrement à la joue. L'officier salua impassible et continua sa route. Quant au soldat grec il put s'échapper. La foule prise de panique envahit les maisons environnantes. Ce fut un grand soulagement de voir la belle tenue des Turcs; nous croyions tous que nos inquiétudes étaient vaines. Au début de l'après-midi on immola un agneau en hissant le premier drapeau turc. Un peu plus tard les troupes turques arrivèrent à Cordélio. Elles se tenaient toujours très correctement. Des Turcs que nous connaissions venaient nous dire qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Le soir des paysans arrivèrent affolés de Papahorio, petit village

de pêcheurs à vingt minutes de Cordélio, criant que les Turcs massacraient. Parmi eux, une femme à qui on venait de tuer ses deux enfants se traînait, la robe couverte de sang. Ils nous suppliaient de les cacher et 150 se réfugièrent dans nos étables. Il fallut les nourrir, donner des vêtements chauds aux bébés et recommander à tous de rester bien tranquilles.

Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par ces pauvres gens qui envahirent les maisons en criant qu'on les massacrait. Les cloches des églises sonnaient et les cris affolés s'élevaient de tous côtés : des soldats turcs s'étaient introduits dans une église où s'abritaient des centaines de réfugiés et s'étaient mis à les piller. Ce fut alors que les Anglais lancèrent leurs fusées, mais elles ne furent pas vues et aucun secours ne vint du contre-torpilleur.

La journée du 10 septembre fut relativement calme. Dans l'après-mdi un fort détachement de kémalistes arriva. Ils s'alignèrent le long du quai pour attendre Moustapha-Kemal. Mais il n'arriva que le soir, tranquillement, en auto, et s'installa dans la maison qu'avait habitée l'ex-roi Constantin et que M. Sterghiadès venait de faire réparer pour y demeurer. Nous pensions qu'avec le voisinage de Kemal-Pacha nous aurions la tranquillité. Mais la nuit fut troublée par une suite ininterrompue de cris et de coups de feu.

Le lundi 11, la situation politique était des plus mauvaises. La flotte devait quitter Smyrne d'un moment à l'autre. Comme nous craignions le blocus du golfe nous nous embarquâmes, décidés à partir dès que la flotte anglaise partirait. Peu à peu nous avions transporté nos réfugiés à bord ainsi que les soldats et quelques malheureux Arméniens que nous avions pu sauver malgré la surveillance turque.

Les deux nuits passées à bord furent horribles, il y avait pourtant un merveilleux clair de lune. La rade ressemblait à un lac, et les moindres bruits nous parvenaient distinctement du rivage. De tous côtés on voyait de grands incendies : Koukloudja, village grec, flambait en entier, ainsi qu'une partie de Bournabat et des feux isolés illuminaient les alentours de la rade. Les Turcs avaient mis à sac et brûlé tous les villages dans les environs de Smyrne. Du rivage nous arrivaient les cris des gens qu'on égorgeait, et les cadavres de noyés flottaient autour de notre bateau. Au milieu de toutes ces horreurs nous entendions la musique que l'on jouait à bord des bateaux de guerre pour se distraire. Nous passions nos journées à Cordélio où l'on vivait dans l'horreur. Les Turcs ne respectaient plus les maisons européennes et les pillaient comme celles des Grecs et des Arméniens. Pourtant le prestige de l'uniforme existait toujours : un Français de Cordélio revêtit son vieil uniforme d'adjudant et put faire ainsi beaucoup de bien. A sa vue les Turcs se retiraient en disant : « C'est un Français ». A lui tout seul il put sauver du pillage un grand nombre de maisons et sauver la vie à beaucoup de malheureux.

Le 13, nous descendîmes un instant à terre. Les soldats qui passaient devenaient de plus en plus arrogants. Ce n'étaient plus les braves Turcs de Smyrne qu'on connaissait, mais des montagnards de l'intérieur que Kemal s'était attaché par des promesses de pillage. Ils étaient exaspérés par la vue de tous leurs villages dévastés par les Grecs et arrivaient assoiffés de sang. Ils semblaient éprouver du plaisir à

sabrer leurs victimes. Ils ne voyaient aucune différence entre Grecs, Arméniens ou Européens, pour eux, c'étaient tous des « giaours » ou chrétiens. L'État-Major turc semblait ne pouvoir empêcher les excès de ses soldats. Ils battaient ou tuaient les malheureux qu'ils rencontraient dans les rues et enlevaient toutes les femmes.

Ce jour-là, vers midi, un grand incendie s'alluma au fond de la ville. C'était si loin que personne ne craignait de le voir gagner le quartier européen. Mais vers six heures du soir, le feu commença à prendre des proportions énormes. Les foyers se multipliaient; un fort vent se leva et les flammes grandirent. A dix heures, la ville de Smyrne n'était plus qu'un immense brasier. Les cris terrifiés de la population étaient étouffés par une fusillade intense et par les explosions de bombes et de dépôts de munitions que les flammes gagnaient. Les Turcs tiraient sur les malheureux qui voulaient se sauver des flammes. La foule s'amassait sur les quais, se bousculait, et se jetait à l'eau. Ceux qui le pouvaient, se réfugiaient sur les bateaux. Un canot-automobile fut tellement rempli qu'il coula et tous ceux qu'il portait furent noyés. Enfin les bateaux de guerre envoyèrent des embarcations pour sauver du monde. Un chaland sur lequel s'étaient réfugiés des centaines de gens prit feu, on le remorqua, mais au lieu de secourir tous ces gens, on les laissa au large. Les malheureux n'avaient plus que la mer pour refuge. Vers minuit, le feu gagna les quais. Les plus beaux bâtiments de Smyrne furent consumés par les flammes en peu d'instants. Toutes les hardes des réfugiés empilées sur les quais flambèrent et communiquèrent le feu aux maisons. Les cris de la foule devinrent atroces. On voyait des êtres humains en flammes se jeter à la mer. Une à une les maisons s'écroulaient. Les Turcs arrosaient les maisons qui restaient de pétrole et lançaient des bombes incendiaires pour provoquer de nouveaux incendies. C'était un spectacle infernal. Toute la journée le feu continua ses ravages sans diminuer.

La route entre Smyrne et Cordélio était noire de gens qui marchaient depuis la nuit, vers Cordélio, pour échapper aux flammes. Ils étaient arrêtés en chemin et dépouillés de tout objet de valeur. Ils pouvaient s'estimer heureux s'ils s'en tiraient la vie sauve.

Vers 3 heures de l'après-midi nous quittâmes Smyrne. Les victimes de l'incendie, à ce moment, étaient évaluées à 60 000. Il ne restait plus de *la perle de l'Orient*, qu'un horrible amas de ruines.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LIVRES NOUVEAUX

VERS LE MONDE D'EINSTEIN,

par **A. Sartory** et **R. Sartory**.

Dans leur livre *Vers le monde d'Einstein*, MM. A. et R. Sartory se sont abstenus de formules mathématiques. Nous rappelant l'origine et l'évolution des Mathématiques, de la Géométrie, de la Mécanique et de leurs relations avec la Physique, par étapes successives ils nous montrent les avatars des notions d'espace et de temps, et comment elles ont évolué de la conception de l'absolu à celle de la relativité restreinte et, de cette dernière, à la théorie de la relativité généralisée proclamée par Einstein. Grâce à cette méthode prudente, qui décrit les incessantes révisions des dogmes scientifiques, nous pénétrons aisément dans un monde nouveau, sans nous étonner outre mesure que puissent être si profondément bouleversées nos connaissances classiques relatives au mouvement apparent des mondes célestes, à la propagation de la lumière et, d'une façon générale, à l'espace, au temps, aux grandeurs physiques.

L'ANNÉE PSYCHOLOGIQUE (1920-1921),

publiée par **Henri Piéron**.

L'Année psychologique, fondée par H. Beaunier et H. Binet, dirigée depuis 1912 par Henri Piéron, permet de se mettre au courant, d'une manière aussi facile que complète, de tous les travaux psychologiques de quelque intérêt parus en tous pays. Il n'y a pas, même en Allemagne, pays du *Centralblatt*, de publication qui puisse la concurrencer dans son domaine. On s'intéressera particulièrement, dans le volume qui vient de paraître, aux questions de psychologie sociale, touchant au domaine propre de la sociologie, aux précisions psychotechniques, aux recherches sur la détermination des aptitudes. En plus de cette partie de documentation, le volume renferme une série de travaux ordinaires, notamment de M. Rabaud sur le comportement instructif des araignées, et, de Mme Abramson, une étude psychologique, par la méthode des textes, poursuivie sur les élèves d'une classe d'un lycée polonais. Une chronique complète ce précieux recueil.

LA POLITIQUE FINANCIÈRE ET MONÉTAIRE DE LA FRANCE

Des banquiers, des techniciens, des industriels, des commerçants, des propriétaires, des rentiers, se sont réunis en un congrès national pour étudier la situation monétaire et financière de la France; ils ont recherché les moyens d'obtenir la stabilité de la monnaie, besoin essentiel du commerce et de l'industrie, et d'éviter, par l'assainissement des finances publiques, les maux et les désordres qui sont la conséquence de l'inflation. Ils ont mis en évidence ce fait que la prospérité économique est liée à la situation monétaire, et que celle-ci dépend de l'état des finances publiques. Leurs rapports soigneusement étudiés, ont été réunis dans ce volume; ils contribueront puissamment à la diffusion des idées saines en matière financiere.

LE ROMAN D'UN ENFANT,

par **Pierre Loti**.

Signalons la parution, dans la série de volumes de luxe édités par la maison Calmann Lévy, série dont nous avons eu à plusieurs reprises, l'occasion de souligner le succès, du *Roman d'un enfant*, l'œuvre si émouvante de Pierre Loti.

LA POÉSIE LATINE,

par **H. Cartault**.

La poésie latine ne s'impose pas seulement par le génie de ses représentants, la valeur et l'éclat de leurs œuvres. Nourrie de la pensée grecque, elle en a fait quelque chose d'original qu'elle a marqué de l'empreinte vigoureuse du tempérament romain. C'est sous une forme nouvelle qu'elle l'a transmise au monde moderne, avant que celui-ci se soit abreuvé à la source hellénique elle-même. Elle constitue un trésor humain dont la connaissance est indispensable. Ce livre en offre un tableau ramassé, mais complet, et marque avec netteté les principales étapes de son développement.

LES PLANTES,

par **J. Costantin** et **F. Faideau**.

Ce volume est le premier d'une grande *Histoire naturelle illustrée*; il montre, par son texte scientifique et précis, et par un choix judicieux et abondant de photographies caractéristiques, la répartition sur le globe des principales associations végétales, les degrés successifs de l'évolution des végétaux, leurs applications, leurs utilisations par l'homme, leurs transformations sous l'influence d'une culture rationnelle, et d'une sélection méthodique. Quelques pages sont consacrées aux applications artistiques de la plante, ainsi qu'aux légendes et aux mythes auxquelles elle a donné lieu. Ce beau volume, aussi attrayant qu'instructif, contribuera à ramener la faveur du public sur la botanique, autrefois si en vogue et actuellement inexplicablement délaissée.

LE DROIT PÉNAL,

par **E. Garçon**.

Parmi les problèmes sociaux, il n'en est pas de plus ancien ni de plus important que celui de la répression. De sa solution dépend l'établissement d'une discipline sociale, la sécurité des personnes et des biens, sans lesquels aucune œuvre de la civilisation ne saurait subsister. Comment le problème s'est posé dans les temps les plus reculés, et comment il fut résolu par les peuples primitifs; quels changements le concept du crime et de la peine a subi aux cours des âges, sur quels principes repose le droit criminel contemporain et quelle est son évolution probable, telles sont les questions qui sont étudiées dans ce petit volume. Le nom de M. Garçon, ses qualités d'exposition, sa largeur de vue, attireront l'attention non seulement des criminologistes, mais de tous ceux qui s'intéressent aux sciences sociales.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.